



ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT.



ARDENT

TROUGHTON.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET
RUE JACOB, 30.

ARDENT TROUGHTON,

OU

LE COMMERÇANT NAUFRAGÉ,

PUBLIÉ PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

Traduit de l'Anglais

PAR A. J. B. DEFAUCONPRET,

TRADUCTEUR DES OEUVRES DE SIR WALTER SCOTT, COOPER, ETC., ETC.

TOME PREMI



PARIS,

CHARLES GOSSELIN ET W. COQUEBERT,

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

M DCCC XXXVIII.

ARDENT TROUGHTON.

CHAPITRE PREMIER.

Avenir! mot qui embrasse tout! gloire et terreur de l'homme,—glorieux pour un petit nombre, redoutable pour des milliers! — Avenir! sujet terrible de réflexions,— oublié quand la santé permet la gaieté, et trop souvent accompagné par une affectation de doute, lorsque la maladie force l'âme épouvantée à descendre en dépit d'elle-même dans ces régions ténébreuses que la conscience nous dit être remplies de réalités éternelles.—L'avenir!—Comment m'y suis-je préparé? — Oui, j'ai grandement péché. Même en ce monde, mon crime a été pesé contre moi. C'est un fantôme qui a suivi tous

mes pas, pendant des années terribles de remords. Il passera avec moi le portail de l'éternité, et deviendra un démon accusateur.

Péché, glorieuse enchanteresse (1), — séduisante,—terrible,—irrésistible,—je te connais à présent. — Dans ta brillante jeunesse, tu étais une compagne attrayante; — dans ton âge mûr, une maîtresse exigeante et impérieuse; — qu'es-tu maintenant dans ta vieillesse? un squelette dégoûtant, couvert de soie et d'hermine.—Mais je ne te suis plus à présent;—je ne trouve plus le chemin que tu traces parsemé de roses, et il n'a jamais été pour personne un chemin conduisant à la paix. — Le repentir est un champion redoutable pour toi; mais le repentir est-il une expiation?—J'ai péché, je me suis repenti;—ai-je expié mes fautes?—Non. Puisse le sang qui coula sur le mont Calvaire se mêler à mes larmes de contrition, effacer mes fautes du registre éternel où elles sont consignées, et en être l'expiation!....

(1) Les Anglais ne sont pas un peuple très galant : ils représentent toujours le péché sous la forme d'une femme.

(Note du Trad.)

— Que suis-je à présent? j'ai à peine cinquante ans, et une décrépitude.... Il faut que je m'arrête. — Le futur ne m'offre qu'agonie; le présent est un supplice; reportons-nous aux jours de ma jeunesse, à ces jours où tout était pour moi vie, lumière et amour.

En mettant ma mémoire à la torture, les plus anciens souvenirs qu'elle me retrace sont un court et misérable voyage à bord d'un petit bâtiment, et une idée vague de balcons, de croisées ornées de treillages, et de belles promenades. Avec le temps, je me trouvai dans une pension, et j'allais alternativement passer les vacances chaque année chez trois correspondants ou agents de mon père, qui, quoique né en Angleterre, habitait l'Espagne, et avait des établissements de commerce à Madrid et à Barcelone. On peut supposer que la mousse de l'affection ne s'attachait guère à une pierre qui était ainsi continuellement à rouler.

A l'âge de douze ans, j'entrai dans une école de grammaire à Norwich, sous un maître qui aurait été fameux par son érudition s'il ne l'eût été encore davantage par sa sévérité,

et à qui l'on ne pardonnait sa sévérité qu'en faveur de son érudition. Je restai chez lui jusqu'à ce que j'eusse atteint ma dix-septième année. Rien de remarquable ne m'arriva pendant ces cinq ans. Je recevais assez régulièrement d'Espagne deux lettres tous les trois mois; l'une de mon père, pleine de bons avis; l'autre de ma mère, remplie de prières pour ma santé et ma prospérité, — prières qui étaient conçues en fort mauvais anglais.

Pendant que j'étais à l'école, je ne reçus que très peu d'instruction religieuse, et je puis dire avec vérité que je m'étais fait une sorte de foi hétérogène, composée de ce que j'avais lu dans les auteurs classiques, de ce que j'avais entendu dans les sermons prononcés dans la chaire, et de ce que j'avais trouvé dans les saintes écritures.

Tant que je restai à Norwich, je continuai à rendre, à tour de rôle, mes visites périodiques aux trois correspondants de mon père, et une longue pratique avait fini par me rendre en état de distinguer, en arrivant, si le change était favorable à l'Angleterre ou

non, d'après le degré de cordialité ou de froideur avec lequel j'étais reçu.

Après avoir quitté Norwich, je dirais que mon caractère commença à se développer, si le fait n'était que je n'en avais alors aucun. Je paraissais n'avoir que des qualités négatives. Si je n'étais pas adroit, je n'étais certainement pas gauche, et si je n'avais pas de très beaux traits, ma physionomie n'avait rien de désagréable. Jusqu'alors je n'avais montré aucun penchant décidé pour rien. J'étais gai avec ceux qui se livraient à la gaieté, et triste avec ceux qui étaient mélancoliques. Je n'avais pas encore de vices, mais je n'étais pas sensible aux attraits de la vertu; et si ma conduite était régulière, c'était par habitude, et non par principes. On me comparait souvent à une figure de cire; mais ceux qui faisaient cette comparaison ne savaient pas plus que moi que cette substance molle et flexible n'était que la surface de mon être et couvrait les éléments d'un feu caché dans l'intérieur, — le nitre, le soufre et le bitume.

A cette époque, j'entrai en qualité de

commis dans la maison de commerce de Barnaby, Falck, Pérez et compagnie, maison qui faisait la plus grande partie des affaires de mon père. Chacun des associés avait sa demeure séparée; M. Falck habitait le local spécialement destiné au commerce dans Lothbury, et c'était chez lui que je demeurais. La maison était certainement fort vieille, et si obscure, qu'il fallait y avoir de la lumière en plein jour pendant plus de six mois de l'année. Les Falcks étaient une race prolifique, car le vieux père avait cinq fils et cinq filles. — Les fils n'avaient, comme moi, qu'un caractère insignifiant; — les filles se partageaient toutes les qualités caractéristiques de leur sexe, mais seulement crayonnées, non coloriées.

J'appris dans cette place à connaître assez bien la science des changes, et je fus initié dans tous les mystères de la tenue des livres. Je devins un grand homme pour les vétilles; j'étais fier de la netteté des registres qui m'étaient confiés; mes lignes, tracées en encre rouge, se croisaient invariablement à angles droits avec une précision mathéma-

tique; mon écriture semblait le produit du burin plutôt que de la plume; et une tache sur mon papier m'aurait inspiré autant d'horreur qu'une tache découverte sur sa réputation pourrait en causer à une vieille prude.

Les chefs de cette maison de commerce me regardaient comme un bon jeune homme; les commis, comme un fat affecté; — les jeunes personnes de ma connaissance, et elles étaient assez nombreuses, comme un jeune homme particulièrement aimable, et ayant une physionomie classique et romantique. Tout cela est fort ennuyeux : c'est mon intention. Le fleuve de ma vie avait alors le cours lent du Léthé, et je veux en peindre la monotonie au lecteur pour qu'il y trouve un contraste qui le fasse frémir, quand il arrivera au moment où ce fleuve, devenant un torrent dévastateur, se précipitera du haut d'un rocher, parmi des flots d'écume, dans un abîme ténébreux.

Pendant tout ce temps, je recevais régulièrement, comme par le passé, des lettres de mon père et de ma mère, et un troisième

correspondant s'y joignit; c'était ma sœur Honoria, que je n'avais jamais vue. Ses lettres étaient évidemment écrites sous la surveillance de ses maîtres; le ton en était grave et formel, et elles étaient conçues en anglais détestable. Si j'avais alors un sentiment qui dominât sur les autres, c'était la curiosité de savoir à quoi elle pouvait ressembler. Je n'étais pas si curieux à l'égard de mon père et de ma mère, quoique je n'eusse conservé aucun souvenir de leurs traits. Mais cette curiosité ne troublait nullement la teneur paisible de ma vie. C'était un paroxisme qui ne durait que deux ou trois jours après l'arrivée de chacune des courtes épîtres inintelligibles qui le causaient.

J'atteignis ainsi ma vingtième année, ayant glissé en sûreté sur une époque si fertile en dangers et si souvent fatale, et ayant subi, avec l'indifférence d'un stoïcien, les épreuves des avances masquées des cinq miss Falck; des tactiques mieux entendues de leur bonne mère, et la magnanimité du père, qui, en condamnant hautement toutes manœuvres matrimoniales, finissait toujours

par me dire : — Mais prenez-y garde, mon cher ami; je crains qu'Agatha n'ouvre trop les yeux sur votre mérite.

Or, depuis Agatha, qui était l'aînée, qui avait vingt-cinq ans, et qui, malgré ses cheveux roux, était réellement fort bien, jusqu'à la petite Mira, qui était extrêmement jolie, quoique ses yeux noirs et brillants regardassent de deux côtés différents, le brave homme m'adressait la même phrase en me parlant tour à tour de chacune de ses filles, y intercalant seulement le nom de celle qu'il croyait ma favorite pour le moment. Au fait, il était dans la nature des choses qu'une de ces chères créatures devînt mon lot, car toutes étaient véritablement aimables, et toutes me témoignaient une affection que je leur rendais d'une manière paisible et tranquille. Peut-être même, avec le temps, serais-je devenu l'esclave de Mira, car je commençais à trouver que c'était une occupation agréable que de chercher à découvrir quand son regard oblique se dirigeait vers moi.

Il ne me fallait plus que trois mois pour arriver à l'époque où la loi a la bonté de

nous regarder comme assez sages pour entrer en pleine jouissance de tous nos droits, c'est-à-dire pour pouvoir ajouter à mon nom l'épithète « majeur. » — Mais je me souviens que je n'ai pas encore appris mon nom au lecteur. Je lui dirai donc que ce nom était « Ardent Troughton. » Je ne sais pourquoi Ardent m'avait été choisi pour nom de baptême ; peut-être était-ce parce que les Espagnols ont coutume de donner pour nom à leurs enfants quelque épithète indiquant la qualité qu'ils désirent que ces enfants possèdent, ou qu'on suppose qu'il posséderont, comme Fidèle, Pieux, Bienheureux, etc. Quoi qu'il en soit, tel fut le nom que je reçus sur les fonts baptismaux, et ce nom, pendant ma jeunesse, fut un contraste burlesque avec mon caractère. Il donna pourtant lieu à un grand nombre de petits traits d'esprit, car on se plaisait à dire, sans que rien l'annonçât de moi, que je serais ardent en amour, ardent dans mes goûts, etc., etc. Enfin cette persécution cessa, et d'un commun accord, au lieu du nom d'Ardent, on me donna le sobriquet de Tranquille.

Et dans le fait, j'étais fort tranquille. J'avais toujours un calme imperturbable qu'il plaisait à miss Agatha Falck d'appeler la dignité du repos. J'étais en paix avec moi et avec tout le monde. J'avais vu des transports de passions, mais je les comprenais si peu, que je les attribuais à un égarement d'esprit momentané. J'étais alors moralement plongé dans un telle torpeur, que je trouvais les passages les plus sublimes de Milton contre nature, et que la lutte gigantesque des passions dans Shakspeare ne m'inspirait que du dégoût. Je tombais peu à peu dans la frivolité et la sottise, car je commençais à aimer la mode et à me piquer de la suivre.

Dans la société que je voyais habituellement, j'étais regardé comme un prodige de talents. Tranquille Troughton n'avait qu'à ouvrir la bouche, et on écoutait ses opinions avec déférence. L'espagnol était ma langue naturelle, et les leçons d'un bon maître m'avaient empêché d'oublier ce que j'avais appris, sans m'en douter, dans mon pays natal; je parlais passablement le français avec un

accent fortement anglais, et j'étais tellement versé dans la connaissance des auteurs classiques, qu'il me fallut bien des années pour réussir à les oublier. Quant à ma physionomie, elle était à cette époque assez avantageuse. Je tenais de ma mère assez de sang espagnol, peut-être mauresque, pour donner à ma peau une teinte d'un bronze clair, et pour boucler mes cheveux noirs; et mon père avait fait passer dans mes veines assez de sang saxon pour donner des couleurs vermeilles à mes joues, et de la vigueur à tous mes membres. Les dames me faisaient l'honneur de dire de moi que j'aurais été un jeune homme dangereux, si je n'eusse été si tranquille. Eh bien, je m'occupais pourtant tranquillement à me mettre à la mode; j'avais fait connaissance intime avec un acteur de second rang, et je m'étais fait faire un habit complet par Stultz. Depuis quelques mois, je n'achetais mes gants et mes chapeaux que dans Bond-street. Tout cela se faisait de la manière la plus tranquille, et ni mon nouvel ami, ni mes nouveaux habits ne faisaient mal augu-

rer de moi. On aurait cru faire un solécisme d'idées si l'on m'eût supposé capable d'un excès.

Les relations commerciales entre mon père et ses correspondants anglais n'avaient jamais été entièrement interrompues pendant la guerre que le prince de la Paix, Godoï, avait allumée entre l'Espagne et l'Angleterre ; les bâtiments neutres et contrebandiers offraient de grandes facilités pour les communications. Enfin, quand la péninsule se fut déclarée contre l'ambition usurpatrice de Napoléon, et que Godoï eut été banni d'Espagne, Ardent Troughton, dit communément Tranquille, y fut rappelé. Le mandat paternel qui me rappelait chez mon père était inattendu, et il tomba parmi nous comme un coup de foudre. Les cinq miss Falck s'évanouirent successivement; leur respectable mère eut une attaque de vapeurs hystériques, et quand elle jugea à propos d'en revenir, elle s'écria, des pleurs coulant le long de ses joues rebondies : « Quel coup pour mes espérances ! » Je ne compris rien à cette exclamation. Le père frotta plusieurs fois les verres de ses lunettes

pour lire et relire la lettre importante qu'il venait de recevoir ; mais il eut beau les frotter, il ne put jamais lire que ce qu'il avait déjà lu ; il sentit qu'il perdait un gendre, et il ne put s'empêcher de s'écrier : « Faire une » telle perte ! »

Ce rappel fit une grande sensation dans tous les cœurs de la famille, excepté dans le mien ; je m'étais tellement habitué à regarder tous les événements avec indifférence, que l'idée de revoir mon père et ma mère me causa à peine un instant d'agitation. Celle d'embrasser ma jeune sœur m'émut certainement davantage, et je n'aurais pu dire pourquoi. Mon imagination m'avait tracé un portrait quelconque de mon père et de ma mère; mais elle manquait de couleur pour celui d'Honoria. Je tremblais qu'elle n'eût les cheveux roux comme miss Agatha; le teint basané comme miss Tabitha ; les yeux d'un gris pâle comme miss Eudocia; la taille déhanchée comme miss Anastasia ; et, malgré le plaisir que je trouvais à suivre les regards croisés de la petite et jolie Mira, je craignais qu'elle ne louchât comme elle.

Je fis tous mes préparatifs de départ avec mon calme et ma méthode ordinaires. M. Falck s'impatienta en voyant quelques petits arrangements de voyage que je faisais avec beaucoup de tranquillité, et s'écria que je manquais d'énergie. Mistress Falck, en jetant successivement un coup d'œil sur ses cinq filles, dit que je manquais de goût, les cinq frères dirent en ricanant que je manquais d'âme, et les sœurs dirent d'une seule voix que c'était le cœur qui me manquait.

La veille de mon départ arriva. Toute la famille se mit à table pour faire un souper lugubre ; nous étions treize, nombre malencontreux. Chacun paraissait étrangement affecté; moi, j'étais comme le chien de Lance, imperturbable. Les cinq sœurs avaient les yeux rouges et les joues pâles; mistress Falck ne cherchait pas à cacher ses sanglots intermittents ; son mari était excessivement grave, et il mangeait avec une vigueur sauvage, comme s'il eût voulu faire tomber le courroux de quelque chagrin secret sur chacun des plats qui étaient sur la table : il y avait quelque chose de tout-à-fait touchant dans sa voracité; mais,

quelque imposante qu'elle soit, cette manière d'exprimer l'affliction trouve sa fin, et, repoussant sur la table son couteau, sa fourchette et son assiette, il me dit en soupirant :
— Mon cher Ardent, ce souper est probablement le dernier que nous ferons jamais ensemble.

Les miss Falck soupirèrent en chœur : rien ne pouvait être plus attendrissant, d'autant plus que leur père parlait d'un ton étouffé qui semblait le *nec plus ultrà* de la sensibilité, ce qui ne venait pourtant que de ce qu'il avait encore à avaler une dernière bouchée de tarte aux pommes.

— Mistress Falck, continua-t-il, passez-moi, je vous prie, la bouteille d'eau-de-vie.
—Oui, mon cher Ardent, c'est ici, dans le sein de ma famille, en présence d'une tendre épouse, de cinq filles dans toute la fraîcheur de leurs charmes; de cinq filles qui sont le soutien et l'appui de ma vieillesse; c'est au milieu de cette félicité domestique, que je déchargerai mon cœur de ses chagrins, et que j'ouvrirai l'écluse qui arrête l'écoulement des eaux de l'affliction.

— Oh! oh! s'écria en sanglottant la grosse mistress Falck, tandis que le flacon d'eau de Cologne de miss Agatha passait de main en main à toutes les sœurs.

— Oui, j'ouvrirai mon cœur à celui qui est plus que mon fils, et je déroulerai devant lui le volume de mes douleurs.—En un mot, comme je ne me lève jamais le matin avant neuf heures, je ferai ce soir mes adieux à monsieur Troughton.

— Ah! dit miss Agatha avec affectation, il y a quelque chose de déchirant dans des adieux à un ancien ami. Je suis sûre que papa n'a exprimé que ce que nous pensons toutes, et qu'il n'a dit que ce que la modestie de notre sexe défend à nos lèvres d'énoncer.

Je saluai miss Agatha, et lui répondis fort tranquillement que, suivant toutes les probabilités, je reviendrais bientôt.

— Non, s'écria M. Falck d'un ton d'oracle; jamais! vous allez dans un pays de tentations et d'épreuves; dans un pays de papistes et de courtisanes; dans un pays d'assassins et d'hypocrites; dans un pays,

en un mot, qui sera la ruine d'un jeune homme tranquille et rangé comme vous. Pliant et faible comme vous l'êtes, soit dit sans vous offenser, vous perdrez, dans cette serre-chaude de vice, votre religion en un jour, votre cœur en une semaine, et votre vie en un mois.

— Je ne crois pas qu'il soit si pliant, dit Agatha avec timidité.

— Non, et pourquoi? dit le père qui n'aimait pas à être contredit. Agatha baissa les yeux et ne répondit rien.

— Je suis sûre qu'il n'est pas faible, dit la petite Mira, un œil dirigé vers son père, et l'autre vers moi.

— Et qu'en savez-vous, miss?

— Il m'a enlevée l'autre jour dans ses bras comme une poupée, et....

— Et quoi? s'écrièrent huit ou dix voix parmi lesquelles se distinguait le fausset de la mère.

— Et il m'a remise à terre fort tranquillement.

— Oh! oh! dit mistress Falck. Eh bien,

eh bien, il est possible que M. Troughton revienne, après tout.

M. Falck commença alors à me donner ces bons avis dont la vieillesse est toujours prodigue, et auxquels l'oreille de la jeunesse n'offre jamais qu'un récipient involontaire, en forme de tamis. Enfin il devint temps de nous séparer, et il ne restait plus que les adieux formels à nous faire. Nous nous levâmes tous, formant un cercle autour de la cheminée et le père étant debout au centre.

— Mon cher Troughton, me dit alors le vieillard, qui avait peut-être réellement quelque affection pour moi, il est de mon devoir de dire que pendant tout le temps que vous avez habité cette maison, votre conduite a toujours été exemplaire. Vous n'avez pas fait une seule tache d'encre sur mes registres, et vous n'avez cherché à tourner la tête d'aucune de mes filles ; vos dépenses n'ont jamais excédé la somme qui vous était allouée pour votre entretien ; vous n'êtes jamais rentré trop tard le soir ; vous avez constamment paru le dimanche à l'église avec ma famille ; jamais vous ne vous êtes fait atten-

dre pour le dîner; vous entriez le premier tous les jours dans mon bureau, et vous en sortiez le dernier. Toutes ces qualités sont les éléments de la véritable grandeur, et si vous continuez comme vous avez commencé, vous pouvez, sans présomption, espérer d'être un jour lord maire de cette grande capitale. — Souvenez-vous bien, mon cher Troughton, que, dans le malheur comme dans la prospérité, les portes de cette maison vous seront toujours ouvertes, et que je vous y accueillerai toujours comme un fils. Adieu, soyez vertueux, prudent et sage; restez attaché à votre religion, mais respectez votre mère, toute papiste qu'elle est. Que la bénédiction de Dieu vous suive partout! Epousez les intérêts de votre père, comme vous avez épousé les miens, et n'oubliez pas de lui faire sentir qu'il doit nous faire une remise sur la dernière cargaison de vin qu'il nous a envoyée, car vous savez qu'il n'était pas semblable à l'échantillon.

Il me serra la main, et alla se coucher, une larme sur la joue. Ses cinq fils m'offrirent la main à la file, et se retirèrent. Leur mère

s'approcha pour en faire autant, mais elle jugea plus à propos de faire une sortie théâtrale en se tordant les bras. Je restai seul avec les cinq sœurs, et il me tardait que cette scène se terminât; mais elles semblaient se faire un plaisir de prolonger leur douleur. Miss Agatha s'avança la première, et me pria d'accepter un petit médaillon contenant une mèche de ses cheveux roux, et de le porter en souvenir d'elle. Tabitha me présenta une bourse qui était l'ouvrage de ses belles mains; Eudocia une chaîne de montre; Anastasia un petit portefeuille. C'était le tour de Mira, mais elle resta en arrière.

— Eh bien, ma chère Mira, lui dis-je, ne recevrai-je pas aussi de vous quelque souvenir?

— Je n'ai rien à vous donner, Troughton; mais peut-être voudrez-vous bien vous charger de cette lettre pour votre sœur. Je suis sûre qu'elle est jolie, et qu'elle est aussi bonne et aussi tranquille que.....

— Que moi? dis-je; oui, je la lui remettrai. Son âge me le permettant, je la

serrai dans mes bras, et je l'embrassai vingt fois avec une ardeur qui faisait honte à mon sobriquet de Tranquille. Mais j'y fis plus d'honneur en effleurant légèrement de mes lèvres les joues de ses quatre sœurs. Elles partirent enfin, et Mira formait l'arrière-garde. Elle se retourna pour me faire un dernier signe d'adieu, et je fus encore une fois exposé au feu croisé de ses yeux. Je fis un pas pour prendre sa petite main blanche et la baiser; mais ma tiédeur naturelle ou factice me retint, et ce pas ne me conduisit qu'à la saluer à l'instant où elle passait la porte. Le lendemain, au point du jour, j'étais en route pour me rendre à bord du brick *la Jeanne*, frété pour Barcelone, et qui était à l'ancre devant Gravesend.

Je veillai à ce que tous mes bagages fussent placés avec la précision et la régularité qui faisaient alors partie de mon caractère, et le maître, qui me regardait déjà comme un freluquet efféminé, parut d'abord porté à me traiter avec mépris, quoique son misérable bâtiment fût frété aux dépens de mon père. Il est vrai qu'il me donna ce qu'il

lui plut d'appeler sa belle cabine; mais toute la beauté que j'y aperçus, fut qu'elle était horriblement sale. Avant que nous fussions hors du canal britannique, je reconnus que Tomkins n'était qu'un ivrogne aussi ignorant que brutal; que la cargaison précieuse de marchandises qui lui avait été confiée, devant être à sec, courait grand risque d'être mouillée, et que je devrais m'estimer heureux si je n'étais pas noyé moi-même. Son aide était meilleur marin, mais il avait l'humeur sombre et morose. Les matelots étaient une troupe de drôles qui semblaient avoir été pris dans un hôpital, et choisis au rabais par Tomkins. Le seul être dont la compagnie me parût désirable sur ce bâtiment était un grand chien de Terre-Neuve, et je me liai sur-le-champ d'une amitié intime avec lui par des raisons de prudence, dont la plus importante était le talent qu'il avait de savoir nager. A peine avions-nous perdu de vue Land's-End, que je commençai à réfléchir sérieusement sur ma situation, car je n'avais à compter que sur un navire détestable, un mauvais équipage, un maître toujours ivre,

le chien Bounder et la Providence, et j'aurais voulu être encore assis dans le bureau de MM. Barnaby, Falck, Pérez et compagnie, tirant à l'encre rouge des lignes croisant à angle droit les perpendiculaires.

CHAPITRE II.

Le vent du nord-est continua avec une malignité qu'on ne peut comparer qu'à la harangue d'une virago bavarde, dont la langue prend de la force à mesure qu'elle s'exerce : il dura toute la journée. On cargua quelques voiles, d'autres furent séparées de leurs ralingues, et, quand la nuit arriva, le maître supposa qu'il allait cesser. Agissant d'après cette supposition, il s'enivra, se coucha, et, grâce au rhum, il trouva dans son hamac le repos qui n'existait ni sur le tillac, ni dans les airs, ni sur les flots.

Le brick, si l'on peut donner ce nom à une espèce de tonneau flottant sur l'eau, était bien dans son assiette. La cargaison se compo-

sait de marchandises légères, mais on y avait remédié par une grande quantité de lest, et jusqu'alors il s'était bien comporté. Je souffrais du mal de mer; si je montais sur le pont, je ne pouvais me tenir sur mes jambes, et si je restais dans ma cabine, la mauvaise odeur et le manque d'air m'étaient insupportables. Ce sont là les petites misères de la vie d'un marin, mais, d'après ma vie préalable et les habitudes que j'avais contractées, elles étaient pour moi une véritable agonie. Vers huit heures du soir, je ne pus résister plus longtemps à mes tourments, car, indépendamment du mauvais air que je respirais et des odeurs exécrables qui montaient de la cale, j'avais à entendre le craquement de tous les bois du navire, et les ronflements perpétuels du maître, dont la cabine n'était séparée de la mienne que par une cloison. Ce dernier bruit était pour moi une torture, et, pour la première fois de ma vie, l'irritabilité de mon esprit se montra; je sentis un étrange désir et presque un besoin de détruire. Je contemplai, d'abord avec horreur, et ensuite avec satisfaction, le plaisir diabolique que je

goûterais si j'éveillais ce ronfleur en lui brisant le crâne. Je frémis de cette idée; mais je m'y livrai en dépit de moi-même, et je m'avouai avec honte que j'étais un fils d'Adam et un frère de Caïn: « Ardent Troughton, me dis-je, si ce penchant à détruire tes semblables est si violent en toi pour une cause si légère, comment y résisteras-tu quand tu souffriras une injustice ou qu'on te fera un affront? Un feu impie couve dans ton cœur; hâte-toi de l'éteindre, ou il te consumera. »

Je me levai humilié, et je montai sur le pont en rampant. La mer avait augmenté de force à mesure que nous nous étions éloignés de la terre, et l'humeur sombre et morose de l'aide du maître, qui était alors de quart, s'était accrue dans la même proportion. Le bâtiment marchait vers le détroit de Gibraltar, ayant le vent à babord, et ne portant que sa voile de misaine, dont tous les ris étaient pris, et ses voiles d'étai et de foc. Il fendait les flots avec rapidité; mais la nuit était très froide, et ce froid était encore augmenté par le givre que le vent chassait à travers le pont.

On ne doit pas supposer qu'en montant sur le tillac je fusse de très bonne humeur. En arrivant sur l'espace resserré auquel on faisait l'honneur de donner le titre de gaillard d'arrière, je vins en contact, certainement sans le vouloir, avec l'aide du maître, qui se nommait James Gavel. Il marchait rapidement pour aller donner quelque ordre, et me repoussant du bras, il me dit d'un ton brusque : — Otez-vous de mon chemin, monsieur.

— Est-ce à moi que vous parlez ainsi?

— Oui.

— Vous êtes bien grossier, monsieur.

— J'ai mon devoir à faire; vous me gênez : si vous étiez le fils du roi j'en agirais de même. Et à ces mots il me poussa de nouveau et avec plus de force que la première fois. Le roulis du vaisseau me fit trébucher, et je me fis mal en tombant sur les chevillots de fer servant à amarrer. Je ne pouvais dire que l'aide du maître m'eût frappé, il n'avait fait que me pousser; c'était un geste pour se débarrasser de ce qui obstruait son chemin. Cependant je lui lançai un regard furieux, et

je cherchai autour de moi quelque instrument pour me venger de cette insulte. Bounder lui-même, le chien de Terre-Neuve dont j'ai déjà fait mention honorable, prit parti pour moi, quoique notre connaissance fût encore toute récente. Il se plaça devant moi dans une attitude hostile, et montra les dents à Gavel. Le mouvement soudain de cet animal parut frapper l'aide du maître, et il s'écria en jurant : — Dois-je donc avoir pour ennemi tout ce qui respire?

Je sentis que ma colère allait éclater; mais, me rappelant la tentation horrible que j'avais eue dans ma cabine, un effort puissant me la fit surmonter. Quand mon ressentiment se fut un peu calmé, je m'approchai de Gavel, et je lui dis, en lui appuyant fortement la main sur l'épaule : — Vous m'avez grossièrement insulté, et vous m'en devez des excuses.

— Je vous verrai aller au diable auparavant.

— Mais il faut que vous m'en fassiez. Ici, sur votre élément, sur un plancher sur lequel je ne puis même me soutenir sans ap-

pui, l'esprit agité, le corps tourmenté par un mal qui n'est pour vous qu'un sujet de dérision, je suis hors d'état de lutter contre vous, ne me faites donc pas entrer dans l'esprit des idées qui ne conviennent qu'à un assassin; faites-moi des excuses, je vous en supplie pour vous et pour moi.

— Je vous dis que je n'en ferai rien. — Si j'avais offensé un homme qui fût un homme, je serais disposé de tout mon cœur à lui en faire mes excuses en homme; mais moi, marin jusqu'au bout des ongles, que je m'abaisse à demander pardon à une créature avortée, ayant des mains douces et blanches, musquée, parfumée! non, vous dis-je, je n'en ferai rien, quand même vous appuieriez sur ma poitrine la pointe de votre stylet, suivant l'usage de vos lâches compatriotes. Moi, vous demander pardon! Si je sentais dans mon cœur la lame de votre poignard, je mourrais en vous méprisant. — Ah! vous cherchez votre couteau, votre dague! — Eh bien, voilà ma poitrine; frappez si vous l'osez. Autant vaut mourir par la main d'un métis espagnol, que de continuer

la maudite vie que je mène; car je suis las, fatigué, dégoûté du monde et de tout ce qu'il contient.

Quoique la première partie de ce discours m'eût transporté de fureur, Gavel prononça cette dernière phrase avec un ton de mélancolie si profonde, et qui faisait un tel contraste avec son air habituellement revêche et bourru, que je perdis à l'instant toute idée d'exercer contre lui une vengeance sommaire. Je lui répondis avec un calme qui m'étonna moi-même: — Monsieur Gavel, vous me refusez justice parce que vous me regardez comme au-dessous d'un homme, suivant votre acception de ce terme. Je conviens que je ne possède pas vos connaissances en marine; que je ne suis pas habitué comme vous à supporter les fatigues d'une profession qui n'est pas la mienne; que mes pieds ne sont pas aussi sûrs que les vôtres sur ces planches; mais un homme peut manquer de toutes ces facultés, et posséder une âme noble, une résolution ferme, un courage à toute épreuve. Je ne me vante pas d'être doué de toutes ces qualités, mais je crois en avoir assez pour

être de niveau avec James Gavel, aide du maître du brick *la Jeanne*, frété par mon père.

— Prouvez-le.

— Je le prouverai quand l'occasion s'en présentera. Alors vous avouerez votre erreur et vous me ferez vos excuses. — Cette querelle est la première que j'aie jamais eue, et je prie humblement le ciel que ce soit la dernière, car elle semble faire de moi un démon.

— Eh bien, monsieur Troughton, c'est parler raisonnablement. — Les occasions ne vous manqueront pas, car ce bâtiment est condamné à périr. — La nuit dernière, j'ai vu les feux de la mort danser pendant une heure autour du haut de notre petit mât de hune; et le vieux Huggins a vu près de la poupe un étrange animal, moitié poisson, moitié hyène, qui sait encore mieux que le requin quel est le navire qui doit lui procurer sa proie. — Prends cela pour tes peines, drôle! s'écria-t-il en donnant à l'homme qui tenait le gouvernail un coup de poing sur le visage qui lui fit sortir le sang par le nez et par la bouche;

prends cela, et apprends à mieux faire ton devoir une autre fois. Veux-tu nous faire couler à fond avant que le moment en soit arrivé?

En parlant ainsi, Gavel avait pris lui-même le gouvernail, et il eut bientôt redressé la marche du bâtiment. Le fait était que cet homme, en écoutant ce que Gavel me disait, avait oublié le gouvernail; que le navire avait fait chapelle, et qu'une grosse vague avait balayé le pont; mais le plus grand mal qu'elle causa, fut d'ajouter de l'eau salée à l'eau de pluie dont nous étions déjà trempés.

Je ne fus pas fâché de ce châtiment, quoiqu'il fût sévère; il en imposa à ce drôle, et il se mit à son poste sans se donner le temps d'essuyer le sang qui lui couvrait le visage.

— Vous croyez donc que nous sommes en danger? demandai-je à Gavel.

— J'en suis sûr, et je n'en suis pas fâché, car je suis las de vivre. — Il n'y a pas d'avancement pour un homme qui ne sait que faire son devoir. Voyez cette brute de

Tomkins! si j'avais sa paie, je serais heureux, et je pourrais rendre heureuse ma pauvre mère; — mais il n'y a pas de justice en ce monde.

— Ne passe-t-il pas pour être bon marin?

— Oui, il est en état de commander ce bâtiment et tout autre navire que ce soit, une heure sur les vingt-quatre, et c'est avant qu'il soit complétement ivre. Avant qu'il ait assez bu pour se donner du courage, il est peureux comme un lièvre, et il a des nerfs aussi susceptibles qu'une jeune fille qui ne vit que de thé vert; quand il a trop bu, il devient aussi bouillant et aussi téméraire qu'un joueur ruiné; et à l'exception d'une heure par jour, il est toujours dans l'un ou l'autre de ces deux états.—Mais n'importe à présent, un linceul vert l'attend, et il sera assez large; il sera bientôt dans une tombe plus profonde que celle de son père.

— Mais pourquoi doutez-vous ainsi de notre sûreté? Notre bâtiment a un roulis qui me paraît fort désagréable, parce que je ne suis pas marin, mais il ne me paraît pas plus en danger qu'il y a vingt-quatre heures.

Réellement vos fâcheux pressentiments ressemblent à de la superstition.

— Le croyez vous? pensez-en ce que vous voudrez. En pareille matière, les rats sont de meilleurs juges que nous, pauvres aveugles que nous sommes. Ce bâtiment est fort vieux, voyez-vous, et ces messieurs à longue queue noire y pullulaient. Il ne pouvait en exister une plus belle colonie à bord d'aucun vaisseau sur la Tamise, depuis le pont de Londres jusqu'au phare de Nore. Eh bien, la nuit même que vous y êtes arrivé, pendant que je faisais mon quart, je les ai vus en partir en bon ordre, en trois divisions, quelques uns portant leurs petits entre leurs dents. On aurait dit des soldats allant à la parade.

— Incroyable !

— C'est la vérité. J'ai vu la première division monter à bord *du George*, bâtiment de la Compagnie des Indes. Si les armateurs les eussent vus, ils auraient pu se dispenser de faire des frais d'assurance.

— Et où allèrent les deux autres divisions?

— Je n'y ai pas fait attention : j'étais trop

occupé d'un vieux rat qui était le dernier de la file; c'était un vieux routier, dont l'âge avait fait grisonner le poil. A l'instant où il allait se mettre à l'eau, il tourna la tète vers le bâtiment, et la secoua avec l'air de gravité d'un juge qui va prononcer une sentence de mort. J'avais grande envie de lui jeter à la tête un épissoir que j'avais en main; mais comme nous ne sommes pas très bien outillés à bord, je ne voulus pas le perdre.—Sur mon âme, j'étais sur le point de prendre mon bâton, et de m'en aller avec eux.

— Et voilà ce qui vous fait croire que ce navire doit périr!

— Très certainement. — D'ailleurs, nous avons à bord un meurtrier.

— Un meurtrier! m'écriai-je; ce mot me rappelant les pensées horribles qui m'avaient occupé dans ma cabine. C'est une accusation très grave, monsieur Gavel; êtes-vous bien sûr qu'elle soit fondée?

— Si le meurtre n'est pas encore commis, je suis sûr qu'il le sera; et l'homme qui l'a commis ou qui le commettra est sur ce bâtiment.

— Mais si, conformément à vos ridicules présages, nous devons périr si promptement, personne n'aura le temps de commettre un meurtre, s'il n'est pas encore commis, et nous périrons tous ensemble.

— Il ne faut pas long-temps pour commettre un meurtre. Il y a quelques minutes, ne m'auriez-vous pas frappé d'un poignard, si vous en aviez eu un sous la main? et pourquoi? uniquement parce que je vous avais poussé pour vous écarter de mon chemin. De combien s'en est-il fallu que vous ne fussiez un meurtrier?

Mes joues brûlaient de confusion, mais j'avais trop d'orgueil pour l'avouer. — Vous me rendrez satisfaction de cet outrage, monsieur Gavel, lui dis-je avec calme, quand vous m'aurez mis à l'épreuve. C'est une querelle que j'ajourne, mais que je n'oublie pas. En attendant, agissons généreusement l'un envers l'autre. J'ai déjà appris à apprécier les bonnes qualités que vous possédez; je sais déjà que c'est de vous seul que dépend la sûreté de ce bâtiment, et...

—Je vous dis que ce bâtiment doit périr,

à moins que nous ne jetions le meurtrier par-dessus le bord. S'il était à lutter contre ces vagues furieuses, nous aurions du beau temps avant une heure d'ici. Je voudrais qu'il y fût déjà.

— Ce désir est-il digne d'un chrétien, d'un homme, monsieur Gavel? il est juste que le crime soit puni, mais il est contre nature, il est presque diabolique de se réjouir de la punition.

— La conservation de soi-même, monsieur Troughton... Mais écoutez ! on a mis de nouvelles mains aux soufflets. Entendez-vous les sifflements redoublés du vent ? Voyez-vous comme les ténèbres s'épaississent? — Regardez en haut. — Que voyez-vous?

Me tenant de la main droite à un cordage pour résister à la violence du vent, je levai la tête ; mais j'étais aveuglé par le givre, je fus obligé de protéger mes yeux de la main gauche, et je fus quelques instants sans lui répondre.

— Eh bien, ne voyez-vous rien ?

— Pardonnez-moi, je vois de petites

flammes bleues qui semblent danser autour du haut du petit mât de hune, mais.....

— Les feux de la mort, comme la nuit dernière.

— Non. Ce phénomène est occasionné par des causes naturelles. C'est ce qu'on appelle le feu de Saint-Elme. Ces flammes bleuâtres indiquent seulement que l'atmosphère est surchargée de fluide électrique, et ce fluide est attiré par le fer qui garnit le haut du mât. Cela prouve, non qu'il se trouve à bord un meurtrier, mais que nous aurons du tonnerre et des éclairs.

— Je sais cela comme vous. — Mais voilà ce que produisent tous vos livres; vous ne croyez rien. Votre philosophie renverse toutes les vérités de la Bible, vous ne voulez croire que ce qui vous est prouvé. Mais parce que ces feux de la mort sont ordinairement suivis du tonnerre, s'ensuit-il qu'ils n'annoncent pas la présence d'un meurtrier? Parce que l'arc-en-ciel est produit par des causes naturelles, est-ce une raison pour ne pas le regarder comme un signe par lequel il a plu à Dieu d'annoncer aux hommes qu'il n'y aura

plus de déluge? — Mais il reste assez d'eau pour engloutir ce bâtiment et noyer tous ceux qui s'y trouvent. Quoi qu'il en soit, James Gavel fera son devoir jusqu'au dernier moment. — Je voudrais que cette voile de misaine fût serrée, mais je doute qu'on puisse le faire sans qu'elle se déchire en rubans. A peine avait-il prononcé ces mots qu'un éclair fendit la nue; sa vive lueur nous aveugla; le tonnerre gronda avec fureur au même instant, et la foudre brisa le perroquet de fougue, qui tomba sur le pont encombré de toutes ses manœuvres.

—Tout le monde à la voile de misaine! s'écria Gavel, qu'on jette à la mer le perroquet de fougue!—Ah! que n'ai-je une demi-douzaine de bons bras!—Hâtez-vous! hâtez-vous! Mais avant qu'on eût pu exécuter ses ordres, la tempête redoubla de fureur, le vent souffla d'un côté presque opposé, et poussa en arrière la voile de misaine. En un instant, le brick cula d'une manière effrayante; la roue du gouvernail fit un tour, et l'homme qui la tenait fut renversé par le choc. Gavel et moi, nous courûmes à la roue, mais nous ne pûmes

la faire obéir. En moins d'une minute les faux sabords des cabines furent enfoncés, l'eau s'y précipita, et le maître, Tomkins, complétement ivre, arriva sur le pont en chemise.

Si quelque chose pouvait le rendre plus méprisable, c'était la frayeur lâche et abjecte qu'il montrait. Il allait d'un côté du tillac à l'autre en se tordant les mains, et en priant Dieu de lui pardonner, mais sans donner aucun ordre, sans faire aucun effort pour sauver le bâtiment. Pendant ce temps, l'eau se précipitait dans le navire par les fenêtres des cabines et les remplissait. La crainte ne retenait plus personne sous le pont, l'eau forçait tout le monde à monter sur le tillac.

— Tout le monde sur l'avant! s'écria Gavel; il faut couper le mât de misaine, c'est notre seule chance de salut. Vite, mes amis, vite! Suivez-moi, Troughton. Abandonnerons-nous cet ivrogne à son destin? le mât tombera sur lui et l'écrasera.

— Qui est le meurtrier en pensée maintenant, Gavel? lui dis-je. Non, il faut le sauver; et nous l'entraînâmes avec nous. Gavel

saisit une hache, un grand nègre vigoureux et actif en fit autant; et ils attaquèrent, Gavel le mât de misaine, et le nègre l'étai du petit hunier. En moins d'une minute tous les mâts étaient étendus sur le pont. L'effet de cette manœuvre se fit sentir sur-le-champ; le brick tourna, et présenta sa hanche au vent. Nous fûmes ainsi préservés du naufrage pour le moment.

Nous retournâmes à l'arrière, et nous vîmes que, pour comble d'infortune, le gouvernail avait été arraché de ses éguillots, qu'il ne tenait plus que par ses chaînes, et qu'il battait contre le bâtiment sous la voûte. Après quelques tentatives inutiles pour l'assurer, il fut coupé et abandonné aux vagues, de crainte qu'il ne détachât quelques planches du bâtiment.

— Tout le monde aux pompes à présent! s'écria Gavel; le navire est à demi plein d'eau. Je ne donnai qu'une pensée aux marchandises de mon père, qui avaient besoin d'être tenues à sec, et me dépouillant jusqu'à la ceinture, je pris mon tour aux pompes, et je travaillai avec ardeur. Comme l'eau di-

minuait rapidement à mesure que nous pompions, nous vîmes que le bâtiment n'avait aucune voie d'eau, et vers minuit il ne restait que six pouces d'eau dans le puits. Comme aucun danger immédiat ne nous menaçait alors, Gavel s'approcha de moi et me dit :—Eh bien, monsieur Troughton, je ne puis nier que vous ne vous soyez comporté en homme, cette nuit, et je n'ai pas à rougir en vous disant que je suis fâché, du fond du cœur, de vous avoir poussé comme je l'ai fait. Mais je regrette encore plus que vous vous soyez embarqué sur ce navire, car il est condamné à périr. Quoi qu'il en soit, je vous engage à aller vous reposer. Dormez tranquillement, si vous le pouvez, car, comptez-y bien, nous verrons avant peu lequel de nous peut voir la mort en face avec le plus de fermeté.

Je suivis son avis, et je descendis dans ma cabine. Le charpentier avait replacé les faux sabords des fenêtres; le plancher était presque sec, grâce au soin qu'avait pris un mousse de le nettoyer plusieurs fois, et quoique l'eau de la mer eût inondé la cabine, elle n'avait pas pénétré dans mes malles, de sorte que j'y

trouvai du linge sec. Mon mal de mer avait complétement disparu, et il ne revint jamais.

Le maître avait aussi changé de vêtements, et il travaillait déjà à redoubler son ivresse. Il me pria, avec la ferveur d'un ivrogne, de lui tenir compagnie; et voyant que je ne lui répondais que par un refus méprisant, il vomit des imprécations, et me menaça de sa vengeance. Au bout d'une heure, il était ivre mort, et l'on fut obligé de l'emporter dans sa cabine.

Avant de m'endormir, je fis vœu que si jamais j'arrivais en Espagne en sûreté, *la Jeanne* serait le dernier navire que Josiah Tomkins commanderait jamais pour mon père, mais je n'avais pas encore tout-à-fait décidé si j'intercéderais en faveur de Gavel. Je m'endormis bientôt, et, contre mon attente, mon sommeil fut profond et tranquille; je m'éveillai bien portant, ne sentant aucune fatigue et presque en gaieté.

Il était plus de neuf heures quand je montai sur le pont. Les hommes de l'équipage étaient encore occupés à en retirer tous les débris qui l'encombraient, mais ils travail-

laient avec tiédeur et nonchalance, et l'aide du maître, toujours sombre et bourru, leur distribuait des coups d'anspect avec un air sauvage qui fit renaître en moi les impressions défavorables que son activité et sa bonne conduite avaient presque effacées de mon esprit la nuit précédente; cependant je ne crus pas devoir intervenir, car ces matelots méritaient peut-être le traitement qu'ils essuyaient. N'ayant rien à faire, j'appelai mon ami Bounder, le grand chien de Terre-Neuve, je m'amusai à le caresser, et il répondit à mes avances par de semblables marques d'affection.

La tempête avait cessé, mais le vent était encore très fort et venait directement de l'ouest. Nous étions complétement à sa merci, car nous flottions sur l'eau comme une souche de bois, comme disent les marins. A l'exception du beaupré, il ne nous restait pas un seul mât; cependant tout l'équipage, sauf le superstitieux Gavel, se livrait à l'espoir d'achever le voyage sans autre danger. Dans le fait, toutes les apparences étaient encourageantes; nous avions fait bien

du chemin vers le sud; le vent était bon, l'air était doux, et le soleil brillait sans nuages.

On ne peut jouer toute une journée avec un chien, et l'ennui me gagnant faute d'occupation, je m'approchai de Gavel, et lui demandai si je ne pouvais me rendre utile.

Il me regarda avec une surprise qui n'avait rien d'affecté.

— Vraiment! dit-il.

— Oui, sans doute.

— Tenez, aidez-moi à désenverger cette voile; suivez-moi, nous y travaillerons ensemble, et vous apprendrez à faire cette besogne en bon marin. Après tout, je vois que vous avez un vrai cœur de chêne; je crains seulement que le goudron ne gâte vos mains blanches. — Commençons. — Fort bien! — Sur ma foi, on devrait faire de vous un marin.

— C'est à vous que je le dois, Gavel. Continuez à m'apprendre votre profession, et moi je vous apprendrai autre chose.

— De tout mon cœur; je n'ai de connaissance qu'en marine.

— Et c'est précisément en marine que je veux vous apprendre quelque chose.

— En marine! — vous! — excellent! — Je voudrais bien savoir ce que vous pourriez m'apprendre.

— A tirer le meilleur parti possible d'un équipage qui me paraît composé de vagabonds et de paresseux.

— C'est ce que je fais. Je leur ai dit à tous ce qu'ils doivent faire, et plût à Dieu qu'ils le fissent!

— Mais ils n'exécutent pas vos ordres avec empressement et bonne volonté, et ils y mettent de la négligence.

— Je ne le sais que trop! — Ce tas de fainéants! — Ma langue est lasse de jurer contre eux, et mon bras fatigué de les battre.

— C'est ce que je regrette. — Employez des moyens plus doux.

— Plus doux! Je voudrais vous voir à ma place, vous reconnaîtriez bientôt votre erreur.

—Et je voudrais aussi y être pour vous prouver que je ne me trompe pas. — Écoutez-moi : ne jurez ni ne battez personne d'ici à une demi-heure; montrez-moi celui qui manquera à son devoir, et trouvez bon que j'aille

lui parler. — Si ma méthode ne vous plaît pas, rien ne vous oblige à l'adopter; je vous demande seulement comme une faveur que vous me permettiez de l'essayer.

— Très volontiers. — Sur ma foi, monsieur Troughton, vous commencez à me gagner le cœur. — Eh bien, mettez-vous en besogne sur-le-champ. Voyez ce drôle qui a jeté par terre son maillet à fourrer, et qui reste les bras croisés; non seulement il ne fait rien lui-même, mais avec sa langue infernale d'avocat il empêche les autres de travailler.

Je m'approchai de cet homme, et, après lui avoir fait une remontrance avec calme et douceur, je retournai près de Gavel, qui, à sa grande surprise, le vit reprendre son travail et s'y livrer avec activité. J'eus trois autres occasions d'aller faire de semblables réprimandes, et ce fut chaque fois avec le même succès. D'abord Gavel fut muet d'étonnement; ensuite il me pria ou de lui donner mon secret pour faire travailler en bons marins des hommes qui ne valaient pas le sel qu'ils mangeaient, ou de conserver l'autorité

sur eux pendant tout le temps que nous naviguerions ensemble.

— Ce secret, Gavel, tiendrait dans une coquille de noix. — Apprenez-leur à se respecter eux-mêmes, en leur prouvant que vous pouvez les respecter. Croyez-vous que Dieu ait créé des êtres à son image pour qu'ils soient traités comme des brutes par leurs semblables ? Ce n'est point par des injures et des coups qu'un pécheur doit s'adresser à un autre pécheur. Ces hommes, que vous avez battus avec inhumanité, et contre lesquels vous avez juré avec impiété, ont comme vous une âme immortelle. Respectez-les donc par égard pour ce glorieux privilége que vous partagez avec eux. Je sais que vous me direz qu'ils sont dégradés, corrompus, vicieux ; mais, croyez-moi, Gavel, il y a du bon dans le pire de nous, et du mauvais dans le plus vertueux. Mettons en œuvre le bon que nous trouvons, et nous verrons le mauvais décroître rapidement.

— Vous me présentez les choses sous un point de vue tout nouveau pour moi, monsieur Troughton. Eh bien, j'essaierai votre méthode. Soyez près de moi autant que vous

le pourrez, et avertissez-moi quand vous me verrez prêt à mal gouverner. En retour, je me charge de faire de vous un marin parfait.

Le marché fut conclu, et nous en retirâmes l'un et l'autre de grands avantages. Cependant le vent continuait avec la même force. Nous espérions d'abord rencontrer quelque vaisseau dont nous pourrions obtenir des secours. Nous n'en vîmes que deux, et ils ne nous virent pas, quoique nous eussions attaché au tronçon du grand mât un esparre au haut duquel nous avions placé le pavillon d'union renversé. Cependant nous nous éloignions rapidement des côtes de l'Europe, ce qui diminuait considérablement notre espérance de trouver du secours. Le huitième jour de l'ouragan, des observations solaires nous assurèrent que nous étions sous la la latitude septentrionale de 31° 50′; mais nous ne nous faisions pas une idée de la distance à laquelle nous avions été portés à l'ouest.

Le maître était toujours plongé dans la stupeur de l'ivresse, et son aide et moi nous

l'évitions autant qu'il était possible. L'équipage travaillait avec bonne volonté. Le neuvième jour, voyant que nous ne devions compter que sur nos propres ressources, nous commençâmes à placer des basses vergues de rechange. C'était alors le 2 avril, et le lendemain nous mîmes en place un gouvernail tel quel. Pendant tout ce temps, je travaillai constamment sous les ordres de Gavel, et j'appris ainsi, quoique imparfaitement, à gréer un navire. Je faisais le quart avec lui; je me rendais aussi utile que je le pouvais dans toutes les parties du service, et j'acquis ainsi des connaissances précieuses en marine. Le 5 avril, le vent tomba, la surface de la mer devint lisse, et le temps fut délicieux. Tout semblait prendre un aspect souriant. Le maître lui-même, Tomkins, semblait sentir l'influence de ce changement de temps; pour la première fois, il ne s'enivra pas avant le dîner, et il passa presque toute la matinée sur le pont, exprimant son étonnement de la discipline qui régnait dans l'équipage, et de l'exactitude avec laquelle chacun faisait son devoir. Gavel ne faisait

plus exécuter ses ordres à force de jurements et de coups, et il n'en était que mieux obéi.

Nous eûmes alors un calme plat qui dura trois jours, et pendant ce temps nous dressâmes tous nos mâts de rechange. J'eus bientôt appris à prendre des ris et à ferler les voiles. Gavel me donnait aussi des leçons de navigation, et il m'apprit à me servir du quadrant, du sextant et du compas azimutal. Il souriait d'un air mélancolique en voyant l'ardeur avec laquelle je me livrais à cette étude, mais il ne disait rien qui pût la refroidir.

Le 10 avril, une légère brise venant du nord se fit sentir; le maître et son aide eurent une consultation pour décider ce que nous devions faire, et j'y fus invité par politesse. En partant d'Angleterre, nous n'avions pris de l'eau et des vivres que pour six semaines, et il y avait déjà un mois que nous étions en mer. Nous n'avions pourtant encore aucun sujet d'alarme, et il fut décidé que nous continuerions à marcher vers le sud jusqu'à ce que nous fussions sous la latitude des Canaries, et que nous avancerions ensuite à l'ouest jusqu'à ce que nous vissions le pic de Ténériffe.

Le lendemain, à midi, nous étions sous cette latitude. Nous suivîmes ce parallèle pendant deux jours, et ne voyant pas de terre, nous commençâmes à être inquiets. Le troisième jour, un nouveau calme survint; Gavel soupçonna que nous nous étions trop avancés vers l'ouest, et que nous étions alors sous ce climat variable qu'on rencontre toujours avant d'arriver aux vents alisés réguliers. Deux ou trois vieux marins partagèrent cette opinion, et elle fut confirmée le lendemain par une observation lunaire que fit M. Gavel. Notre situation devint alors alarmante, et l'on jugea indispensable de mettre l'équipage à demi-ration. Cette mesure causa de violents murmures, et Gavel, reprenant son ancien système, voulut y mettre ordre à coups d'anspect. Je parvins à l'en détourner, et ayant, avec sa permission, fait assembler tout l'équipage sur le gaillard d'arrière, je commençai par déclarer que je mettais en commun toutes les provisions que j'avais faites pour mon usage particulier, n'en exceptant que le vin; et leur parlant ensuite avec douceur et fermeté, j'appuyai sur la nécessité de se sou-

mettre à des privations devenues indispensables, et j'eus la satisfaction de réussir complétement.

Ces malheureux événements firent rapidement mon éducation navale, et me mirent en état d'agir par la suite avec résolution dans les circonstances difficiles et singulières contre lesquelles mon malheureux destin voulut que j'eusse à lutter pendant tant d'années. Nous tournâmes alors la proue du bâtiment vers l'orient, avec l'espoir d'apercevoir quelqu'une des Canaries. Mais nous avions sans cesse des calmes, mêlés de vents légers et variables; nous avancions fort peu sur l'Océan, et nos provisions avançaient rapidement vers leur fin. Je n'ai pas besoin de dire que M. Gavel, avec qui j'avais contracté une alliance intime, car je ne puis y donner le nom d'amitié, mit, comme moi, ses provisions en commun, et nous résolûmes de proposer à Tomkins d'en faire autant. Je méprisais et haïssais cet homme; mais, avec une prudence qui était peut-être un reste de mon ancienne tranquillité, je m'étais abstenu d'en venir à une rupture

avec lui. Nous discutâmes quelque temps la question de savoir quel serait le moment le plus favorable pour lui faire cette proposition, car nous étions sûrs qu'elle ne lui plairait nullement ; mais nous reconnûmes bientôt que le choix du moment était indifférent, car depuis quelque temps personne ne l'avait vu une seule fois sans qu'il fût ivre. Nous entrâmes donc dans sa cabine à midi, et nous lui dîmes ce que nous désirions de lui. Cette demande le jeta dans une rage inexprimable ; il vomit des injures contre nous, et accusa Gavel d'avoir été la première cause de tous nos désastres. Enfin, il appela le munitionnaire, et lui ordonna de lui donner ses pistolets, jurant qu'il nous tuerait tous deux sur la place, attendu que nous étions en état de mutinerie ouverte.

Avant que d'entrer chez le maître, j'avais fait promettre à Gavel de ne pas se livrer à sa colère. Il tint parole, car il garda tout le temps un sombre silence. Mais qui aurait pu retenir celle d'Ardent Troughton? Je me laissai entraîner par le torrent de ma fureur ; je lui fis connaître mon mépris ineffable ; je

lui reprochai son ivrognerie, sa brutalité, son incapacité, sa lâcheté. D'abord il me regarda avec l'air de stupidité d'un ivrogne ; peu à peu ses yeux s'enflammèrent, sa physionomie prit une expression diabolique, et sa main droite tomba sur un des pistolets, comme machinalement et sans intention.

Le munitionnaire, vieillard vénérable, alarmé de l'air menaçant de Tomkins, se plaça derrière moi ; mais je n'avais pas encore fini ma philippique, et, brûlant d'indignation, j'ajoutai en frappant violemment du pied :—Brute dégradée que vous êtes, infiniment au-dessous du noble chien qui est sur le pont, si nous faisions notre devoir nous vous priverions du commandement à l'instant, nous vous enchaînerions, et nous vous jetterions dans le chenil de cet animal. — Prenez votre pistolet, lâche ; je vous méprise trop pour vous craindre ;—et aussi sûr qu'il y a un Dieu dans le ciel, si vous ne faites pas mieux votre devoir à l'avenir, si vous ne consentez à partager vos provisions avec vos semblables, si vous continuez à vous enivrer, — je vous le dis au nom de tout l'équipage, — au nom de

l'armateur qui a fait la folie de vous confier une cargaison précieuse,—au nom de mon père à qui elle appartient,—c'est ce que nous ferons.

— C'est ce que vous ferez, jeune mutin! s'écria-t-il; et levant le bras il me tira un coup de pistolet. J'avais l'œil fixé sur lui; je fis un mouvement de côté, et la balle perça la poitrine du malheureux vieillard qui était derrière moi. Avant que Tomkins eût eu le temps de prendre son second pistolet, Gavel et moi nous nous précipitâmes sur lui, nous le renversâmes par terre, et nous lui liâmes les pieds et les mains.

— Voilà le meurtrier! me dit Gavel à l'oreille d'une voix rauque. Il faut lui faire subir le destin de Jonas, et tout l'équipage sera sauvé.

CHAPITRE III.

— Tout le monde ici, tout le monde! s'écria Gavel, quand nous eûmes garrotté l'assassin. Tomkins, étendu sur les planches, grinçait les dents avec une rage impuissante, et vomissait des imprécations et des blasphèmes horribles. Je soutenais dans mes bras le pauvre munitionnaire, dont les cheveux blancs étaient couverts de son propre sang, et qui ne tenait plus à la vie que par un fil prêt à se rompre. Tel fut le spectacle terrible et révoltant qui s'offrit aux yeux de l'équipage quand il se fut assemblé.

— Mes amis, mes braves amis, s'écria le maître, venez à mon secours! vous voyez qu'il y a ici mutinerie et meurtre. C'est un

complot formé par mon aide et le passager pour m'ôter le commandement de ce navire; ils ont commencé par assassiner mon fidèle Williams, qui prenait ma défense. Tombez sur eux, mes bons amis!.. une bouteille de rhum à quiconque fera son devoir.

— Menteur, meurtrier! s'écria Gavel; si les morts ne peuvent reprendre la vie pour vous accuser, votre pistolet servira de preuve contre vous. Camarades, croirez-vous cet ivrogne, cet assassin, de préférence à M. Troughton qui a toujours eu tant de bontés pour vous?

— Je ne sais qu'en dire, répondit le contremaître, qui jouissait d'avance en idée du plaisir de boire la bouteille de rhum que Tomkins venait de promettre; nous savons fort bien, monsieur Gavel, que ni vous ni M. Troughton, vous n'êtes les amis du capitaine Tomkins, et comme il parle bien, je crois que nous devons le mettre en liberté, et laisser aux grosses perruques le soin de prononcer sur cette affaire de meurtre, quand nous serons à terre; voilà mon opinion.

— Et la mienne, et la mienne! cria tout l'équipage, sauf une seule exception.

— Troughton, me dit Gavel, voilà votre équipage réformé! voilà vos images de la divinité qu'on ne peut sans profanation châtier avec un anspect! Non seulement ces brutes baiseraient les pieds du meurtrier sur lesquels le sang de sa victime coule en ce moment, mais ils vendraient leurs armes pour obtenir le moyen de s'enivrer. Laissez-les faire, il ne s'agit que de quelques jours, car ce vaisseau est condamné à périr avec tout ce qui se trouve à bord.

— Grand merci de votre pronostic, dit le contre-maître, mais tout ce jargon ne signifie rien. La parole d'un homme vaut celle d'un autre; si nous sommes condamnés à périr, comme vous le dites, du moins nous passerons cette soirée joyeusement. — Allons, camarades!

A ces mots, il prit son couteau, et il allait couper les liens de Tomkins, quand il fut arrêté par un incident auquel il ne s'attendait pas.

J'ai déjà parlé d'un nègre vigoureux et de grande taille qui avait déployé beaucoup d'activité quand nous nous étions trouvés dans une situation dangereuse. Peut-être à cause de sa couleur, j'avais fait moins d'attention à lui qu'à aucun homme de l'équipage, et je ne lui avais jamais parlé. S'élançant du groupe de ses camarades, il se plaça en avant de Tomkins, saisit le pistolet qui était chargé, et sans dire un seul mot, menaça par ses gestes de faire feu sur le premier qui avancerait pour couper ses liens. Le contremaître s'arrêta, et personne n'osa faire un pas en avant. Le nègre, tenant le pistolet de la main gauche, serra de la droite le gosier du maître, et jetant un coup d'œil, tantôt sur Gavel, tantôt sur moi, il semblait nous demander s'il mettrait fin à la contestation en étranglant l'assassin. Gavel fit un sombre sourire d'approbation, mais je lui fis signe à la hâte de lâcher le prisonnier, et il m'obéit en faisant entendre un son guttural qui me fit tressaillir.

Enfin le contre-maître dit à Tomkins :
— Nous sommes fâchés de vous voir échoué

sur ces planches, capitaine; tout ce que nous pouvons faire, c'est de nous souvenir de ce qui vient de se passer, quand le juge coroner fera son enquête. Êtes-vous innocent du sang de cet homme?

— Je le suis.

— En faites-vous serment?

— Je le jure.

— Vous en prenez Dieu à témoin?

— Oui.

En ce moment, à la surprise de tout l'équipage, et à la consternation inexprimable du maître, le vieillard mourant, que je soutenais encore dans mes bras, dit d'une voix faible, mais très distincte : — C'est Tomkins qui m'a tué... que Dieu lui pardonne! et il expira à l'instant même.

— Il n'existe plus! m'écriai-je, parlant pour la première fois. Mes braves amis, suivez le conseil de votre ami véritable. Retournez à vos fonctions, et priez pour le défunt. M. Tomkins ne peut plus commander ce navire; obéissez à M. Gavel, et regardez-moi comme votre ami. Du moment que nous serons entrés dans le port, nous livrerons le

coupable aux autorités civiles, qui prononceront telle sentence que bon leur semblera.

Tout l'équipage se retira d'un air confus et humilié, sans répliquer un seul mot. Le nègre partit le dernier. En passant devant moi, il mit un genou en terre, prit ma main, la mit sur sa tête et la baisa. Il se releva ensuite pour suivre ses camarades, mais Gavel l'appela.

— Jugurtha, j'ai besoin de vous. Aidèz-moi à transporter dans l'arrière-cabine ce cadavre et cette masse de chair vivante. L'un tiendra compagnie à l'autre, et je veillerai à ce que le vivant ne s'enivre plus... Emportez-le !

Je ne pus entendre sans dégoût les lâches supplications de l'ivrogne abruti; mais serré dans les bras nerveux de Jugurtha, il fut bientôt emporté dans l'endroit indiqué par Gavel, et le corps du défunt y fut ensuite porté plus respectueusement, et placé à côté de Tomkins.

Je remontai sur le pont, et le temps étant beau, quoique le vent changeât à chaque

instant, j'y pris, en présence de tous les hommes de l'équipage, mon dîner, consistant en une demi-ration, exactement semblable à celle qui leur avait été distribuée. Gavel ne mangea rien, il ne me parla pas; son esprit semblait abstrait; il murmurait souvent des textes de l'Écriture et de pieuses éjaculations, comme : Ce Dieu ait pitié de son âme!

Vers cinq heures du soir, il descendit sous le pont, et je ne tardai pas à l'y suivre; je le trouvai à genoux dans la grande cabine, une Bible ouverte devant lui, et il la lisait avec tant d'attention, qu'il ne m'entendit pas entrer; je m'approchai doucement, et je vis que le passage qu'il lisait était l'histoire du prophète Jonas. Je frémis, car je compris sur-le-champ les idées qui occupaient son imagination superstitieuse et en désordre. J'appuyai une main sur son épaule; il tressaillit, trembla et me regarda.

— Vous avez tort, Gavel, lui dis-je avec douceur; vous vous livrez à des pensées impies et damnables. Dans le livre qui est ouvert devant vous, il y a un commandement

exprès, qui dit : « Tu ne commettras pas de meurtre. »

— Une dent pour une dent, un œil pour un œil, une vie pour une vie. Mais ne craignez rien, je ne commettrai pas un meurtre. Et quand j'en commettrais un, vous du moins, Troughton, vous devriez m'en savoir gré, car ce meurtre, comme vous l'appelez mal à propos, vous rendrait à votre père, à votre mère, à votre sœur. Mais, je vous le répète, ne craignez rien. Le Seigneur lui-même décidera cette question; je ne suis qu'un instrument entre ses mains.

— Vos discours me pénètrent d'horreur. Laissons les lois de son pays et des juges impartiaux prononcer sur le sort de ce misérable. Peut-être demain nous arriverons à Ténériffe; s'il ne se trouve pas un vaisseau de guerre dans la rade, nous pourrons le livrer aux autorités civiles. Le consul d'Angleterre nous donnera son avis sur ce que nous devons faire.

— Nous n'arriverons jamais à terre tant que le meurtrier sera à bord; non, pas un seul de nous.

— Eh bien, mourons tous ensemble, plutôt que de mettre nos âmes en danger par un assassinat prémédité.

— Qui parle d'assassinat? ce n'est pas moi; c'est vous. Ma main ne sera pas souillée du sang de ce lâche; son destin est entre les mains du Seigneur.

— Ne cherchez pas à me déguiser vos pensées, Gavel : la faim, le poison, l'eau, la strangulation, peuvent donner la mort. Tomkins doit-il périr comme un reptile qu'on écrase quand on le rencontre sur son chemin? Si les lois le condamnent à la mort, il recevra les consolations de la religion : on priera pour lui, il sera enterré avec tous les rites d'usage. Quel droit avez-vous de le priver de tout cela?

— Je n'ai pas dessein de l'en priver. — Je vais aller prier avec lui.

— Gavel, je vous préviens que je défendrai cet homme, même contre vous, jusqu'à ce que les lois aient décidé de son destin.

— Soit. Il recevra la sépulture chrétienne avec tous les rites d'usage.

— Puis-je compter sur votre promesse?

— Vous le pouvez. — Et tenez, je vais lui porter de la nourriture.

Il s'était déjà fait donner une demi-ration semblable à celle que chaque homme de l'équipage avait reçue et une demi-pinte d'eau fétide. Je le suivis dans l'arrière-cabine. Tomkins, encore garrotté, était étendu sur le plancher, mais il s'était roulé aussi loin qu'il était possible du corps du malheureux Williams. Son visage était aussi pâle que celui du cadavre, sauf les taches d'un bleu livide qui étaient la suite de son intempérance.

— Je vous apporte de la nourriture, lui dit Gavel d'un air sombre en lui déliant les mains pour qu'il pût s'en servir. Mangez, buvez, et tâchez de faire votre paix avec Dieu.

Mais Tomkins ne put ni manger ni boire ; il ne put que demander qu'on retirât le corps mort qu'on lui avait donné pour compagnon, et faire les supplications les plus ardentes et les plus abjectes pour qu'on lui donnât du rhum. Gavel l'écouta d'un air calme, mais inflexible, sans lui répondre un seul mot ; et, voyant qu'il ne voulait pas manger, il lui lia

de nouveau les mains, resserra les liens qui lui attachaient les pieds, et assura solidement le bout de la corde à une cheville à boucle du sabord de la poupe. Nous sortîmes alors de la cabine; il en ferma la porte, en prit la clef, et nous remontâmes sur le pont, Gavel ne répondant rien à mes remontrances sur cette cruauté inutile.

Il s'était élevé un vent léger qui nous était favorable, et nous déployâmes toutes les voiles que pouvaient porter nos mâts et nos verges de rechange. Dans la soirée, nous vîmes distinctement devant nous, quoique à une grande distance, le pic blanc de Ténériffe, qui se dessinait en relief sur l'azur du firmament. Tout l'équipage se livra à la joie, excepté Gavel, dont la physionomie devint encore plus sombre. La mienne allait jusqu'à l'excès; j'aurais en ce moment embrassé mon plus cruel ennemi. Je m'approchai de cet homme en proie aux idées noires d'une superstition féroce. Je lui parlai de la manière la plus douce et la plus amicale, sans pouvoir l'émouvoir. Je l'entretins de ses parents, du bonheur qui l'attendait, de son

avancement certain dans sa profession; il fut insensible à tout. Enfin, je prononçai le nom de sa mère, et il fut touché; je vis même, au jeu des muscles de son visage, qu'il aurait pleuré, s'il n'eût craint de donner une marque de faiblesse. Il me remercia d'une voix tremblante de toutes les bontés que j'avais eues pour lui, me donna l'adresse de sa mère, et me pria d'en être le protecteur si j'échappais à la mort. S'il eût été sur l'échafaud, ayant à côté de lui l'exécuteur, il n'aurait pu me faire des adieux plus solennels, ni prier Dieu avec plus de ferveur de veiller sur moi.

Pendant ce temps, nous avancions vers la terre avec un vent favorable, mais qui augmentait à chaque instant; et quand la nuit tomba, il devint si violent, que nous fûmes obligés de prendre des ris à nos voiles.

— Le moment approche, me dit Gavel; nous arrivons à la fin de ce chapitre effrayant. Avant minuit nous aurons appris le grand secret. Cette idée est imposante, mais je suis heureux.

— Folie.

— Mais j'ai beaucoup de choses à faire, je

vous sauverai si je puis;—la coupe qui m'est présentée est pleine d'amertume, mais je n'ose ni ne puis la refuser.

Il fit venir tout l'équipage sur le pont, et fit carguer toutes les voiles excepté celle de misaine, — cette malencontreuse voile de misaine! il fit ensuite monter tous nos hommes sur le gaillard d'arrière, et leur parla ainsi qu'il suit :

— Mes amis, nous aurons fort à faire cette nuit; préparez-vous-y.—Je vois, à des signes que vous ne pouvez connaître, qu'avant minuit la mer et les vents feront rage. Tenez-vous pour avertis. Celui qui est enfermé dans l'arrière-cabine avait promis une bouteille de rhum à chacun de vous; mais je suis sûr que, si je vous l'offrais, vous la refuseriez : vous ne voudriez pas vous abrutir ainsi sur le bord du tombeau. Cependant, comme il y a eu quelque animosité entre vous et moi, je vous ferai distribuer à chacun, comme offrande de paix, une demi-pinte de grog.

—C'est trop, beaucoup trop! m'écriai-je; mais Gavel n'eut aucun égard à cette interruption, et il continua :

— S'il est quelqu'un de vous que j'aie offensé ou insulté, qu'il parle, et je lui rendrai justice autant qu'il sera en mon pouvoir. — Personne? — Eh bien, je suis charmé de voir qu'il n'existe pas de rancune parmi nous. Donnons-nous tous la main. — Cette nuit, à dix heures, pendant le premier quart, nous rendrons les derniers devoirs au défunt. Si quelqu'un croit qu'une demi-pinte de grog est trop pour sa tête, qu'il ne la finisse pas. Il ne faut pas déshonorer par l'ivresse les funérailles du pauvre Williams, qui était votre ami, comme vous le savez. Assistons à ses obsèques en hommes et en chrétiens, et prions avec ferveur, car nous sommes menacés de grandes calamités, puisqu'il se trouve à bord un meurtrier.

Il permit alors à tout l'équipage de se retirer sous le pont, à l'exception de l'homme qui tenait la roue du gouvernail et de celui qui était en vigie, et il se promena avec moi sur le pont, gardant le silence, et paraissant dans un profond accablement d'esprit. Enfin, il ordonna qu'on fît venir Jugurtha, et ce

fut alors que je reconnus, pour la première fois, que le pauvre nègre était muet.

Il était alors huit heures du soir. C'était, en termes nautiques, le commencement du premier quart. J'étais alors un marin passable; j'avais étudié avec ardeur, et ce que j'avais appris me fut utile, non seulement dans la situation présente, mais aussi pour ma vie future.

Gavel, après avoir parlé à Jugurtha, qui, s'il ne parlait pas, avait l'air de bien comprendre, s'approcha de moi avec un air de respect, et me dit : — Monsieur Troughton, voulez-vous bien me rendre le service de faire la moitié du premier quart? vous voyez que le vent commence à devenir un ouragan. L'homme qui tient le gouvernail connaît bien sa besogne, et j'en puis dire autant de celui qui est en vigie. Laissez donc nos hommes se régaler paisiblement du grog que je leur ai fait distribuer, et ne les faites pas appeler sans un besoin pressant.

— Il y a si long-temps qu'ils en sont privés que je crains qu'ils ne s'enivrent.

— Non : ils n'auront que la tête échauffée, et c'est ce qu'il faut. — Songez, monsieur Troughton, que je parle d'après une impulsion invisible et surnaturelle. Jugurtha et moi, nous allons coudre le défunt dans son hamac. Vous savez que c'est à dix heures qu'il doit être placé dans la grande tombe des marins. On ne peut garder un corps longtemps sous des latitudes aussi chaudes. D'ailleurs la présence d'un cadavre sur un navire porte malheur. Je veux aussi donner quelques consolations religieuses au misérable réprouvé qui est dans l'arrière-cabine. Ne me dérangez donc pour aucune raison que ce puisse être.

— James Gavel!

— Ardent Troughton! je comprends votre regard, et je puis le supporter. Mon front est calme, et ma conscience ne me reproche rien. Les décrets du ciel ont condamné ce navire, et en dépit de tous les efforts humains, la plupart de nous, sinon tous, trouveront un tombeau dans l'Océan. Quant au forcené, à l'ivrogne, au meurtrier qui est dans l'arrière-cabine, il ne peut ni ne doit

échapper à ce destin. N'est-ce donc pas un devoir pour moi de chercher à éveiller en lui des idées religieuses? La parabole de la onzième heure est un baume pour le pécheur.

— N'avons-nous pas tous besoin de ces consolations?

— Oui, mais personne autant que lui.

Il descendit avec Jugurtha, et pendant que je me promenais sur le pont en faisant mon quart, j'entendais, chaque fois que j'arrivais sur la poupe, un gémissement sourd partir de la cabine; mais c'était ce que j'avais entendu constamment depuis que Tomkins y était enfermé. La nuit était excessivement obscure, et il n'était pas étonnant que mes pensées eussent pris une couleur sombre.—Le travail dont on s'occupait sous mes pieds de coudre le pauvre Williams dans le hamac qui était en même temps son linceul et son cercueil; les événements sinistres de cette journée; les pronostics effrayants de Gavel, auxquels je ne croyais pas, mais qui se présentaient sans cesse à mon esprit malgré moi, tout contribuait

à charger mon cœur d'un poids insupportable.

J'aurais volontiers entamé une conversation avec l'homme qui était au gouvernail pour me distraire de mes pensées, si toute son attention n'eût été nécessaire pour empêcher le brick de faire chapelle. Enfin, mon esprit se reporta sur les scènes du passé, et pour la première fois j'éprouvai un étrange sentiment de tendresse en songeant à la petite Mira, en me rappelant son teint pur et frais, et l'air de franchise et d'intelligence de sa physionomie. Ma mémoire me retraça l'hospitalité du bon vieux Falck, le luxe de sa table, les visages riants qui l'entouraient. Quel contraste avec le mauvais bâtiment à bord duquel je me trouvais, — la demi-ration à laquelle j'étais réduit, — les vagabonds qui étaient devenus mes compagnons ; — et pardessus tout, le morose et superstitieux Gavel, familiarisé avec l'idée du meurtre, et qui, par une étrange perversion de raisonnement, le sanctifiait dans son esprit par l'approbation de la religion.

A dix heures précises, Gavel reparut sur le

pont. Ses traits étaient agités, et ses yeux égarés avaient une expression sauvage qu'on avait peine à supporter, et que la lumière concentrée de la lanterne qu'il portait rendait encore plus remarquable. Il me remercia d'abord d'avoir fait la moitié de son quart, et me pria ensuite de faire monter tout l'équipage pour assister à l'office funèbre. Les matelots n'arrivèrent pas avec la précipitation bruyante qui leur est ordinaire; on aurait cru voir des ombres s'avancer dans un silence religieux au milieu des ténèbres.

Par ordre de Gavel, qui ordonnait tous les préparatifs, au lieu de placer le caillebotis sur le passe-avant, comme c'est l'usage, on le mit sur le couronnement pour que le bâtiment s'éloignât plus tôt du cadavre, attendu que nous marchions vent arrière. La corde fut préparée, on alluma une seconde lanterne, et Jugurtha, le contre-maître et Gavel allèrent chercher le hamac contenant le corps du défunt. Ils l'apportèrent couvert du pavillon du navire, en guise de drap mortuaire, et ils le placèrent sur le caillebotis pour être lancé à la mer.

Le cérémonial des obsèques sur mer consiste en ce qui suit. Le corps du défunt est placé dans son hamac, qui est ensuite cousu avec soin, et s'il est mort d'une maladie regardée comme contagieuse, on y enferme aussi tout ce qui composait la garniture de son lit; on y ajoute deux ou trois boulets pour le faire descendre plus rapidement au fond de la mer. On dépose ensuite le hamac sur le caillebotis, qu'on place en général sur le passe-avant, et quand le capitaine a lu le service funèbre, on fait glisser le caillebotis dans la mer, et on l'en retire par le moyen de la corde qui y est attachée.

Lorsque le hamac eut été placé sur le caillebotis, un marin se tint avec une lanterne près de M. Gavel, et celui-ci se préparant à lire l'office de l'Église, chacun ôta son chapeau.

—Je vous demande pardon, monsieur Gavel, dit un matelot; mais on dirait que vous avez mis dans le hamac les couvertures du pauvre Williams, car il a l'air bien plein. Or, le vent a jeté les miennes à la mer pendant qu'elles étaient à sécher sur l'avant, et je voudrais

avoir celles de Williams; j'en paierai la valeur, et vous pourrez en faire la retenue sur mes gages.

Jugurtha fit une grimace, et M. Gavel s'écria : — Silence! ne troublez pas le service.

— Monsieur Gavel, dit le contre-maître, ne feriez-vous pas bien de faire venir le capitaine? ce ne serait que justice de l'obliger à rester à côté du corps de celui qu'il a assassiné, pendant que vous lirez le service.

— Il en est assez près, répondit Gavel avec un léger frisson de tous ses membres. Qu'on ne m'interrompe pas davantage!

Mais il avait un empire absolu sur ses nerfs, et d'une voix claire et sonore qui se faisait entendre malgré les sifflements du vent, il commença à lire : « Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur, etc., etc. » Il avait la main gauche appuyée sur le hamac, et de la droite il tenait le livre de prières. Il faisait cette lecture d'un ton de solennité qui avait quelque chose de sauvage, et qui, au lieu d'élever l'âme vers Dieu, faisait frissonner. Quand il arriva à l'endroit du service où il est dit : « Nous n'avons rien apporté dans ce monde,

et il est certain que nous ne pouvons en rien emporter, » le matelot qui avait désiré hériter des couvertures du défunt, s'écria : — Et pourquoi donc Williams emporte-t-il ses couvertures ?

— Silence, réprouvé ! s'écria Gavel avec fureur, et il lui donna sur la tête un coup de poing qui le renversa. Le matelot, en tombant, proféra une imprécation, et l'on entendit en même temps un gémissement sourd et étouffé, sans que personne pût dire d'où il partait.

Gavel reprit le livre, et continua la lecture. Le vent augmentait à chaque instant, mais sans faire aucune impression sur lui. Une horreur involontaire me saisit ; il me sembla que le hamac, couvert du pavillon, faisait un mouvement qui n'était pas causé par le roulis violent du navire ; une idée horrible se présenta à mon esprit ; je cherchai à la repousser, mais ce fut en vain ; mes soupçons augmentèrent, et je ne savais que faire.

Cependant la tempête avait commencé, l'ouragan était déchaîné, l'homme qui était à la roue avait appelé un autre marin pour

l'aider; Gavel était impassible, imperturbable, il ne songeait qu'à élever la voix pour se faire entendre en dépit des éléments conjurés. Le service avançait vers sa fin. Mon front était couvert d'une sueur froide; j'étais dans une agonie de crainte; plusieurs fois, je fus sur le point de tirer à moi le hamac pour vérifier si mes affreux soupçons étaient fondés, mais je ne pouvais me résoudre à le croire. Enfin quand il prononça les mots qui terminent la cérémonie, et auxquels il fit un léger changement: «Nous confions donc *leurs corps* aux profondeurs de la mer,» la vérité luit à mes yeux dans toute son horreur. Infâme meurtrier! m'écriai-je en saisissant Gavel par le bras; mes amis, tirez le hamac sur le pont!

Mais Gavel fut trop prompt. Il poussa du pied le caillebotis, et le hamac tomba au milieu des flots courroucés.

— Homme cruel et superstitieux! m'écriai-je, qu'avez-vous fait?

— J'ai envoyé un autre Jonas à la baleine, me répondit-il, d'un ton presque calme; — j'ai enseveli le vivant et le mort. — Il a

eu les consolations de la religion, — il a eu la sépulture chrétienne; — et maintenant, nous sommes en sûreté, — la tempête va se calmer. — En avant tous! qu'on cargue la voile de misaine!

C'était la seule voile qui restât déployée; il courut lui-même pour aider à la carguer, mais tandis qu'on travaillait à cette manœuvre, le vent la mit en lambeaux. Le moment d'après une vague couvrit le pont, emporta la roue du gouvernail, les deux hommes qui la tenaient et l'habitacle, et le brick fit chapelle. Tout l'équipage fut saisi de consternation, mais avant qu'on en fût revenu, tous nos mâts de rechange furent abattus sur le pont, et nous nous trouvâmes une seconde fois complétement dégréés. Tout ce qu'il y a d'affreusement sublime dans une tempête tomba sur nous comme par vengeance.— La grêle poussée par l'ouragan, l'éclair fourchu brillant sur tous les points de l'horizon,—les éclats de la foudre, qui semblaient la voix du ciel courroucé,.. un vent... oh, quel vent! il me semblait qu'il

aurait pu enlever le brick, s'il n'eût été lesté du poids d'un double homicide.

Gavel s'approcha de moi. Il était pâle, humilié, décontenancé. Ce n'était plus un ministre de vengeance; c'était un coupable tremblant.

— Que Dieu me pardonne! s'écria-t-il avec le ton du désespoir; comme Satan m'a abusé! En ce moment, je ne pus retenir mon indignation, et approchant ma bouche de son oreille, je lui adressai des reproches amers. Est-ce là, m'écriai-je, est-ce là le calme que vous nous avez acheté par un sacrifice humain? homme d'iniquité! où est la sûreté que vous vous étiez promise? Où est le corps de votre capitaine, de votre victime? Et comment l'avez-vous assassiné? croyez-vous qu'il ne s'élèvera pas contre vous au jour du jugement? — A quoi bon vous prosterner ainsi? Votre repentir vient trop tard; vos prières sont inutiles. — Avez-vous vu cette vague qui vient de balayer votre gaillard d'avant, et qui a enlevé la moitié de votre équipage? — C'est la seconde; ne craignez-

vous pas la troisième? Parlez, détestable assassin!

— Epargnez-moi, Troughton!

—Levez-vous; montrez-nous votre science en marine dont vous êtes si fier! — N'avez-vous pas quelque expédient pour nous sauver?—votre main homicide a-t-elle été paralysée par le crime? est-elle incapable d'un dernier effort? — non, attendez la mort à genoux, — comme un coupable, — car nous périrons tous puisque *le meurtrier est encore à bord.*

Il ne répondit rien à mes invectives, et resta tout tremblant, étendu sur le pont. J'étais assis près du tronçon d'un mât que j'embrassais; j'avais d'un côté Bounder, de l'autre Jugurtha. Le chien me léchait de temps en temps le visage et les mains; le nègre était l'image du stoïcisme personnifié.

La troisième vague arriva. Je la vis un instant suspendue sur nos têtes; le moment d'après elle nous avait entraînés dans la mer, à peu de distance les uns des autres. A cette époque, je savais à peine nager, mais quand je revins sur l'eau, je vis près de moi le

fidèle Bounder; je lui appuyai une main sur le dos, et cet appui suffit pour me soutenir. Un instant après, Jugurtha, qui était excellent nageur, était à mon côté. Les vagues étaient monstrueuses, mais elles ne se brisaient pas, car elles suivaient la direction du vent, et ne trouvaient aucune résistance. Nous essayâmes de retourner vers le brick, mais il avait péri, ou l'obscurité nous le cachait.

Pour la première fois alors, je désespérai de ma vie; je donnai une pensée à mon père, à ma sœur, et je me mis en prières. Je me trouvai ensuite calme et résigné. J'osai même contempler l'agonie d'une mort lente, et je résistai à la tentation d'abréger mes souffrances en cessant de disputer ma vie aux vagues.

Mais un secours temporaire nous arrivait. La grande barque avait été entraînée par la même vague qui nous avait portés dans la mer; et nous la vîmes, dans les ténèbres, s'approcher de nous à la dérive. Nous redoublâmes d'efforts; Jugurtha y arriva le premier, et il nous tira à bord, moi et Bounder.

Quelques instants après, nous entendîmes une voix humaine, et regardant par-dessus la poupe, nous vîmes James Gavel qui se tenait aux équillots du gouvernail.

— Ardent Troughton, dit-il, vous avez prouvé que vous valez mieux que moi. Donnez-moi la main pour la dernière fois. — Que Dieu vous protège! — Priez pour moi, — pensez quelquefois à un malheureux qui a péché par ignorance plutôt que par dureté de cœur. — N'oubliez pas ma pauvre mère!

— Montez à bord! lui dis-je, cherchant à le tirer par la main qui serrait fortement la mienne.

— Non, — la présence d'un meurtrier ne mettra pas en danger la vie de deux de mes semblables.

— Songez que vous allez commettre un suicide.

— Non; — je suis entre les mains de Dieu, et je nagerai aussi long-temps que mes forces me le permettront. — Adieu! souvenez-vous de Gavel, et de ce que vous lui avez promis pour sa mère.

Il me lâcha la main, et se mit à nager du

côté où il devait supposer qu'il trouverait le brick ou quelqu'un de ses débris. Au bout de quelques secondes, nous le perdîmes de vue. Je déplorai la grandeur d'âme avec laquelle ce visionnaire sacrifiait sa vie à des idées chimériques, et je ne pus m'empêcher de reconnaître qu'il réunissait en lui les qualités qui font le héros, mais qui avaient été étouffées par une superstition insensée, et par l'idée impie et dégradante qu'il s'était faite d'un Dieu bienfaisant. — Jamais je n'en entendis parler depuis ce moment.

CHAPITRE IV.

Dès que j'eus perdu de vue l'enthousiaste James Gavel, que je ne pouvais m'empêcher de regretter, même dans ma situation presque désespérée, il me sembla que la tempête diminuait de violence, et je commençai à songer à la situation dans laquelle je me trouvais. Nous étions, comme je l'ai dit, sur la grande barque; elle avait été parfaitement bien construite, et elle était très en état de tenir la mer; mais, à l'exception des bancs pour les rameurs, il ne s'y trouvait absolument rien, ni rames, ni voiles, ni gouvernail, pas un bâton dont on pût faire un màt. Il fallait pourtant rendre notre situation aussi supportable qu'il était possible. Jugurtha

était accroupi dans les écoutes de poupe, ses mains appuyées sur ses genoux, et la partie inférieure de son corps plongée dans l'eau qui était accumulée au fond de la barque, et il avait un air tranquille ou du moins apathique. Bounder s'était placé sous les écoutes de proue, et il paraissait partager l'insouciance du nègre. J'étais assis sur un banc, ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes. Nous restâmes un bon quart d'heure dans cette position, et j'employai ce temps partie en prières, partie en réflexions bien pénibles.

Mais les devoirs de l'homme ne cessent qu'avec sa vie, et je savais que le meilleur moyen de triompher de la crainte était d'agir. Il était évident que la tempête touchait à sa fin. Le vent ne soufflait plus que par intervalles, et dans certains moments, nous avions même un calme. Je fis un effort sur moi-même, et je me levai.

— Jugurtha, dis-je au nègre, en lui appuyant doucement une main sur l'épaule; m'entendez-vous, Jugurtha? il faut que nous tachions de vider l'eau de cette barque, mon brave frère noir.

A peine fit-il attention à mes premières paroles; mais dès qu'il eut entendu les dernières, il tressaillit, trembla de plaisir; un sourire de satisfaction me fit voir deux rangées de dents, les plus blanches que j'eusse jamais vues; et il se leva comme s'il eût été électrisé. Quoique je parlasse de vider l'eau de la barque, je ne savais trop comment nous pourrions faire, car nous n'avions ni chapeau ni bonnet, et la vider avec le creux de nos mains, c'était une besogne à ne jamais finir. Je ne voyais pourtant pas d'autre moyen, mais Jugurtha fut plus ingénieux. Il ôta sur-le-champ sa jaquette, me fit signe d'en prendre les manches et le collet, et en prenant lui-même l'autre bout, il en fit un espèce de sceau, à l'aide duquel nous fûmes presque à sec en moins d'une demi-heure; et les rayons du soleil achevèrent bientôt l'ouvrage.

Nous étions mouillés et fatigués, mais la nature impérieuse exigeait du repos, et, à l'approche de la nuit, Jugurtha et moi nous nous étendîmes fraternellement au fond de la barque; et comme la soirée était froide,

nous ne fûmes pas fâchés de voir Bounder venir se coucher entre nous, comme s'il eût voulu nous faire part de sa chaleur.

Je me souviens que je goûtai cette nuit un repos délicieux, et que je m'endormis avec sécurité et plein de confiance en la Providence. Cependant, vers le matin, je fis un rêve assez ridicule. Il me sembla que j'étais couché dans le grand lit de M. Falck, ayant autour de moi ses cinq filles, dont les yeux pétillaient d'une gaieté maligne. Je les voyais, je les entendais, mais il m'était impossible de parler ou de faire un seul mouvement. Un superbe déjeuner était servi dans la chambre, et ni les vins ni les fruits n'y manquaient. L'aînée, miss Agatha, s'approcha du chevet du lit, me donna de ses doigts blancs un petit coup sur la joue, et me dit : Allons, cher enfant, éveillez-vous! Votre déjeuner est prêt. Ouvrez vos jolis petits yeux, et vous aurez un morceau de sucre. J'étais piqué; j'aurais voulu parler, mais j'étais comme une statue de marbre. Allons, mes sœurs, ajouta-t-elle, puisqu'il ne veut pas s'éveiller, berçons-le. Et les quatre

ainées prenant chacune une des colonnes du lit lui imprimèrent, avec une facilité surprenante, le même mouvement qu'à un berceau, tandis que la petite Clara les regardait en riant de tout son cœur. Quand elle jugea que la farce avait duré assez longtemps, elle s'écria : Quel dormeur éternel! voyons si ceci l'éveillera. Et elle me vida sur la tête un pot d'eau froide.

Je m'éveillai sur-le-champ, et je me sentis le visage mouillé. Un léger coup de vent avait jeté sur la barque l'eau du sommet d'une petite vague. Mais au lieu d'être dans un bon lit, j'étais étendu sur des planches humides d'une barque; le déjeuner avait disparu; et en place des visages joyeux des cinq aimables sœurs, je n'avais devant les yeux qu'un nègre et un chien, — deux créatures muettes. Dans l'amertume de mon cœur, je maudis ce rêve mensonger, et je me détournai pour pleurer.

— Oh, les horreurs des trois jours suivants! oh, les années de misères, de souffrances et d'angoisses qu'ils continrent! ces trois jours furent de longues années: mais

ils ne furent pas sans utilité. En ferai-je la description? Cette tâche m'épouvante. Si j'avais les talents poétiques de Byron, si je pouvais écrire en prose comme Cooper, j'oserais l'entreprendre. Mais, comme je viens de le dire, ces trois jours eurent leur utilité, et quelque faible que puisse être mon récit, c'est pour moi un devoir solennel d'essayer de les décrire.

Le premier matin, le ciel était sans nuage; le jour fut très chaud, et le vent avait entièrement cessé. Jugurtha et moi nous restâmes couchés au fond de la barque, cachés sous les bancs, autant qu'il était possible, pour éviter l'ardeur des rayons du soleil. Je ne parlai pas une seule fois. Vers midi, le nègre prit de l'eau de la mer dans le creux de sa main, la porta à sa bouche avec avidité, et la rejeta avec une sorte d'horreur; il retomba ensuite dans cet état d'apathie qui semblait lui être naturelle dans le malheur. Bounder, pendant cette journée, fut le plus agité des trois : il faisait sans cesse le tour de la barque comme un animal sauvage fait celui de sa loge dans une ménagerie; il s'arrêtait à chaque tour, hur-

lait d'une manière lamentable, et se remettait en marche. Ce fut pendant ce jour que je commençai à connaître les tortures indicibles de la soif. — La soif! c'est pour l'homme intérieur ce que la croix, le feu et la roue sont pour l'homme extérieur. Puisse mon plus cruel ennemi ne jamais l'éprouver portée à l'extrême!

Lorsque la nuit tomba, la faim nous rongea les entrailles, et nous devînmes comme des loups dévorants. — Non pas tous, il faut en excepter le noble et généreux chien. Plein de confiance, il vint se coucher entre nous comme la veille, appuya la tête sur mes genoux, fixa ses yeux languissants sur les miens, et me lécha la main; mais sa langue était sèche et dure, et il ne recommença point. Et à quoi pensais-je pendant ce temps, monstre d'ingratitude que j'étais? je calculais combien de temps pourrait durer la nourriture que nous fournirait la chair de l'animal caressant qui m'avait sauvé la vie. Jugurtha lut dans mes pensées, et ses yeux brillèrent en se fixant sur le pauvre Bounder; il se leva, et détachant le couteau qui, suivant l'usage des

matelots, était suspendu à son cou par une courroie, il l'ouvrit et se prépara à faire le métier de boucher; il s'avança vers Bounder, et mon cœur se serra. Le chien sembla deviner les intentions meurtrières du nègre, il fit un hurlement plaintif, et se serra contre moi comme pour me demander ma protection.

— Jugurtha, dis-je avec douceur, vous souffrez de la faim, mon frère, — et moi aussi; mais attendons. — Le pauvre Bounder a été le compagnon de nos périls et de nos malheurs; il m'a soutenu sur les vagues courroucées; épargnons-le, du moins quant à présent. Demain nous rencontrerons peut-être quelque bâtiment; Dieu nous accordera son secours; sa merci protége ceux qui sont miséricordieux. — Fermez votre couteau, mon frère; nous dormirons mieux que si nous nous étions rassasiés des membres palpitants de ce malheureux animal.

Les traits du nègre reprirent leur caractère d'apathie; il ferma son couteau sans murmurer, se recoucha sur les planches, et nous nous disposâmes à dormir.

La prompte obéissance de Jugurtha me toucha le cœur, et, les larmes aux yeux, je fis le vœu solennel que, si le Tout-Puissant nous sauvait la vie, ce nègre méprisé serait toujours pour moi un ami et un frère; que ma maison serait la sienne, et que mon pain serait son pain. — On verra par la suite comment ce vœu fut exécuté.

Mon sommeil, cette seconde fois, fut inquiet, interrompu et troublé par des rêves. Ces rêves ne me présentaient que festins et banquets, et, quand je m'éveillais, je n'en sentais que plus vivement les tourments de la faim. Bounder ne dormait pas plus tranquillement; il aboyait et tressaillait de temps en temps; il était évident qu'il était à la chasse, qu'il saisissait et dévorait sa proie. Le sommeil du nègre paraissait aussi profond que celui de la mort : il était le plus heureux des trois.

Le jour parut, et le soleil, en montant sur l'horizon, ramena une chaleur insupportable, qui redoubla les tortures de la soif. Pendant toute la matinée, nos yeux affaiblis furent fixés tour à tour sur tous les points de

l'horizon. Pas un seul navire ne se présenta à nos regards; un ciel d'azur, une mer calme, un soleil brûlant, furent tout ce que nous aperçûmes.

Vers deux heures après midi, le nègre se leva tout-à-coup; le tourment de la faim lui était devenu insupportable, et il me fit comprendre par des signes très intelligibles qu'il fallait tuer Bounder pour la satisfaire. Il me fut pourtant encore impossible de m'y résoudre.

— Non, Jugurtha, lui dis-je, ne trempons pas nos mains dans le sang. Tomkins a tué Williams, Gavel a tué le capitaine, et Dieu dans sa colère a fait périr le brick et tous ceux qui s'y trouvaient, à l'exception de nous deux et de ce pauvre chien. Ne donnons pas la mort à une créature à qui il a donné la vie. Demain, si la Providence ne vient à notre secours, nous ferons ce sacrifice.

Jugurtha fit un signe de consentement, et il se coucha sur les planches de la barque avec un air de résignation qui fit que je me reprochai presque d'empêcher un de mes semblables de satisfaire le besoin le plus

impérieux de la nature aux dépens de la vie d'un chien. Je résolus de ne plus m'y opposer le lendemain, et je crus même que je pourrais me résoudre moi-même à partager cette nourriture révoltante. Voulant distraire le pauvre nègre de ses souffrances, il me vint à l'idée de lui parler, quoiqu'il ne pût me répondre, et il en résulta le monologue singulier qui va suivre.

— Jugurtha est un homme de bien.

Il secoua la tête douloureusement, comme pour nier cette assertion.

— Jugurtha n'aime pas à répandre le sang.

Il fit un signe de dissentiment qui n'était pas équivoque.

— Mais Jugurtha aime son frère blanc, et il fera pour l'amour de lui ce que son frère lui demande.

Il se leva, et vint me baiser la main avec un air d'affection et de respect. Je me sentis vivement ému.

— Et pourquoi Jugurtha aime-t-il ainsi son frère blanc?

A l'aide de la plus éloquente pantomime que j'aie jamais vue, il me fit comprendre,

aussi bien que des paroles auraient pu le faire, que c'était parce que j'avais traité avec bonté ses camarades à bord du brick, et que j'étais le seul blanc qui ne l'eût jamais ni maltraité, ni injurié, ni méprisé. — Je commençai à voir qu'une conversation avec lui était plus facile que je ne l'aurais cru.

— Comment avez-vous perdu la langue, Jugurtha?

Il se coucha sur le dos au fond de la barque, indiqua par des gestes expressifs qu'on lui avait lié les pieds et les mains, et prenant ensuite son couteau, il ouvrit la bouche, et eut l'air de couper l'organe de la parole.

— Juste ciel! qui a pu commettre une telle cruauté?

Il était impossible de répondre à une telle question par signes, je le sentis, et j'ajoutai :

— Est-ce un noir un homme du pays de Jugurtha?

Il secoua la tête, et cette supposition parut l'indigner.

— Est-ce donc un blanc?

Il fit un signe affirmatif, d'un air vindicatif et presque féroce.

— Qui a pu se porter à un tel crime dans un pays civilisé?

C'était à moi-même que je faisais cette question, car je savais que le pauvre nègre ne pouvait y répondre. Je restai quelque temps sans lui parler; mais tout-à-coup il me vint à l'idée que mon frère d'adoption qui, de même que moi, se trouvait peut-être sur le bord du tombeau, pouvait ne pas être chrétien. Si cela était, quel devoir n'avais-je pas à remplir, et combien peu de temps il me restait pour m'en acquitter! Je le questionnai: il ne connaissait ni Dieu ni la rédemption, et jamais il n'avait prié. Il ne faisait aucune distinction entre l'âme et le corps, et croyait que la mort terminait toute existence. Du moins ce fut ainsi que j'interprétai le geste qu'il fit quand je lui demandai s'il savait ce qu'il deviendrait après sa mort. Il enfla ses joues, souffla avec force, et agita les bras, comme pour exprimer que ce souffle se dispersait dans l'air.

—Jugurtha, lui dis-je, le grand Esprit qui

a fait ce soleil, et qui a créé tout ce qui existe, nous a destinés vous et moi à être heureux en ce monde, quoique au milieu des épreuves, pendant notre vie, et à jouir d'un bonheur sans fin dans un autre après notre mort. Il a formé de ses propres mains le premier homme et la première femme; nous en descendons tous, et par conséquent nous sommes tous frères, Jugurtha, quelle que soit notre couleur.

Il parut me comprendre parfaitement, et je continuai.

— Mais nos premiers parents se rendirent coupables, Jugurtha. Ils désobéirent aux ordres de Dieu. Ils introduisirent ainsi le péché dans ce monde, et la mort vint à sa suite; car nous avions été créés pour être immortels, au lieu qu'à présent ce n'est que par la mort que nous pouvons arriver à l'immortalité.

Je continuai à lui expliquer ainsi, de la manière la plus familière, les principales vérités de notre religion. Je vis que je faisais impression sur lui; il ouvrit son âme à la reconnaissance pour son créateur, à l'espoir

d'un avenir heureux dans un meilleur monde, et il versa des larmes de joie. Ce ne fut pas l'ouvrage d'un moment; j'eus à lui répéter plusieurs fois la même chose, mais je ne me lassais pas, et mon ardeur me faisait supporter la faim et la soif. S'il devait perdre la vie, j'aspirais à sauver son âme; c'était une sorte d'inspiration. Je lui parlai ainsi jusqu'à l'instant où le soleil se coucha, et alors, —que Dieu me pardonne, si c'était une profanation! — je le baptisai avec l'eau dans le sein de laquelle je croyais que nous devions avant peu trouver notre tombeau.

Après cette cérémonie, imparfaite dans ses formes, mais non dans son esprit, je priai avec Jugurtha jusqu'à la fin du court crépuscule de ce climat, et nous nous couchâmes, résignés à mourir, si Dieu l'ordonnait ainsi.

Il était évident que le nègre s'affaiblissait rapidement. Il était plus âgé que moi, et il s'était épuisé de fatigue pendant l'ouragan et la tempête. Quant à moi, j'avais trop parlé pour mon état de faiblesse, et de l'enthousiasme je passai au délire. Je ne voyais plus

en Jugurtha un malheureux nègre ayant fait naufrage et mourant de faim, c'était le roi des Numides, résistant au pouvoir de Rome : mais je ne pouvais concevoir pourquoi ce guerrier redoutable restait si tranquille, couché à mes pieds.

— Lève-toi, fils de Manastabal! m'écriai-je; les légions romaines arrivent; Marius et ses cohortes vont t'attaquer. Mets-toi à la tête de ta cavalerie; appelle à ton aide le roi Bocchus. Adherbal t'a dénoncé au sénat romain.—Tu l'assassineras? Mais ne t'ai-je pas baptisé, Jugurtha? — Ne m'as-tu pas promis de ne pas répandre le sang?—Lève-toi, te dis-je.—Quoi! es-tu mort? Oui, je sais qu'il a fallu six jours pour te faire mourir de faim, et moi, grâce au ciel, je ne suis encore qu'au troisième.

Je ne sais combien de temps je divaguai ainsi, mais je me rappelle que ma dernière idée fut qu'épargner plus long-temps Bounder, ce serait commettre indirectement un suicide. Ma main affaiblie chercha le couteau de Jugurtha, à côté duquel j'étais couché; mais avant de l'avoir trouvé, je m'endormis,

si l'on peut appeler sommeil l'oubli de moi-même dans lequel je tombai.

Le soleil était levé depuis environ deux heures, quand je m'éveillai le lendemain, j'étais encore plongé dans un heureux délire, mais ce délire avait pris un caractère religieux et mystique. La mer était encore plus calme que la veille. Le nègre et le chien étaient à mes côtés, et je vis au mouvement de leurs poitrines qu'ils respiraient encore. Je fis une tentative pour éveiller Jugurtha, il n'y répondit que par un mouvement d'impatience, et je le laissai en repos. La faim, la soif, l'inquiétude et la crainte de la mort, tout avait disparu; il ne me restait d'autre sensation que celle d'une délicieuse faiblesse. Je me mis sur mon séant, mais je ne pus me lever, et je restai assis, le dos appuyé contre un des bancs de la barque. J'éprouvais un sentiment inconcevable de bonheur, et ma reconnaissance pour le ciel s'exprima par des éjaculations qui tenaient du délire.

— Gloire à toi, Eternel! m'écriai-je, me voici! Appelles-tu ton serviteur? il est prêt; il montera vers toi sur un rayon de soleil, et

baisera le marchepied de ton trône. — Dieu bienfaisant, je te remercie. Mais quelle parole sortant de mes lèvres est digne de monter jusqu'à toi? —Etre mystérieux et incompréhensible, couvre-moi de tes ailes, source inépuisable d'amour, et apprends-moi un chant de louange.

Indépendamment des expressions que m'inspirait l'enthousiasme, mon cœur se dilatait en aspirations que nuls termes ne pourraient rendre. Les heures se passèrent ainsi, et quand le soleil commença à descendre sur l'horizon, il me sembla que je voyais descendre sur ces rayons obliques des milliers d'esprits célestes, qui se groupaient autour de la barque. Ils chantaient dans une langue qui m'était inconnue, mais que je comprenais, et ils me disaient en chœur: — Esprit, notre frère, viens dans le séjour qui t'est destiné!

Tout-à-coup, la barque me parut changée en un char lumineux. Jugurtha en était bien loin, et il ressemblait à un géant placé sur le haut d'une montagne. L'espace qui séparait le ciel de l'Océan semblait diminuer à

chaque instant, et je n'aurais pu dire lequel s'approchait de l'autre. Enfin ils se joignirent ensemble et ne formèrent plus qu'un; des volumes de gloire se déployèrent dans le centre; je vis s'ouvrir d'immenses portes blanches comme l'ivoire; une lumière près de laquelle tout l'éclat du soleil n'est rien, me força à fermer les yeux, et j'entendis des voix harmonieuses, quoique bruyantes comme le tonnerre, proclamer des quatre coins de l'univers : ADORE !

Je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien, j'étais tombé sans connaissance.

CHAPITRE V.

Lorsque je revins à moi suffisamment pour donner quelque attention aux objets extérieurs, mon esprit était si affaibli qu'il était semblable à celui d'un enfant ou d'un idiot. J'avais des visions vagues de figures inconnues que je ne voyais qu'obscurément ; il me semblait sentir une odeur de goudron, et respirer un air tout différent de celui du ciel. Peu à peu ma mémoire leva le voile qui couvrait le passé, et je me souvins de tout ce qui m'était arrivé.

Je reconnus alors que j'étais dans la cale d'un grand navire, couché sur des glènes de cordages, et enveloppé dans une vieille couverture. Je jetai un regard de dégoût sur les

haillons qui me couvraient, et mes yeux étant tombés sur mes bras, je frémis en voyant qu'il n'y restait que les os, les nerfs et la peau. J'avais faim, mais le besoin de dormir était encore plus fort; j'y cédai, et je retombai dans l'oubli de moi-même.

Quand je m'éveillai, je sentis que quelques heures de sommeil paisible m'avaient fait grand bien, et ce qui ajouta considérablement à mon bonheur fut de voir à côté de moi Jugurtha et le fidèle Bounder.—Je les embrassai tous deux.

Peu de temps après, deux hommes, portant chacun une lanterne, entrèrent dans la cale, précédant quelques dames et quelques cavaliers, qui s'avancèrent vers moi avec un air qui annonçait la commisération autant que la curiosité. Le chirurgien, et quel est le malade qui ne reconnaît pas un chirurgien pas instinct? — s'approcha de moi, me tàta le pouls, et se tournant vers la compagnie, dit en fort bon castillan.

— Après tout, ce squelette hideux et dégoûtant pourra vivre.

Quelle leçon pour la vanité d'Ardent

Troughton, qui, quelques semaines auparavant, se croyait si beau et si bien fait!

— Que je le voie!—ne me retenez pas; je suis à l'épreuve de la laideur. — Approchez la lanterne de son visage, l'ami. — Je dois prendre intérêt à lui, car vous savez, hommes cruels que vous êtes, que, sans moi, vous les auriez abandonnés comme morts. — Levez davantage la lumière,—Jésus! quelle pâleur! — Il a pourtant de grands et beaux yeux. — Peut-il parler, ou est-il aussi muet?

Tout cela fut dit par une dame espagnole d'une grande beauté, et en voyant sa physionomie douce et animée, il me sembla que je puisais la force et la santé à la fontaine de la vie.

— Madame, lui dis-je en espagnol, le malheureux naufragé vous remercie de votre bonté. Faites-moi jouir de l'air et de la lumière du ciel, et la vie que vous avez sauvée vous sera dévouée à jamais.

— Vous l'entendez, dit-elle; lequel de vous, messieurs, tout Espagnols que vous vous vantez d'être, m'a jamais adressé un compliment si galant? — Capitaine Mantez,

il faut absolument que vous le logiez différemment.

— A-t-il un rang civil ou militaire? demanda le capitaine en se redressant de manière à se frapper la tête contre les baux du plafond.

Je fis un signe négatif, et le fier Espagnol tourna sur ses talons et disparut.

— Vous qui commandez ce vaisseau en second, dit ma belle protectrice à un officier qui avait l'air brusque et bourru, je sais que vous avez une cabine spacieuse, vous pouvez sûrement y donner place à ce pauvre homme, et lui prêter des vêtements.

Cette proposition ne parut pas plaire au premier lieutenant; cependant il me demanda d'un air aussi gracieux qu'il lui fut possible :

— Êtes-vous marin, señor?

— Non, répondis-je, je suis commerçant.

— Vous voyez, dona Isidora, que mes vêtements ne peuvent lui convenir; quant à ma cabine, je viens de la faire peindre, et l'odeur en serait pernicieuse à un malade. Il peut

fort bien rester ici jusqu'à ce que nous jetions l'ancre.

A ces mots, il remonta sur le pont pour s'y occuper de ses devoirs, laissant, comme le Lévite de l'Évangile, le plus important de tous sans le remplir.

Dona Isidora sembla piquée; elle sourit avec amertume, mais elle parut décidée, peut-être par malice, à voir jusqu'où irait cet esprit inhospitalier. Se tournant vers un homme qui avait l'air efféminé, qui portait deux montres, et qui était vêtu avec une élégance recherchée, elle lui dit : — Eh bien, comte, pour l'honneur de l'ancienne hospitalité ibérienne, vous devriez le prendre dans l'arrière-cabine que vous avez fait meubler avec tant de goût et dont vous êtes si fier.

— Est-il noble? est-ce un hildago? N'a-t-il jamais monté sur un âne?

— Je crois avoir entendu dire qu'il est commerçant; mais cela ne doit pas empêcher que vous....

Mon aimable protectrice ne finit pas sa phrase, car, au mot *commerçant*, le noble Espagnol avait disparu.

Trois dames, qui avaient accompagné dona Isidora, commencèrent à se parler à demi-voix, et il était évident que cette scène les amusait.

— Que la sainte Vierge soit bénie! s'écria tout-à-coup dona Isidora, voici le padre qui arrive. Prenez garde, bon père, cet endroit est obscur; regardez à vos pieds. — Vous arrivez à propos; l'herbe flétrie et desséchée que j'ai fait retirer de la mer se trouve être espagnole. Vous êtes Espagnol, n'est-ce pas? Oui; vous voyez qu'il fait signe qu'il l'est; c'est un commerçant espagnol. Eh bien, pour achever de lui sauver la vie, il faudrait lui donner un coin dans votre cabine.

— Ma cabine est petite et peu commode, ma fille; il sera très gênant pour moi d'y recevoir quelqu'un, et surtout un malade. Mais j'ai fait vœu de pratiquer les œuvres de charité, et je l'y recevrai non seulement par charité, mais pour l'amour de vous. Puisqu'il est Espagnol, je n'ai pas besoin de demander s'il est catholique. Vous êtes fils de notre sainte mère l'Église, n'est-il pas vrai?

— Non, mon père, je suis protestant,

répondis-je avec une fermeté respectueuse.

Cet aveu indiscret produisit un effet sensible sur tous ceux qui m'entouraient. Les trois dames, et même la généreuse dona Isidora, reculèrent d'un pas ; et le prêtre, comme frappé d'horreur, leva les yeux au ciel, et murmura en latin quelques mots, parmi lesquels j'entendis : *Heretici damnati sunt in sæcula sæculorum.* — Vous voyez, ma fille, dit-il ensuite, que ce que vous me demandez est impossible; ce serait une impiété, — un péché contre le ciel, — un sacrilége, d'assister ou de toucher un pareil monstre !

— A moins qu'il ne se repente, dit ma bonne protectrice.

— Sans doute, ma fille; à moins qu'il ne se repente et ne se convertisse; mais jusqu'alors....

— Mais jusqu'alors il faut qu'il soit nourri, vêtu et guéri, afin qu'il puisse se repentir et se convertir.

— Je ne dis pas le contraire, ma fille; mais il ne conviendrait pas à un prêtre de prendre en quelque sorte dans son sein un hérétique,

un détracteur de la vérité. — Ce pauvre nègre muet, qui n'a probablement jamais entendu prononcer le nom de notre divin Rédempteur, vaut dix millions de fois mieux qu'un détestable luthérien ; il n'est pas protestant, et on peut le secourir.

— Pardonnez-moi, mon père, lui dis-je, il est aussi protestant. Je l'ai baptisé moi-même suivant le rituel de l'Église protestante, après lui avoir expliqué les dogmes aussi bien que je l'ai pu, quand je le croyais prêt à périr avec moi dans la barque sur laquelle vous nous avez trouvés.

A cet aveu hardi, le prêtre prit la fuite aussi vite que son embonpoint le lui permit, en s'écriant avec une horreur qui, je crois, n'était pas affectée : — Blasphème! blasphème! péché contre le Saint-Esprit!

Un des spectateurs de cette scène curieuse était le chirurgien. C'était un homme à teint basané, à sourcils noirs, à front plissé. Il semblait garder ses pensées dans son cœur, mais il jetait de temps en temps un regard de mépris, tantôt sur le prêtre, tantôt sur moi. Cependant tandis que le

prêtre parlait d'œuvres de charité, il en pratiquait une en me faisant prendre quelques cuillerées de sagou.

— Je vous remercie, señor, lui dis-je, quand j'eus fini la portion qu'il m'avait fait préparer de cette nourriture fortifiante; quoique vous ne m'ayez pas encore parlé, et que vos regards ne soient pas encourageants, c'est de vous seul que j'ai reçu des soins utiles, et je vous en suis très obligé. Toute l'hospitalité que je désire recevoir sur ce vaisseau, c'est la nourriture la plus commune, et la permission de rester sur le pont, couché sur une voile afin de respirer un air pur. Quand je serai arrivé chez mon père à Barcelone, le moindre secours que j'aurai obtenu sera amplement payé.

— A Dieu ne plaise, dit dona Isidora, que vous nous supposiez l'âme si basse! —Parlez, Julien, ajouta-t-elle en s'adressant à un beau jeune homme qui lui donnait le bras, parlez à cet infortuné, et que la noblesse de vos sentiments vous dicte ce que vous devez lui dire.

Un tel discours annonçait une confiance

entière, et Julien l'en remercia par un regard plein d'affection. — Étranger, me dit-il, vous êtes le bien-venu à partager ma cabine, ma garde-robe et tout ce que je possède. — Ne me dites qui vous êtes que lorsque vous me quitterez en paix et en santé; je ne veux voir en vous, quant à présent, que la dignité de l'infortune.

— Noble Espagnol, répondis-je, pardonnez au malheureux que vous voyez dans un état si misérable, s'il a la présomption de vous dire qu'il ne peut accepter qu'à certaines conditions l'offre généreuse que vous avez la bonté de lui faire. — Vous voyez mes deux compagnons, ajoutai-je en lui montrant le nègre et le chien; j'ai fait le vœu solennel de ne jamais m'en séparer; car nous avons passé trois jours ensemble sur une barque, mourant de faim, et nous ne ne nous sommes pas mangés les uns les autres.

— Vous l'entendez, Isidora, dit Julien; c'est sans doute une bonne raison pour ne pas les séparer. — Eh bien, señor, continua-t-il en s'adressant à moi, nous serons cer-

tainement un peu à l'étroit dans ma cabine; mais puisque aucun de vous n'a été mangé par les autres, il faudra bien trouver place pour tous trois. — Ne souriez pas de ce discours, dit-il à dona Isidora en se retirant avec elle; c'est quelque chose,— c'est beaucoup ,— que, dans une situation si horrible, le blanc ait épargné le noir, et que tous deux aient fait grâce au chien. — Ce commerçant sera mon ami.

J'entendis ces paroles. Elles tombèrent sur mon cœur comme une douce rosée, et je me sentis plus qu'indemnisé de toutes mes souffrances passées.

Dans le cours de la journée, nous fûmes transférés dans la cabine de Julien. Elle était spacieuse, bien aérée, et il eut soin de ne nous laisser manquer de rien. Il nous l'abandonna même tout entière, et il trouva un prétexte pour coucher dans celle du second lieutenant qui était son ami. Cependant il venait nous voir plusieurs fois tous les jours, et dona Isidora avait la bonté de l'accompagner quelquefois. Une chose que je ne pouvais concevoir,

c'est qu'à chaque visite qu'ils me rendaient ils semblaient me regarder avec une nouvelle surprise; mais c'était une surprise mêlée de plaisir, et qui avait même un air de triomphe.

Après que j'eus passé dans cette cabine une quinzaine de jours, pendant lesquels mes compagnons et moi nous mangeâmes prodigieusement, Julien et Isidora vinrent m'annoncer la nouvelle flatteuse que tout le monde à bord paraissait avoir oublié jusqu'à notre existence, et ils me prièrent de me priver du plaisir de me promener sur les ponts, en donnant pour principale raison qu'ils désiraient que j'évitasse ainsi de m'exposer à l'inimitié de l'aumônier du vaisseau.

Je ne pouvais rien refuser à de si généreux bienfaiteurs; je devins donc pour ainsi dire prisonnier volontaire dans la cabine de Julien. Pendant cette entrevue, j'appris que le navire à bord duquel j'étais avait été un vaisseau de soixante-quatre canons; qu'il était alors armé en flûte, commandé par un capitaine de la marine royale d'Espagne; mais que les autres officiers et tout l'équipage fai-

saient partie de la marine marchande. Il venait de Lima, avait à bord plusieurs passagers, et un nombreux détachement de troupes de ligne, et était chargé d'une riche cargaison. On n'était donc pas sans crainte de rencontrer quelques croiseurs français ou anglais; car, à cette époque, quoique Joseph régnât à Madrid, Ferdinand, prisonnier en France, régnait dans presque toutes les provinces; mais le capitaine, don Mantez, avait résolu d'être tout ce qu'on voudrait qu'il fût jusqu'à son arrivée à Cadix. Quoi qu'il en soit, il n'eut pas besoin de déployer ses talents diplomatiques, car les croiseurs anglais tenaient seuls la mer, et ce n'était qu'à eux qu'il avait à faire sa déclaration de foi politique.

J'avais appris à don Julien que je venais d'Angleterre, et comme nous rencontrâmes un vaisseau de guerre anglais, il eut la bonté de me demander si je désirais avoir quelques communications avec l'équipage. Mon intention étant d'aborder en Espagne et de me rendre à Barcelone le plus tôt possible, je le remerciai de son offre. Ma conduite à cet

égard fit-elle sur lui une impression favorable ? c'est ce que je n'aurais pu dire alors.

Nous arrivâmes enfin à Cadix, et dès que nous eûmes jeté l'ancre, plusieurs barques contenant des officiers tant de marine que de l'armée de terre vinrent à bord, et pendant plusieurs heures nos ponts furent couverts d'individus en brillants uniformes, car notre arrivée était un événement pour les Espagnols. En ce moment, don Mantez daigna se rappeler mon existence et celle de mes compagnons, et envoyant chercher Julien, il lui parla ainsi qu'il suit :

— Don Julien d'Aranjuez, je sais que vous avez reçu dans votre cabine cet hérétique, ce misérable mendiant espagnol, que nous avons ramassé dans une barque avec un nègre et un chien. Je n'ai rien à dire à cela ; votre cabine est votre propriété pour tout le voyage, puisque vous avez payé pour l'avoir à votre disposition ; mais puisque nous sommes dans un port, il convient à présent d'envoyer à terre ces infidèles, ces misérables mendiants.

— Je n'ai dans ma cabine personne à qui cette description convienne, don Mantez ; je

viens certainement d'y recevoir un ami avec son domestique, et je compte, avec votre permission, les y garder jusqu'à Barcelone.

— Vous en êtes bien le maître, don Julien. — Je vois que vous vous êtes débarrassé de vos mendiants aussitôt que vous l'avez pu; vous avez agi sagement. — J'espère que vous et vos amis vous me ferez l'honneur de dîner aujourd'hui avec moi. Je vous attends à trois heures.

Julien vint alors me trouver dans sa cabine. Sa charmante cousine Isidora l'accompagnait; mais à peine lui laissa-t-il le temps de me dire quelques mots, et il la poussa sans cérémonie hors de la cabine. Ouvrant alors une de ses malles, il en tira un superbe uniforme de colonel de hussards de cavalerie, et comme nous étions de même taille, il me dit de m'en revêtir sur-le-champ. — Et vous, mon brave noiraud, ajouta-t-il, mettez-moi cette jaquette brodée sur vos épaules; — passez vos longues jambes dans ces pantalons à la turque; — placez ce turban de mousseline sur votre tête, — un peu plus de côté; — fort bien, c'est cela. — A présent, regardez-vous dans

cette glace. — Sainte mère de Dieu! il semble né pour porter ce costume.

Quand j'eus fini ma toilette, Julien tourna autour de moi avec un air de satisfaction :

— Par saint Ignace! s'écria-t-il, vous êtes fait au tour. Quel changement trois semaines ont produit en vous! J'oserai à peine permettre à Isidora de vous regarder. — Il faut que vous deveniez catholique, car ce serait dommage qu'un homme qui a l'air si noble et si distingué restât protestant. — A présent, faites-moi une confidence, c'est la seule que je vous demanderai avant que nous nous séparions. — Quel est le nom de votre seigneurie?

— Point de seigneurie, Julien, je ne suis qu'un commerçant, et je me nomme Ardent Troughton.

— Ardent Trou... Trout... Troutoun. — C'est un nom qui agace les dents; il faut pour le prononcer avoir une langue et une bouche saxonnes.—Me ferez-vous le plaisir de le répéter?

— Ardent Troughton.

— Positivement barbare, — il faut que ce

soit un nom anglais. Cependant à votre air, à votre teint, à la manière dont vous parlez espagnol, vous ne pouvez être Anglais.

— Je le suis d'origine, mais je suis né en Espagne.

— J'en suis charmé, mais il faut que nous rendions votre nom plus espagnol. — Que dites-vous de don Ardentizabello de Trompe Hilla? — Vous en souviendrez-vous? — Don Ardentizabello de Trompe Hilla.

— Je tâcherai de ne pas l'oublier.

— Rappelez-vous aussi que vous êtes tout nouvellement arrivé à Cadix, après une mission secrète à la cour de Perse, avec votre domestique persan, et qu'avant de retourner en Perse pour finir vos négociations, vous allez à votre château près de Barcelone.

— Et les bagages de son excellence l'ambassadeur?

— Sont dans ma cabine. — A présent, montez sur le pont, et joignez-vous à cette foule de fous en uniforme qui le couvrent. Après vous y être promené quelques instants,

montez sur le gaillard d'arrière, vous m'y trouverez pour vous recevoir.

— Jugurtha, dis-je au nègre en sortant de la cabine, suivez-moi à deux pas, et quand je vous parlerai, faites-moi le salut comme dans votre pays.

Je me trouvai bientôt au milieu de la cohue d'officiers de tout grade qui étaient venus à bord, et quand je montai sur le gaillard d'arrière, don Julien vint au-devant de moi, me prit par la main, et me présenta au capitaine sous le titre de : Son excellence don Ardentizabello de Trompe Hilla, revenant de la cour de Perse. Nous nous saluâmes diplomatiquement, et l'on me présenta les armes.

Don Julien me présenta ensuite aux dames, qui m'accueillirent avec les plus gracieux sourires, et quand ce fut le tour de dona Isidora, elle dit avec malice qu'elle croyait avoir vu quelqu'un qui me ressemblait beaucoup, et qu'elle pensait que le soleil m'avait bruni le teint.

Personne ne nous reconnut, et Jugurtha et moi nous fîmes l'admiration de toute

la compagnie. La journée se passa gaiement; nous dînâmes sur le gaillard d'arrière, sous une banne formée de drapeaux et de pavillons. Jugurtha était derrière ma chaise, et il servit avec intelligence. Vers six heures, quelques officiers supérieurs que don Mantez avait invités à dîner, retournèrent à terre, et à sept nous remîmes à la voile. Nous passâmes alors dans la grande cabine avec les passagers, le capitaine et les principaux officiers. Don Xavier, l'aumônier, fut plein d'attentions pour moi, et ne parla presque qu'à dona Isidora et à moi. On fit ensuite de la musique, et les voix de quelques dames auraient fait honneur à toute société d'amateurs.

Profitant d'un moment d'intervalle, don Mantez s'approcha de l'endroit où dona Isidora, le padre et moi, nous étions assis, et après beaucoup de compliments et d'apologies, il me demanda comment il était possible que je fusse venu à bord sans qu'il s'en fût aperçu.

— En vérité, capitaine, je ne saurais le dire; mais je crois, ajoutai-je avec l'air de

nonchalance d'un homme qui parle à son inférieur, que quelques uns de vos gens m'ont aidé à y monter.

— J'en suis sûr, dit dona Isidora.

— Je regrette beaucoup, reprit don Mantez, de ne pas m'être trouvé sur le pont pour vous recevoir.

— Vous y étiez, s'écria dona Isidora, mais d'une humeur détestable, et vous juriez à faire trembler. — En vérité, continua-t-elle en se tournant vers moi, je suis charmée que votre excellence ne l'ait pas entendu, car je n'aurais osé répondre des suites.

Don Mantez releva ses moustaches et fronça les sourcils, et dona Isidora craignit d'avoir poussé la plaisanterie trop loin. Mais en vérité, capitaine, ajouta-t-elle, vous n'avez rien à vous reprocher, car son excellence est arrivée à bord incognito, sans costume, et sur une barque de l'espèce la plus humble.

— Je puis donc, dit le capitaine en me saluant profondément, espérer le pardon d'une négligence qui était loin de mon intention?

— Très certainement, répondis-je avec un

air de protection; et ces mots finirent la conversation.

On peut bien supposer que j'eus alors toute la liberté de me promener sur le pont et de respirer un air frais. Julien, dona Isadora et moi, nous y restions souvent jusqu'après minuit, et nous causions ensemble, assis à l'écart sur la poupe. Dans une de ces occasions, je leur contai toute l'histoire de ma vie. Ils m'écoutèrent avec la plus vive attention, et quand j'en vins à l'incident du naufrage, les yeux de la belle Isidora se remplirent de larmes. Quand j'eus terminé mon récit, ils me tendirent tous les deux la main de l'amitié, et me firent des offres sans bornes d'assistance. Hélas! ils ignoraient combien ils en avaient besoin eux-mêmes.

Ils étaient cousins, et descendaient d'une noble famille de Catalogne qui possédait des domaines considérables dans l'Amérique méridionale. Le cri de l'indépendance s'était élevé dans toutes les possessions espagnoles en ce pays. Don Julien, qui commandait un régiment de cavalerie, avait combattu pour la mère-patrie; et maintenant que la lutte ne

paraissait plus offrir aucun espoir, il revenait dans son pays natal avec sa belle cousine, qu'il devait épouser, et y apportait en espèces ce qu'ils avaient pu réaliser de leur fortune. Après son mariage, et quand il aurait pourvu à la sûreté de son épouse, don Julien avait dessein de prendre part à la guerre pour l'indépendance de l'Espagne, ou de retourner en Amérique, pour voir ce qu'il pourrait encore sauver de la fortune de son père. Ils avaient habité, pendant leur enfance, les environs de Barcelone; ils se rappelaient les noms de plusieurs familles de cette ville, mais ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais entendu prononcer celui de mon père.

Je continuai à porter le déguisement que Julien m'avait fait prendre. Personne ne connaissait ce secret que sa cousine et lui, et un fidèle domestique, qu'il nous avait donné pour nous servir tant que avions vécu renfermés dans sa cabine. On croyait généralement à bord que les deux misérables qui avaient été trouvés en mer, avaient profité d'une des barques qui avaient amené des of-

ficiers à bord pour s'enfuir à Cadix, pour des raisons qu'eux seuls pouvaient connaître, et qui ne leur étaient sans doute pas très honorables. Quant à Bounder, il engraissait, comme ses deux compagnons; il courait sur tout le vaisseau, et il était le favori de tout l'équipage. Le capitaine Mantez avait même exprimé son intention de garder ce bel animal, dessein contre lequel je protestai tout bas fortement.

Après un voyage court et prospère, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Barcelone.

CHAPITRE VI.

Voyez-moi maintenant placé sur le pont du vaisseau, les yeux fixés sur les montagnes de l'Espagne, mon pays natal, et regardant les tours et les clochers de la ville où demeurait mon père. Voyez ce Troughton, ci-devant connu par le sobriquet de Tranquille, portant un uniforme splendide, et suivi par un nègre muet dont les vêtements étaient comparativement encore plus brillants; la santé faisant circuler rapidement le sang dans ses veines, et un tempérament de feu donnant peu à peu à son cœur cette force qui rend la volonté esclave des passions, et la contraint à exécuter tout ce qu'elles ordonnent.

Quoique mon déguisement me mît alors

dans une position un peu équivoque, je n'en fus pas d'abord très mécontent. Elle avait quelque chose de romantique, et je pouvais la rendre aussi mystérieuse que bon me semblait. Il était vrai que le prétendu colonel de cavalerie, envoyé extraordinaire revenant de la cour de Perse, n'était rien de plus que le subrécargue d'un navire, qui était sans aucun doute suspendu quelque part en équilibre dans les profondeurs de l'Océan. N'ayant pas une obole dans ma poche, pas une seule pièce qui pût prouver mon identité, j'éprouvais une sorte de répugnance à me présenter chez mon père. Qu'avais-je à lui apporter, au lieu de la riche cargaison qu'il attendait? l'histoire lamentable d'un naufrage et de mes souffrances.

Plus j'y réfléchissais, plus cette répugnance à chercher sa maison prenait de force. J'en devins alarmé, et je m'accusai de manquer de ces affections naturelles qui sont si douces, et qui font le fondement de presque tout le bonheur de la vie. Je me livrai à l'amertume de mes pensées, et sans doute l'expression de ma physionomie les réfléchissait, car je fus

tiré de ma rêverie mélancolique, en sentant une main s'appuyer doucement sur mon épaule. C'était celle de dona Isidora, qui s'était approchée sans que je l'aperçusse avec son jeune amant.

— Quand son excellence don Ardentizabello de Trompe Hilla, dit-elle en souriant, chassera-t-elle les nuages qui lui couvrent le front? Quand sera-t-il permis aux Barceloniens de paraître en sa présence?

— Nous avons eu besoin de tout notre courage pour approcher de vous, dit Julien. Quelles armées détruisiez-vous en imagination? qui condamniez-vous à mort dans le tribunal de vos pensées? vous aviez un air sévère et effrayant.

— Sévère, non effrayant, dit dona Isidora; mais je ne veux pas que vous ayez l'air sévère, j'ai des droits sur vous; songez que vous m'appartenez à titre d'épave. Personne que moi ne vous aurait retiré de la mer.

— Que dites-vous là, Isidora? s'écria Julien.

— J'entends ce que vous voulez dire, Julien; mais votre intercession n'aurait jamais

suffi pour déterminer le capitaine à prendre à bord ces deux infortunés.

— Et pourquoi? demandai-je.

— Parce que, d'après la construction de votre cercueil, — de votre barque, comme vous l'appelez, — il croyait que vous étiez Anglais.

— Vraiment! je prends le ciel à témoin que je m'en souviendrai.

— Ardent Troughton, je crains que vous n'ayez de mauvaises pensées. — Je ne vous ai jamais vu le front si plissé, les joues si rouges, les yeux si enflammés. Je vous ai dit que vous m'apparteniez à titre d'épave; si vous me contestez ce droit, vous m'accorderez du moins celui de salvage. — C'est le huitième, je crois? Eh bien! je prends votre visage, et je veux qu'il reprenne son expression ordinaire.

— Non, m'écriai-je; prenez plutôt le bras et le cœur, — ils vous rendront tous les services que vous pouvez attendre d'un frère.

Julien me serra vivement la main, et les grands yeux noirs d'Isidora devinrent humides et brillants.

— Eh bien, dit Julien en riant, à présent que nos grands sentiments ont pris leur essor, votre excellence veut-elle s'embarquer? Le capitaine vous attend dans sa cabine pour prendre congé de vous. Il a fait mettre en mer le premier cutter pour vous conduire à terre avec votre suite.

— J'espère que Bounder fait partie de ce que vous appelez ma suite?

— Oh! don Mantez lui a accordé ses bonnes grâces. Il a dessein de le garder.

— En ce cas, don Julien, il faut qu'il me garde aussi. Nous ne nous séparerons point. — Mais réellement je regrette d'avoir pris ce déguisement, et il me tarde de le quitter. Je rends justice à vos intentions, elles étaient excellentes et je vous en remercie mille fois; mais, si j'avais eu le temps de la réflexion, je n'aurais jamais consenti à le prendre, et je désire le quitter sur-le-champ.

— Impossible. Je conviens que cette mascarade doit commencer à vous être désagréable; il faut pourtant la continuer jusqu'à ce que vous soyez à terre. Alors son excellence don Ardentizabello de Monte Hilla pourra

redevenir le señor Troughton ; mais pour l'amour de moi, il faut que vous quittiez ce vaisseau avec tous vos honneurs.

— Pour l'àmour de vous, dón Julien, il n'est rien que je ne sois prêt à faire.

Julien me rémercia en me serrant la main, et les beaux yeux d'Isidora me firent des remerciements encore plus éloquents.

En ce moment le valet du capitaine vint nous inviter à accepter une collation d'adieu dans sa cabine. Malgré la répugnance que cet homme m'avait toujours inspirée, j'acceptai cette invitation par égard pour mes nobles amis. Nous nous rendîmes dans sa cabine, et j'acceptai la place d'honneur à table avec un air de dignité polie.

Mais il se trouvait dans la cabine un être qui m'accueillit avec des démonstrations non équivoques d'affection : c'était Bounder, qui était enchaîné dans un coin. Il se calma quand il me vit m'asseoir; mais quand je me levai pour partir, il fit les plus grands efforts pour me suivre, et, au milieu de ses évolutions, il entoura de sa chaîne la jambe droite de l'aumônier et le renversa par terre.

— Ce chien semble vous être étrangement attaché! me dit don Mantez.

— Il était, il n'y a qu'un moment, encore plus étroitement au digne Padre, répondis-je en souriant.

— Que la malédiction du ciel tombe sur cette brute, s'écria don Xavier en se relevant, et sur quiconque rit des souffrances d'un ministre de la sainte Église! Voyez comme le sang perce à travers mes bas! il faut que j'aille voir le chirurgien.

— Vous voyez, don Mantez, dis-je au capitaine, que voilà cet animal maudit par le bon père, tout doué qu'il est d'une patience apostolique. Sa présence à bord vous porterait malheur ainsi qu'à tout l'équipage : ainsi donc, avec votre permission, je l'emmènerai à terre.

— Non pas, votre excellence; non pas. Je me suis pris de fantaisie pour ce chien, et je le garde; si le Padre l'a maudit, il aura la bonté de révoquer sa malédiction. — Je serais très charmé d'obliger Votre Excellence en toute autre chose; mais quant à ce chien, je le garde.

— Mais il est à moi.

— A vous!

— Oui; je —

— Don Ardentizabello, s'écria dona Isidora, m'interrompant fort à propos; si vous aimez les chiens, je vous promets que lorsque je serai chez mon oncle, je vous donnerai un superbe barbet dont le poil est aussi frisé que les moustaches du capitaine.

— Ah! señora, dit don Mantez, vous pouvez dire tout ce que bon vous semble.

J'ai commis une indiscrétion, pensai-je, et cependant je ne puis abandonner ce noble chien qui m'a sauvé la vie.

— Voulez-vous me vendre ce chien? demandai-je au capitaine, oubliant que je ne possédais pas une obole.

— Quand je vendrai mon honneur, réponpondit don Mantez, d'un air sérieusement offensé.

Je ne pouvais rien dire de plus sans manquer à la promesse que j'avais faite à don Julien, et le capitaine et moi nous nous fîmes des adieux assez froids, quoiqu'en nous souhaitant modérément, suivant l'usage d'Es-

pagne, mille ans de vie à chacun. Pendant que nous montions sur le pont, le pauvre Bounder se mit à hurler d'une manière lamentable qui me perçait le cœur. Cependant je descendis dans le cutter avec don Julien et dona Isidora, et j'y trouvai Jugurtha qui y était déjà. Le capitaine descendit aussi dans sa barge, et pendant tout ce temps le chien continuait ses hurlements piteux.

Je regardai vers l'avant du cutter, et j'y vis mon muet, la main placée sur le poignard qu'il portait sous son constume oriental, et regardant le capitaine avec l'air d'un démon. Je l'avais dejà vu jeter sur Mantez des regards à peu près semblables; mais en ce moment la haine infernale qui brillait dans ses yeux me fit trembler.

Les marins espagnols ne sont pas très experts à manœuvrer leurs barques. Le vent était vif, la mer agitée, et il se passa quelques minutes sans que les deux nôtres se séparassent. Toutes deux passèrent sous la poupe; j'entendais le chien qui continuait à hurler, et ma fureur concentrée ne put plus se contenir : oubliant ce que je devais à

mes deux nobles protecteurs, oubliant le risque que je courais moi-même, je me levai tout-à-coup, et étendant un bras dans une attitude menaçante, je m'écriai : — Mantez, il faut que j'aie ce chien, et, de par le ciel, je l'aurai. — Rameurs, retournez à bord!

En ce moment les barques étaient sur le point de se séparer, mais Jugurtha poussant un cri de joie sauvage, partant du gosier, et qui n'avait rien de la voix humaine, saisit des deux mains le plat-bord de celle sur laquelle était le capitaine. Mantez se leva, pourpre de rage, et en proférant des jurements horribles, il donna ordre à nos rameurs de nous conduire à terre sur-le-champ; ce qu'ils ne purent faire, car les mains du nègre tenaient la barge comme deux grappins. Une confusion complète se mit dans les deux barques. Dona Isidora était sur le point de perdre connaissance; Julien faisait des efforts inutiles pour m'obliger à m'asseoir. Les équipages des deux barques juraient également en recevant des ordres contradictoires, et

nous restâmes ainsi pendant quelques instants stationnaires à très peu de distance de la cabine, la barge du capitaine en étant la plus voisine. Il devait être dans une fureur terrible, car il ôta son cigare de sa bouche pour jurer avec plus d'emphase.

La dérive nous avait poussés à quelques toises du vaisseau, quand, me rappelant la force prodigieuse du chien, je m'écriai de toutes mes forces :—Bounder! ici, Bounder, ici! J'avais à peine prononcé ces mots, que je vis le fidèle animal briser la persienne de la cabine, et comme un griffon volant, se précipiter dans la mer, traînant après lui sa chaîne, qu'il avait rompue. Il tomba dans l'eau si près de la barge que don Mantez en fut tout couvert, et sautant dans la barque il le renversa, lui déchira le visage avec sa chaîne, et, d'un autre bond, s'élança sur le cutter.

A cette vue Jugurtha lâcha la barge, célébra notre triomphe par un nouveau cri aigu et presque surnaturel, et battit des mains de joie. En voyant tomber le capitaine, les rameurs des deux barques ne

purent s'empêcher de rire, et ceux de la nôtre, ayant ordre de nous conduire à terre, se mirent en devoir de l'exécuter. Les deux barques étaient déjà à quelque distance l'une de l'autre, quand don Mantez se releva tout couvert de sang. Il serra le poing, et le dirigea vers moi en levant le pouce, et en l'agitant avec un air expressif.

— Cet homme vous assassinera, me dit Julien.

— Ne craignez rien; je serai sur mes gardes.

J'étais si transporté de mon triomphe, que j'étais insouciant sur tout le reste. Cependant, quand nous fùmes à terre, des idées plus sérieuses m'occupèrent. Nous marchâmes sans entrer dans aucune explication, et au lieu de nous rendre chacun à notre destination respective, nous allâmes tous à l'hôtel d'Angleterre. — Et dans quelle ville un peu considérable de quelque pays que ce soit ne s'en trouve-t-il pas un qui porte ce nom?

Quand Julien eut veillé à la réception et à l'arrangement de son bagage, qui avait

été placé à bord du cutter, et que dona Isidora eut fait quelques réparations à sa toilette, car Bounder, dans ses transports de joie, nous avait tous complétement mouillés, nous eûmes une longue et sérieuse conversation sur ce que je devais faire. La suite de cette autobiographie apprendra quel en fut le résultat.

Quelques heures après notre arrivée à l'hôtel d'Angleterre, et comme je venais de placer,—je pourrais dire cacher,—Jugurtha et le chien dans une chambre séparée, une antique voiture, lourde, dorée, et traînée par cinq mules, s'arrêta à la porte, et un vieillard ayant un air grave et solennel en descendit. J'étais trop prudent pour vouloir me montrer sous mon costume brillant, quand j'étais sur le point de déposer mes titres usurpés. Je me retirai dans une autre chambre, après l'avoir vu par la croisée. Au bout d'une demi-heure, il repartit, emmenant avec lui dona Isidora et une vieille cousine qui l'avait accompagnée par décorum.

— Ce vieillard qui vient d'emmener ma

cousine, me dit alors Julien, est notre oncle maternel à tous deux, et se nomme don Manuel Alvarez. Vous savez que nous sommes orphelins. Comme la plupart des filles des hidalgos de ce malheureux pays, Isidora n'a aucune fortune, et ses deux frères ont dissipé depuis long-temps le peu qui restait du patrimoine de son père. Moi-même, à l'exception de quelques sacs de doublons que j'apporte d'Amérique, je ne suis pas plus riche, car mon oncle vient de m'apprendre que le roi Joseph a confisqué le seul mais beau domaine que mon père possédait dans la vieille Castille, et qu'il en a fait présent à un de ses généraux.

— Et pourquoi n'avez-vous pas accompagné votre cousine chez votre oncle?

— Quoi! et vous laisser ici! Je l'ai informé qu'un de mes amis qui avait fait avec nous le voyage, attendait un cartel du capitaine Mantez, et que mon honneur exigeait que je visse la fin de cette affaire.

— Je ne pus que lui répéter combien j'étais sensible à toutes les preuves d'amitié qu'il m'avait données, et nous passâmes la

journée ensemble à l'hôtel d'Angleterre. Don Mantez devait avoir appris des hommes de son équipage qui avaient transporté les bagages de don Julien, dans quelle auberge nous étions logés, mais il ne m'envoya pas de cartel.

Lorsque la soirée approcha, sachant qu'il tardait à Julien de jouir de la compagnie de sa belle cousine, je le priai de me quitter, et de me prêter un des habits les plus simples qu'il possédait, ajoutant que je ne pouvais soutenir plus long-temps le rôle qu'il m'avait fait jouer. Vous savez, ajoutai-je, que je ne veux me présenter chez mon père que lorsque je pourrai lui prouver que je suis son fils.

— Je sais, me répondit-il, qu'en cela comme en tout vous agirez d'après le jugement solide que vous possédez. Suivez-moi dans ma chambre à coucher, et j'y ferai mes adieux à don Ardentizabello de Trompe Hilla.

Je fus bientôt vêtu d'un habit noir complet qui m'allait à ravir. Mes moustaches et mes favoris disparurent, je m'entourai le

cou d'une cravate blanche, et je me trouvai ainsi presque déguisé une seconde fois.

— Je comprends à présent, me dit Julien en riant, pourquoi on vous appelait autrefois Tranquille Troughton. Sous ces nouveaux vêtements, vous paraissez aussi calme et aussi réfléchi qu'un philosophe stoïcien. Je suis sûr qu'à moins de vous regarder avec beaucoup d'attention, aucun des hommes de l'équipage du vaisseau, pas même Mantez, ne vous reconnaîtrait. — Mais il ne faut pas qu'un homme si respèctable soit sans argent. Prenez un de ces sacs de doublons, il vous suffira peut-être jusqu'à ce que votre père vous ait reconnu.

— Je ne veux pas risquer la tranquillité et la durée de notre amitié, Julien, en contractant une si forte obligation pécuniaire. J'accepterai seulement dix de ces doublons. Cela me suffira, — pas un mot de plus, — et je vous en ferai mon billet payable par la maison Barnalay, Falck, Pérez et compagnie, dans Loth-bury, à Londres. — Mais il faut que vous me permettiez de l'antidater. — Tenez, le

voici. — Vous verrez que c'est un effet négociable.

— Je n'ai que faire de votre billet, Troughton, et je ne le prends que pour vous mettre l'esprit en repos à ce sujet. Mais vous m'avez dit que vous étiez dans l'habitude de correspondre avec votre famille, il me semble que votre écriture serait un moyen de vous identifier, car votre signature a un caractère particulier; elle est décidément anglaise, et il ne serait pas facile de la contrefaire.

— Non; cela ne me convient pas. Je ne puis me résoudre à me soumettre à l'interrogatoire qu'un commerçant pointilleux pourrait vouloir me faire subir. Je ne puis consentir à être reçu par ma famille avec doute et incertitude; à devenir peut-être pour elle un objet de méfiance et de soupçon, jusqu'à ce que mon assertion ait été prouvée par des preuves authentiques et indubitables. Ce qu'il me reste à vous demander à présent, Julien, c'est de dire aux gens de cette maison que l'officier qui y est venu avec vous, est parti subitement pour Madrid avec son domestique et son chien, et de rester ici une

demi-heure après mon départ. Donnez-moi votre adresse, et je ne manquerai pas de vous faire savoir le plus tôt possible où vous pourrez me trouver.

Je sortis sur-le-champ, et, ayant acheté pour Jugurtha une jaquette et des pantalons de marin, je retournai à l'hôtel d'Angleterre pour lui faire mettre ces vêtements, et faire mes adieux à don Julien. Je donnai au nègre des instructions positives sur sa conduite, lui recommandai de ne pas se montrer dans les rues sans nécessité, et de ne jamais laisser sortir Bounder. Dès que la nuit tomba, nous sortîmes pour chercher une auberge d'un genre plus humble que la première. Nous en trouvâmes bientôt une, et j'y pris deux chambres obscures sur le derrière, l'une pour moi, l'autre pour Jugurtha.

Lorsque je m'étais assis devant la fenêtre de l'hôtel d'Angleterre, qui était située dans la principale rue de la ville, — grande et belle rue, très large, ayant plus d'un mille de longueur, et ornée de chaque côté d'une rangée de grands peupliers, — j'avais remarqué plusieurs groupes de jeunes gens, portant de

grands manteaux de couleur sombre, rapiécés et montrant la corde, et des chapeaux à cornes, de même forme que ceux que portaient les prêtres, et je vis qu'ils ne se faisaient pas scrupule de solliciter la charité des personnes bien vêtues qu'ils rencontraient. Don Julien m'avait appris que c'étaient des étudiants de l'université de Valence, qui en étaient venus en mendiant, pour jouir à Barcelone, pendant les grandes chaleurs de l'été, d'une atmosphère rafraîchie par les brises venant de la mer. Je pus voir fort à mon aise ces futurs docteurs en théologie, en droit et en médecine, car le milieu de cette rue est réservé aux piétons, et les voitures passent des deux côtés.

Je résolus de prendre le costume de ces étudiants, et, sortant de l'auberge dans laquelle je venais de prendre mon logement, j'entrai chez un fripier, et j'y achetai à très bon marché un manteau et un chapeau d'étudiant. Je retournai ensuite à mon auberge, je soupai et je me mis au lit.

CHAPITRE VII.

Vêtu en étudiant, je passai le lendemain à parcourir les rues étroites mais très propres de Barcelone; j'entrai dans quelques églises, et je cherchai vainement à découvrir quelque chose que je pusse me souvenir d'avoir vu dans mon enfance. Une circonstance me surprit et m'inquiéta : je demandai bien des fois, et presque à chaque coin de rue, où demeurait un commerçant anglais, nommé Troughton, car j'aurais trouvé quelque plaisir à voir du moins les murailles dans l'enceinte desquelles demeuraient mon père, ma mère et ma sœur Honoria ; mais personne ne put m'en instruire, ce nom paraissait universellement inconnu.

Toute la matinée fut occupée de cette manière. A deux heures, j'allai dîner à la *Mesa Redonda* d'un des hôtels de la ville, où je trouvai un repas aussi bon qu'il était ample, et une compagnie fort mélangée. J'y appris toutes les nouvelles du jour, et, entre autres choses, la retraite de sir John Moore et l'entrée en Catalogne d'un nouveau corps de troupes françaises. Chacun parlait avec circonspection, à l'exception de ceux qui étaient décidément du parti français, et qui ne se gênaient pas dans leurs propos.

Dans l'après-midi, je me rendis à la promenade publique, et je crus que toute la ville s'y était donné rendez-vous. Ce fut la première fois que j'eus occasion d'examiner les dames espagnoles, portant leur costume national, qui est plein de grâce. Elles firent certainement sur moi une impression très agréable, quoiqu'elles fussent vêtues avec une telle uniformité qu'on aurait pu croire que c'était un régiment de femmes. Leur costume consistait alors en une robe de soie noire qui leur serrait la taille, et qui était assez courte pour laisser voir le plus joli pied

et la jambe la plus fine qu'on puisse se figurer, et en une mantilla qui leur couvrait la tête, mais ne voilait qu'en partie un grand œil noir, dont le feu s'élançait à travers les mailles d'une dentelle noire qui faisait valoir le teint brun transparent des unes, ou contrastait avec la peau blanche des autres. Chacune d'elles tenait en main un éventail qui semblait être la baguette magique d'une enchanteresse, tantôt ouvert languissamment, comme pour opposer une douce résistance au zéphir, tantôt se fermant brusquement, comme pour rappeler l'amour à son devoir ; tantôt écartant par un geste un importun ou un *pesado*, tantôt appelant par un autre le jeune homme modeste qui attendait ce signal pour s'approcher. Comme l'Espagnole ne peut que se rafraîchir avec son éventail, elle l'emploie ordinairement à échauffer les autres. — Et la marche de ces *senoritas !* On a dit que la danse est la poésie du mouvement ; mais la marche d'une Espagnole est quelque chose de plus, elle en est la perfection.

La monotonie du costume ne s'étendait

pas jusqu'aux hommes. On voyait le grand et vigoureux Catalan avec sa démarche hardie et son air de montagnard, ses larges pantalons serrés sur sa taille par une ceinture rouge de laquelle on voyait sortir le manche de son *cuchillo* ou poignard, qui est aussi nécessaire aux hommes en Espagne, que l'éventail l'est aux dames, et le grand bonnet blanc dont le bout retombe en arrière, ne lui fait rien perdre de sa tournure pittoresque et martiale; l'Andaloux basané, passant devant le premier avec un air de hauteur; moins grand que le Catalan, mais plein de grâces, paraissant n'être composé que de muscles, et ses favoris noirs et touffus indiquant son origine mauresque. Il apporte le plus grand soin à tout son costume; rien n'y manque, et l'on ne pourrait découvrir la plus légère souillure sur son chapeau à haute forme, sur son habit léger, et sur ses culottes et ses guêtres curieusement brodées, et qui collent si parfaitement sur ses membres qu'on pourrait les prendre pour une peau tatouée.

A toute cette élégance la simplicité primitive du paysan de Valence faisait un con-

traste remarquable. Vrai *sans-culotte*, il passait sans croire avoir à rougir, au milieu des groupes élégants que nous venons de décrire. Il n'avait d'autre vêtement qu'une espèce de froc de grosse toile blanche, serré autour de sa taille, ne descendant que jusqu'aux genoux, et laissant voir ses jambes nues brûlées par le soleil et de couleur d'acajou, et ses pieds placés dans de grossières sandales. Il portait aussi un bonnet blanc, mais qui n'était ni orné, ni à bout pendant, comme celui du Catalan. La scène était variée par une foule de divers uniformes militaires, par les vêtements ecclésiastiques des *canonigos*, et par les frocs de diverses couleurs du carme, du cordelier, du bénédictin, et d'autres moines mendiants. Mais les moines étaient alors en mauvaise odeur, et ils traversaient la foule avec un air d'alarme qui prouvait qu'ils n'étaient pas encore mûrs pour le martyre. On y voyait aussi un grand nombre de mendiants qui étaient hardis, importuns, et qui n'oublient rien pour se rendre dégoûtants.

Après avoir regardé quelque temps en si-

lence cette scène qui offrait la variété et la bizarrerie d'une mascarade, je sortis de Barcelone, et je gravis cette noble chaîne de montagnes qui s'élèvent derrière la ville, et qui, s'étendant du nord au sud, aussi loin que la vue peut atteindre, sont couvertes d'une belle verdure jusque sur leurs sommets. Contemplant avec ravissement un spectacle de paix et de tranquillité qui faisait un contraste si frappant avec la scène bruyante que je venais de quitter, je laissai le soleil se coucher avant de songer à retourner vers la ville. Je me trouvais alors sur le promontoire hérissé de batteries de canons qui commande le port et la cité; il faisait si noir qu'on aurait eu peine à reconnaître son frère, et je ne savais de quel côté je devais diriger mes pas pour rentrer dans la ville. Voyant à peu de distance un homme enveloppé de son manteau, suivant l'usage, je m'approchai de lui, et touchant mon chapeau, je le priai de m'indiquer le chemin de la porte la plus voisine.

— Tenez, señor étudiant, me répondit-il en m'offrant un dollar, prenez ceci; mais

au nom de saint Luc et des autres évangélistes laissez-moi, car je désire être seul.

Je reconnus la voix qui me parlait ainsi : c'était celle de mon ami Julien, et je n'eus pas de peine à m'en faire reconnaître. Il avait une triste histoire à me conter, car ses affaires étaient dans un état encore plus fâcheux qu'il ne l'avait pensé, et il avait choisi l'endroit solitaire où je l'avais trouvé pour y réfléchir sans être interrompu. Notre conversation prit une tournure sérieuse, et lorsque nous rentrâmes dans la ville nous avions oublié toutes les affaires de ce monde pour nous entretenir d'un sujet d'un ordre bien supérieur. Au lieu de nous rendre chacun dans notre demeure, nous nous promenâmes jusqu'à minuit le long des murs de l'antique cathédrale. Nous nous ouvrîmes nos cœurs dans cet entretien, et comme l'impression qu'il fit sur mon esprit eut de grands résultats par la suite sur mon destin, j'en rendrai compte brièvement.

Après que nous eûmes parlé de l'amour infini du Créateur pour ses créatures, et de sa bienfaisance sans bornes :

— Troughton, me dit Julien, un état de

félicité parfaite, sans mélange et éternelle, est incompréhensible à l'esprit d'un mortel. Il me semble que le bonheur le plus pur et le plus complet doit, pour pouvoir être apprécié, avoir quelque chose à quoi il fasse contraste. Je pense donc que, dans cette vie bienheureuse, qui ne commence qu'après la mort, le souvenir des peines et des tribulations de ce misérable monde nous sera laissé, et il en résultera que l'homme vertueux qui aura le plus souffert ici-bas jouira dans cet avenir du plus grand bonheur. — Je ne vous donne pas cette opinion comme un dogme de foi ; je n'en parle que pour arriver à un sujet qui m'a fait bien souvent beaucoup de peine, et dont vous êtes cause sans le savoir, mon cher ami.

— Moi! expliquez-moi, je vous prie, ce que vous voulez dire?

— L'état d'épuisement dans lequel nous vous avons trouvé prouve suffisamment que vous n'avez rien exagéré dans le tableau que vous nous avez tracé des horribles souffrances qui ont suivi votre naufrage. — Quand la chair a recouvert vos os, — quand le coloris

de la santé a reparu sur vos joues, — quand votre esprit a recouvré sa force et sa sérénité, je ne m'attendais pas à trouver en vous de l'ingratitude.

— De l'ingratitude ! — après tout ce que vous avez fait pour moi ! — Ah ! Julien ! tuez-moi d'un coup de poignard si vous me croyez ingrat envers vous, mais ne me déchirez pas le cœur par un tel reproche.

— Ce n'est pas envers moi que je vous reproche d'être ingrat, Troughton, vous ne me devez rien ; c'est un être bien supérieur à moi, — c'est votre Créateur, qui a daigné sauver l'ouvrage de ses mains ; et pourtant vous ne lui en avez jamais rendu grâce ni dans vos conversations, ni dans une prière publique, ni, — à ce que je crains du moins, — dans vos dévotions particulières.

— Je l'avoue à ma honte. — Vous sondez mon cœur cruellement.

— Non ; je l'interroge avec affection, avec un intérêt fraternel. Isidora et moi nous ne nous attendions pas à trouver en vous cet endurcissement de cœur !

— Je suis dégradé à vos yeux, Julien; mais ce soir, dans la solitude de ma chambre....

— Cela ne suffit pas. — Faites-le; — mais ce n'est pas assez. — Voyez-vous ce noble temple? — voyez-vous ses tours qui s'élèvent vers le ciel? n'y a-t-il pas une sainteté dans ce lieu, et ne pénètre-t-elle pas dans votre cœur?

— Sans doute; mais la différence de notre foi....

— Qu'importe! Y a-t-il une différence de foi en reconnaissance? Adressez-vous à Dieu en pureté de cœur et d'esprit, et que vos actions de grâces lui soient offertes dans un temple catholique ou protestant, elles n'en seront pas moins accueillies par sa miséricorde infinie.

— Quoi, Julien! voulez-vous donc me convertir à votre religion?

— Non; tout ce que je vous demande, c'est de venir demain vous agenouiller au milieu de nous dans ce temple. Nous sommes pécheurs, et vous l'êtes aussi; ce noble édifice est consacré à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame-de-la-Mer. Demain, à midi, il y aura une grande procession en l'honneur de la

sainte Vierge; tous les marins qui lui ont fait des vœux dans l'heure du danger viendront lui présenter leurs offrandes. — Troughton, je vous le demande au nom de l'amitié, — au nom de votre âme immortelle, entrez dans cette enceinte sacrée avec ces hommes pieux, car qui a été plus miraculeusement sauvé que vous?

— J'y viendrai.

— Et ne souriez pas avec mépris de ce qui pourra vous paraître des absurdités. — Les cierges, la musique, les bannières, l'encens, toutes ces choses ne forment pas l'essence de la religion, mais elles en éveillent l'esprit dans les âmes.

— J'y viendrai.

— Et ne regardez pas avec dédain l'humble offrande du pauvre matelot.

— J'y viendrai, vous dis-je, Julien, et j'y apporterai aussi mon offrande, — un cœur contrit et repentant.

Nous étions tous deux fortement émus, et nous nous séparâmes en nous souhaitant mutuellement l'un à l'autre la bénédiction de Dieu.

Fatale promesse! il aurait mieux valu que j'eusse péri avec Gavel plutôt que de la faire, et que je fusse mort cette nuit, après avoir recommandé mon âme à Dieu, plutôt que de la tenir. Qu'avais-je de commun avec une procession de papistes? Un aveuglement volontaire me fit courir à ma perte.

Le lendemain matin, quand l'ardeur de mon enthousiasme se fut refroidie, je me repentis de ma promesse; je me rappelai les dernières paroles que le bon vieux Falck m'avait adressées ; mais je regardai ma promesse comme sacrée ; cependant je me promis de mettre tant de ferveur dans mes prières, que je ne verrais ni n'entendrais rien de ce qui se passerait autour de moi.

Après avoir écrit à M. Falck pour lui apprendre toutes mes aventures et ma situation présente, et pour le prier d'envoyer en Espagne un de ses fils ou tels documents qu'il jugerait nécessaires pour prouver à mon père mon identité, je me rendis vers midi à l'église de Notre-Dame-de-la-Mer.

Chemin faisant, je rencontrai la procession, mais je détournai les yeux pour ne pas la

voir, et j'entrai dans l'église. J'y étais seul; je me mis à genoux devant le grand autel, au-dessus duquel était un magnifique tableau, représentant l'Annonciation, et après avoir fait une fervente prière, me croyant dégagé de ma promesse envers mon ami, j'allais me retirer, quand le grand portail de l'église s'ouvrit pour laisser entrer la procession, tandis que la foule se précipitait par les portes latérales. Il n'était plus possible de sortir de l'église, et malgré la résolution que j'avais prise et que je croyais bien ferme, je ne pus résister à la curiosité de regarder cette procession célèbre. Il serait trop long d'en faire un détail exact, c'était un mélange de grandeur et d'absurdité: — des statues de saints et de saintes de toute grandeur, d'or, d'argent et de bois, — des bannières en satin brodé, ornées de bandelettes de soie; — des reliquaires d'or et d'argent, enrichis de pierres précieuses, contenant, disait-on, des ossements doués du pouvoir de faire des miracles; — des prêtres en surplis portant d'énormes cierges, d'autres couverts de riches vêtements pontificaux, des acolytes tenant en main des encensoirs;

mais ce qui me frappa le plus fut une statue colossale en bois, de quatorze à quinze pieds de hauteur, portant le costume espagnol, et à laquelle on donnait, Dieu sait pourquoi, le nom de Saint-Joseph. Au centre de la procession était un char triomphal très élevé et magnifiquement décoré, mais qui ne contenait personne.

A la suite de ce char venait la partie de la procession qui excitait l'intérêt le plus touchant. C'étaient une trentaine de matelots qui allaient déposer leur offrande aux pieds de Notre-Dame-de-la-Mer. Leurs traits et leur physionomie annonçaient cette brusquerie ordinaire à leur profession, mais il n'y avait point parmi eux un seul œil qui fût sec. Tous avaient été sauvés de la mort par la main de la providence ; ils en étaient reconnaissants, et la reconnaissance est un encens qui ne manque jamais de s'élever jusqu'au trône du Tout-Puissant.

Les offrandes de ces braves gens consistaient en cierges, en petits saints de cire, et en pièces d'or ou d'argent. Elles étaient reçues sur un plateau d'argent, de forme octo-

gone, tenu par huit prêtres en aubes blanches comme la neige. Quand le dernier d'entre eux y eut déposé son offrande, je crus que la cérémonie était terminée; mais non, c'était l'instant qui devait amener la crise de mon destin.

Tout-à-coup l'orgue fit entendre des sons harmonieux qui firent retentir les voûtes gothiques de la cathédrale; et presque au même instant, des voix de femmes, les plus mélodieuses que j'eusse jamais entendues, commencèrent une hymne en l'honneur de la Vierge. A la fin de chaque strophe, les huit prêtres qui portaient les offrandes montaient une des marches conduisant à l'autel. Quand ils furent sur la dernière, les thuriféraires remplirent les encensoirs des acolytes, et l'encens qui y brûlait répandit une fumée si épaisse qu'on n'apercevait plus ni les prêtres, ni l'autel. Elle se dissipa au bout de quelques instants; tous les prêtres qui portaient des cierges s'étaient réunis dans le chœur, et au milieu des flots d'une lumière plus éclatante que celle du plus beau jour, on vit,

assise sur un trône splendide, en avant de l'autel, une divinité vivante, la beauté personnifiée, que des chrétiens appelaient la Vierge, et que des païens auraient adorée sous le nom de Vénus. Toute la congrégation se prosterna le visage contre terre; moi-même je tombai à genoux comme les autres, mais je ne pus baisser la tête; toutes les facultés de mon âme s'étaient concentrées dans mes yeux.

Je ne saurais dire ni quel costume portait ce prodige de beauté, ni de quelle manière on l'emporta sur son trône pour la placer sur le char triomphal qui l'attendait; tout ce que je puis dire c'est que, tandis qu'elle faisait le tour de l'église, distribuant avec grâce des bénédictions à droite et à gauche, je la suivis constamment, me tenant aussi près d'elle qu'il était possible, ne voyant qu'elle, mes yeux toujours fixés sur ses traits adorables, renversant et foulant aux pieds les fidèles prosternés qui se trouvaient sur mon passage. Nos regards se rencontrèrent une fois. Ses yeux bleus étaient plus doux

que le duvet de l'aile du plus jeune des séraphins; ils attiraient toute mon âme à eux avec une force plus puissante que celle de la mort; mais leur expression n'avait rien de tendre ni de consolant; je n'y voyais que de la surprise et de la curiosité.

Enfin ma conduite excita l'attention générale; mais il paraît qu'on n'y vit que l'effet d'un pieux enthousiasme qu'il fallait réprimer, mais non punir. Une foule d'officiers subalternes de l'église se placèrent devant moi, et m'opposant une masse impénétrable, m'empêchèrent de suivre plus long-temps la procession. Elle ne tarda pas à arriver devant le grand autel; l'encens brûla de nouveau dans tous les encensoirs, des nuages de fumée odoriférante s'élevèrent une seconde fois, et le char, le trône, la vierge, tout disparut.

Je m'approchai de la balustrade du chœur; je me mis à genoux, j'appuyai le visage sur mes mains, je fermai les yeux, et je ne songeai plus qu'aux traits qui m'avaient fait une si vive impression. Les sons de l'orgue ces-

sèrent de se faire entendre; les prêtres se retirèrent, la foule se dispersa; je n'y fis aucune attention; je ne m'aperçus pas que je restais seul dans l'église; j'étais plongé dans une rêverie qui tenait du délire.

— Est-ce là de l'amour, et peut-il venir si soudainement? me demandai-je à moi-même. — Etait-ce réellement une mortelle? — Je la connais intimement. — J'ai conversé avec elle, prié avec elle. — Mais où, — quand? — Ou j'ai deux existences, ou j'ai perdu la raison. — Tranquille Troughton ! — Pourquoi faut-il que j'aie quitté les bureaux paisibles du bon M. Falck! — Ce cœur insatiable ne peut désormais connaître ni repos, ni paix, ni bonheur. — L'aimer! — Non ; ce n'est pas le sentiment que j'éprouve. — Quel est-il donc? — Je l'ignore; tout ce que je sais, c'est que je suis misérable.

Je ne sais combien de temps je restai livré à de semblables réflexions. J'en fus enfin tiré par un léger coup sur l'épaule. Je me retournai, et je vis don Julien.

— Quoi! me dit-il en souriant; seul aux pieds de l'autel! Vous ai-je converti sans le

vouloir! Vous êtes certainement l'homme le plus dévot de Barcelone. — Mais, sérieusement, comment avez-vous trouvé les cérémonies de notre église!

— Détestables! impies! — Plût au ciel que je ne les eusse jamais vues!

— Cela n'est pas généreux. — Mais vous voulez peut-être parler de la représentation vivante de la sainte Vierge. C'est une pratique fort ancienne, et elle inspire un sentiment de piété à bien des gens qui n'ont pas une seule idée religieuse pendant tout le reste de l'année. Ce n'est qu'une allégorie, et les hommes véritablement dévots n'y voient aucun mal. — Mais en ne considérant cette cérémonie que comme un spectacle, trouvez-vous que la senorita soit bien entrée dans l'esprit de son rôle?

— Elle ne m'a paru que trop divine. — Qui est-elle? — Je tremblais en lui faisant cette question.

— C'est la fille unique d'un négociant espagnol, que le bon roi Joseph a banni de Madrid, après l'avoir pressuré comme une éponge.

— Elle, espagnole! — Avec son teint transparent, — ses yeux bleus, — ses cheveux blonds, — son coloris brillant, — ses formes arrondies? — Quelle différence des beautés maigres et basanées, quoique pleines de grâces, de l'Espagne! — Non, elle ne peut être espagnole.

— Je conviens qu'il faut le sang pur de vingt générations pour produire une créature aussi belle que la senorita; mais elle est espagnole. C'est la beauté reconnue de Barcelone.

— Mais son nom, Julien; son nom?

— Trottoni. C'est une petite catholique aussi gaie qu'elle est dévote; je puis vous l'assurer.

— Et cette créature céleste dont vous avez fait plus qu'un ange aujourd'hui, demandai-je avec amertume, porte-t-elle la mantille et le jupon court de ses concitoyennes?

— Certainement.

— Et sans doute elle est experte au manége de l'éventail?

— Personne ne peut s'en servir avec plus de grâce.

— Fort bien. — Elle sait sûrement aussi allumer un cigare, et l'ôter de sa bouche pour le présenter à un aimable *caballero?*

— C'est l'usage du pays. Elle m'a accordé cette faveur avant-hier soir.

— J'en suis charmé. — Je l'apprends avec plaisir, — avec un plaisir infini.

— N'en auriez-vous pas davantage à lui être présenté? Je puis vous conduire ce soir chez son père.

— Non, Julien, non; je ne veux pas détruire l'illusion; — je l'ai vue comme elle doit être vue.

Je changeai le sujet de conversation, et je résistai aux instances que me fit Julien pour que je l'accompagnasse chez son oncle. Après l'avoir quitté, je rentrai dans ma chambre, pour combattre dans la solitude l'impétuosité d'un caractère qui, comme je le sentais, m'entraînait rapidement à la misère ou à la démence. J'avais sans cesse sous les yeux la vision de la Vierge Marie; mais,

par une addition horriblement grotesque, je voyais un cigare entre ses lèvres.

Le lecteur doit s'apercevoir que j'étais amoureux pour la première fois, et que je ne le savais pas. Je devins impatient et irritable; je ne sortais de ma chambre que lorsque la nuit tombait, et alors j'allais me promener sur le bord de la mer avec Jugurtha et Bounder, en m'assurant que j'étais le plus malheureux des hommes, et en faisant de mon mieux pour le devenir.

Une quinzaine de jours se passèrent ainsi, et je devenais chaque jour plus sombre et plus morose. Pendant tout ce temps, je ne vis pas une seule fois Julien ni Isidora. Les enquêtes que j'avais faites, m'avaient convaincu que mon père et sa famille n'habitaient pas Barcelone, et je n'éprouvais plus le même empressement de les voir.

Enfin je pris le parti de louer une petite habitation hors de la ville. Par ce moyen je pourrais prolonger mes promenades avec mes deux compagnons aussi avant dans la nuit que bon me semblerait, sans avoir l'ennui de répondre aux questions d'une

sentinelle en rentrant à Barcelone, et sans courir le risque de donner des soupçons aux bonnes gens de la ville par mes courses nocturnes.

CHAPITRE VIII.

On était alors à la fin de juillet. Le temps était excessivement chaud, et mon séjour à la campagne ne m'en paraissait que plus agréable. J'habitais certainement une misérable chaumière; mais, grâce aux soins de Jugurtha, nous étions mieux nourris que logés. Je vécus ainsi jusqu'au 3 août, je ne dirai pas dans la retraite, mais dans une solitude complète. Mais à cette époque, l'énergie impétueuse de mon caractère fut encore une fois mise en jeu.

La nuit était obscure, quoique le ciel fût pur, parce que la lune n'était pas levée: c'était une de ces nuits délicieuses d'été, qui se font sentir en Espagne dans tous les nerfs et dans toutes les fibres. Jugurtha et moi nous

étions armés, car à cette époque personne ne sortait sans armes, et Bounder nous accompagnait. Nous avions fait cette nuit une excursion plus longue que de coutume; nous nous étions dirigés d'un côté que nous ne connaissions pas encore, et l'obstacle que nous présentait une haie ne nous empêcha pas d'entrer dans un bosquet d'orangers en fleurs, dont l'odeur suave nous attirait. Nous nous trouvâmes bientôt près d'un grand édifice peu élevé, qui ne ressemblait en rien aux villas d'Espagne, et qui avait plus d'analogie avec les chaumières ornées d'Angleterre. Le savoir-vivre m'engageait à me retirer sur-le-champ; mais les sons d'une voix qu'accompagnait un instrument m'invitaient à rester. Au lieu de nous en aller nous avançâmes, et étant arrivés près des fenêtres d'une salle au rez-de-chaussée qui était bien éclairée, nous vîmes distinctement ce qui s'y passait : c'était une scène domestique qui, en ce moment, n'avait rien de pittoresque.

Les individus réunis dans cette chambre étaient un vieillard en perruque bien poudrée, assis devant une table sur laquelle il

mettait en ordre et étiquetait différents papiers; — une dame de moyen âge, brodant au tambour; — et une jeune personne qui, le dos tourné vers la croisée, chantait en s'accompagnant sur l'éternelle guitare. L'appartement n'était pas meublé avec luxe; mais tout y respirait un air de paix et de bonheur, qui fit rentrer dans mon cœur une espèce de calme.

Quant au chant de la jeune dame, je l'entendais sans y faire attention, car l'hymne que j'avais entendu chanter en l'honneur de Notre-Dame-de-la-Mer me retentissait perpétuellement aux oreilles.

Nous continuâmes à nous approcher de la fenêtre, et je ne m'arrêtai que lorsque j'eus placé une main sur l'appui de la croisée. La jeune personne continuait à chanter, la tête penchée sur son instrument; je me trouvai forcé de prêter l'oreille à sa voix mélodieuse: jamais je n'en avais entendu une semblable, et je désirais vivement la voir en face. Ce désir ne tarda pas à s'accomplir, et ce fut une malédiction qui tomba sur moi.

Une cadence dont la douceur exquise pé-

nétrait jusqu'à l'âme fit tressaillir la dame qui brodait; elle se leva et alla baiser le front de la jeune chanteuse. Le vieillard à perruque poudrée avait éprouvé la même commotion électrique, et il s'écria avec un accent de tendresse: —Ma chère fille! — La jeune personne laissa son instrument, courut à lui, lui jeta ses bras blancs autour du cou, et, s'asseyant sur un de ses genoux, elle l'embrassa tendrement. C'était une de ces ébullitions de tendresse qui éclatent quelquefois. — Pourquoi si rarement — dans la solitude? — car je ne dirai pas l'isolement — du cercle domestique. Mais qu'était tout cela pour moi? rien. Je voyais cette scène sans y faire attention, et ce ne fut que lorsque je me la rappelai mille et mille fois, quelques années après, que toutes ces circonstances minutieuses se retracèrent en détail à mon souvenir.

Mais en s'asseyant sur le genou de son père pour l'embrasser, elle avait relevé sa mantille, et séparé les boucles de cheveux qui lui couvraient le front; elle avait le visage tourné vers la fenêtre, et je reconnus en elle ces traits que j'avais si souvent désiré de revoir, et de

ne jamais perdre de vue si je les revoyais ; — les traits de la senorita qui avait représenté la vierge Marie dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer.

Pourquoi mon premier mouvement fut-il de m'assurer que mon poignard était dans mon sein, et que j'avais amorcé mes pistolets? Avais-je dessein de lui donner la mort ou de me la donner à moi-même? ce geste fut entièrement involontaire. Par une autre impulsion inexplicable, je tirai Jugurtha en avant pour lui montrer ce groupe; le nègre mit son nez aplati en contact avec une vitre, et ouvrit de plaisir une bouche qui était fendue d'une oreille à l'autre; Bounder lui-même voulut nous imiter, et, se levant sur ses pattes de derrière, plaça celles de devant sur l'appui de la croisée. Je n'avais eu que le temps de souhaiter que des bandits vinssent attaquer cette famille intéressante pour avoir l'occasion de la défendre, quand la mère, jetant par hasard les yeux vers la croisée, aperçut le trio qui avait certainement quelque chose d'étrange et d'alarmant.

Elle poussa un grand cri; le père et la fille

nous aperçurent aussi : nous entendîmes appeler les domestiques dans l'intérieur de la maison, et à peine avions-nous fait quelques pas pour nous écarter de la croisée, que nous fûmes entourés d'hommes armés, qui tombèrent sur nous à l'improviste. Je fus forcé de plier un genou en terre avant que j'eusse eu le temps de prendre mes pistolets, et je vis don Mantez, armé d'un poignard, le bras levé sur ma poitrine. Ma mort était certaine, et bien des années de misère m'auraient été épargnées ; mais le fidèle Bounder s'élança sur l'assassin et le saisit au gosier avant que le coup pût tomber, et je lui arrachai son poignard. Jugurtha avait tiré son coutelas ; mais nos adversaires nous serraient tellement que nous ne pouvions nous servir de nos armes, et Mantez, le chien, Jugurtha et moi, nous fûmes poussés tous ensemble jusque dans l'appartement où se trouvaient le vieillard étonné, sa femme et sa fille épouvantées, et plusieurs domestiques paralysés de frayeur.

Deux hommes tenaient Jugurtha par les bras. Bounder n'avait pas lâché prise ; il avait renversé Mantez en entrant dans la chambre,

il le tenait toujours par la gorge, et s'il n'eût eu une grosse cravate noire il l'aurait étranglé. Jugurtha semblait peu inquiet de ce qu'il deviendrait; ses yeux étaient fixés sur Mantez avec l'expression d'une haine implacable, et il souriait en voyant son visage devenir livide.

Pendant ce temps, j'étais encore libre, et, m'avançant au milieu de la salle, je pris mes pistolets, je les armai, et, jetant un regard féroce autour de moi, j'examinai quelle serait la première victime que j'immolerais à ma fureur; mais en cherchant ainsi à commettre un meurtre, mes yeux tombèrent sur la noble mère dont la douleur était pleine de dignité, et sur la charmante fille dont les traits étaient couverts d'une pâleur mortelle, et, baissant le bras, je m'écriai tout haut : Non, non, pas en leur présence!

Mes traits alors n'avaient sans doute plus rien de féroce, car le vieillard s'approcha de moi sans montrer aucune crainte : — Senor étudiant, me dit-il, — le lecteur doit se rappeler que j'en portais le costume, — vous semblez le seul qui ne soit pas possédé du

démon du meurtre, ne pouvez-vous sauver le capitaine des dents de cet animal furieux?

— Pourquoi le sauverais-je? Le misérable vient de chercher à m'assassiner.

— Vous avez fait résistance, dit un des hommes qui nous avaient attaqués; je suis alguazil en chef, et chargé d'arrêter un homme déguisé en étudiant, qui avait pris, il n'y a pas long-temps, le faux nom de don Ardentizabello de Trompe Hilla, un espion, un imposteur, un vagabond, qui a été dénoncé par l'honorable capitaine don Mantez : ainsi, monsieur, quel que soit votre nom, rappelez votre chien, et suivez-moi en prison.

A ces mots, Jugurtha fit de violents efforts pour échapper aux deux hommes qui lui tenaient les bras, et deux autres furent obligés de venir à leur aide.

— Senor Trottoni, dit l'alguazil en chef, je vous somme, au nom de la loi, vous et vos domestiques, de nous prêter main-forte pour arrêter cet homme.

— Je ne vous le conseille pas, dis-je aux domestiques, en levant de nouveau mes pis-

tolets; les deux premiers qui avanceront vers moi sont morts.

— Mais en attendant, s'écria la mère, ce monstre étrangle le noble capitaine; rappelez-le, jeune homme, ou tuez-le d'un coup de pistolet.

— Je m'estimerais heureux de vous obéir en toutes choses, senora, répondis-je en la saluant, à l'exception seulement de cette bagatelle. J'avais parlé jusqu'alors en espagnol; mais j'ajoutai en anglais, comme me parlant à moi-même: Monstre! Le ciel sait lequel des deux est le monstre! — Qu'il soit dévoré, le lâche assassin!

— Vous parlez anglais! s'écria le vieillard avec agitation, en la même langue. Au nom du ciel, qui donc êtes-vous? Parlez, et dites la vérité.

— Senor, je ne suis ni espion, ni imposteur, ni vagabond. Je me nomme Ardent Troughton, et je suis un commerçant naufragé.

— Et vous étiez à bord du brick *la Jeanne*? — Il a fait naufrage.

— J'étais à bord du brick *la Jeanne*, commandé par Tomkins. Les trois êtres que

vous voyez ici ont seuls été sauvés du naufrage.

— Si vous dites la vérité, monsieur, je vous ordonne, au nom de votre devoir filial, de rappeler ce chien. — Je me nomme Troughton, et cet animal sauvage étrangle le futur époux de votre sœur.

Je restai étourdi comme par un coup de tonnerre; j'obéis machinalement, par instinct et sans que la volonté y eût part. J'appelai Bounder, et au même instant il vint se coucher à mes pieds. Je nageais dans une mer d'inquiétude et d'angoisse; il me semblait que j'avais commis quelque grand crime dont je devais être puni. S'il m'avait ordonné de me faire sauter le crâne, j'aurais obéi de même, et, dois-je l'avouer? — avec plus de plaisir.

Mon père, ses domestiques et les alguazils s'occupèrent alors à ressusciter le capitaine à demi étranglé, et il se passa quelque temps avant qu'il pût parler librement. Lorsqu'il en eut recouvré la faculté, le premier usage qu'il en fit, fut de se livrer à sa rage en vomissant des invectives contre moi; mais

comme il ne pouvait m'assassiner ouvertement, il se borna à ordonner à l'alguazil en chef de m'emmener sur-le-champ dans la prison de la ville. Pendant ce temps, j'avais le dos appuyé contre la muraille, dans la partie la plus sombre de l'appartement, l'esprit égaré, et tenant toujours un pistolet de chaque main.

L'espèce de reconnaissance qui avait eu lieu entre mon père et moi s'était faite dans une langue que ma mère ne connaissait pas, et que ma sœur ne savait que très imparfaitement. Elles ignoraient donc encore qui j'étais, et mon père vit que quelque explication devenait nécessaire, car la fureur de don Montez prenait une nouvelle force à chaque instant, et mon air déterminé prouvait assez que je ne me laisserais pas arrêter impunément.

Prenant un air grave, mais avec douceur et politesse, il força don Mantez à s'asseoir sur un sofa, en lui disant : « Mon cher Roderic, je me rends responsable de la personne de ce jeune homme. Je suis fâché de voir qu'il existe de l'inimitié entre vous ;

mais songez que vous ne pourriez lui nuire et être mon ami. » S'adressant ensuite aux alguazils, il leur dit qu'ils pouvaient se retirer, leur donna quelques pièces d'argent pour les indemniser de leurs peines, et ajouta qu'il se chargeait de me représenter quand et à qui il appartiendrait. Quand ils furent partis, il congédia ses domestiques, ferma la porte de l'appartement, s'assit devant une table couverte d'un tapis vert, fit placer don Montez à sa droite, fit signe à sa femme et à sa fille de prendre des siéges de l'autre côté, plaça devant lui quelques feuilles de papier, mit ses lunettes et tailla une plume. Tout cela ressemblait beaucoup aux préliminaires de l'instruction d'un procès, et je crois que je devais avoir l'air d'un voleur pris en flagrant délit, et des armes à la main. Je regardais en silence tout ce qui se passait, mes bras collés contre mes côtés, et un pistolet encore à chaque main. A ma droite était Jugurtha palpitant encore des efforts qu'il avait faits pour recouvrer sa liberté; et quoiqu'il fût parfaitement tranquille, les bras croisés sur sa poitrine, sa

physionomie, toujours hideuse quand il était en fureur, n'avait encore rien perdu de son air de férocité. Le fidèle Bounder, à ma gauche, avait l'œil en feu, se battait les flancs de sa queue, ne perdait pas de vue Montez, et levait de temps en temps la tête vers moi, comme s'il n'eût attendu qu'un signal pour l'attaquer de nouveau.

Lorsque mon père eut fini tous ses arrangements, — et je n'eus pas le bon sens de me douter qu'il n'avait d'autre but que de laisser à nos passions le temps de se calmer, — il me dit en anglais du ton le plus doux, et avec un sourire où je crus voir un peu de malice, — M. l'étudiant de Valence me permettra-t-il de le présenter à ma famille et à la sienne?

— Je ne répondis qu'en le saluant, car la situation étrange dans laquelle je me trouvais me jetait dans une sorte de stupeur, et je sentais les doutes et les soupçons auxquels j'étais exposé.

— Ma chère Julia, et vous, Honoria, continua mon père, vous savez combien les vives émotions me sont désagréables. Si vous

ne pouvez réprimer les vôtres, vous feriez bien de vous retirer, car j'ai dans l'idée que ce grand jeune homme, dont les joues sont si enflammées, et qui porte un vieux manteau d'étudiant, est notre respectable fils, *Tranquille* Troughton comme M. Falck l'appelle toujours.

— Nous resterons, nous resterons, s'écrièrent-elles toutes deux en même temps.

— Soit, mais point d'agitation. Songez qu'il y a quelques questions à lui faire, quelques doutes à résoudre, avant que nous puissions lui ouvrir nos bras. — Nous ne nous attendions certainement pas à trouver dans notre Ardent Troughton, un jeune homme qu'on pourrait prendre pour un bandit.

— Saint-Antoine ! il est beau comme un ange, s'écria son épouse, se levant de sa chaise et me tendant les bras. C'était le cœur d'une mère qui s'exprimait ainsi.

— Mon frère ! mon cher frère ! cria Honoria en pleurant.

— J'étais ému, — profondément et solennellement ému.

— Il nous faut plus de calme, dit M. Troughton. Ma femme, ma fille, croyez-vous que mon cœur ne soit pas aussi impatient que le vôtre de retrouver un fils que nous avons pleuré comme mort? Mais comment se présente ici ce jeune homme? Il tombe sur nous comme un brigand pendant la nuit, — il fait assaillir par un animal féroce l'homme à qui je suis sur le point d'accorder la main de ma fille, — et il arrive, dénoncé par ce digne hidalgo, comme un imposteur et un vagabond. Est-ce ainsi que le fils d'Édouard Troughton doit arriver?

— Il suffit qu'il soit arrivé, dit ma mère.

— Mais est-ce bien lui, senora? — voyez! même à présent que nous sommes seuls et en famille devant lui, il se méfie de nous, — ses doigts sont placés sur la détente de ses pistolets.

— Ne me mettez pas à la torture, ô mon père! m'écriai-je, sortant peu à peu de ma stupeur. J'ai souffert beaucoup — beaucoup! — Si le plus vif désir de mon cœur pouvait s'accomplir, je me jetterais à vos pieds, je recevrais votre bénédiction, et je mourrais;

car il n'existe plus de bonheur pour moi.—Il y a quelques mois, j'étais fier de penser que vous seriez fier de votre fils, — qu'appuyé sur mon jeune bras, vous m'auriez présenté à vos amis en disant : Le voici ! voici le fils que j'attendais depuis si long-temps!—J'avais quitté l'Angleterre livré à la joie, le cœur plein, non d'espérance, mais de certitude. — Hélas, mon père, j'ai beaucoup souffert, et il me reste encore beaucoup à souffrir !

— Folie, mon cher Ardent, dit M. Troughton, oubliant la circonspection mercantile pour se livrer à la tendresse paternelle; un père, une mère, une sœur, tout cela n'est-il donc rien pour votre bonheur ?

— C'est de quoi rendre heureux quiconque mérite un tel bonheur. — Mais notre première entrevue doit avoir lieu sans témoins étrangers. Avant que je commence le récit que j'ai à vous faire, que cet homme se retire ! et j'accompagnai ces mots d'un regard de mépris jeté sur Mantez.

— Imposteur, s'écria-t-il, je resterai. Quelque déguisement qu'il vous plaise de

prendre, j'empêcherai que vous ne trompiez mes respectables amis!

— Mes joues s'enflammèrent, Jugurtha s'en aperçut et porta la main à son coutelas; Bounder vit ce geste, et se mit à gronder. Mon père même, malgré toute sa douceur, parut mécontent, et ma mère et ma sœur firent de vifs reproches à Mantez. Un instant suffit pour me rendre mon calme.

— Qu'il reste! m'écriai-je; c'était par merci pour lui que je demandais son absence. Mais nous réprimerons devant lui les sentiments sacrés de la nature, qui font le bonheur domestique,—bonheur qu'il ne doit pas partager, — qu'il ne partagera jamais.

Je regardai ma sœur en prononçant ces derniers mots; je voulais m'assurer de ses sentiments pour Mantez; mais elle ne fit aucune attention à mes paroles; ses yeux humides étaient fixés sur moi, et brillaient du saint amour d'une sœur.

Je commençai ma relation depuis le moment de mon embarquement sur le brick *la Jeanne*, et je trouvai un douloureux plaisir à peindre avec force toutes mes souf-

frances; je n'oubliai aucune circonstance et je racontai successivement la longue tempête que nous avions essuyée, la brutalité de Tomkins, la superstition insensée de Gavel, et le meurtre qu'il avait commis en croyant obéir à une inspiration du ciel. J'arrivai au naufrage et à la manière dont Bounder m'avait sauvé la vie; je détaillai les horribles souffrances que la faim et la soif nous avaient fait endurer pendant trois jours. Je rendis justice au noble dévouement et à la fidélité de Jugurtha, et je ne manquai pas de dire que nous avions été reçus à bord du vaisseau commandé par Mantez contre son gré, et seulement à la sollicitation de dona Isidora et de don Julien. Je finis par leur parler de la répugnance que j'avais à me présenter devant eux, sans avoir des preuves de mon identité; de la lettre que j'avais écrite à M. Falck pour m'en procurer, de la rencontre que j'avais faite d'Honoria dans l'église de Notre-Dame-de-la-Mer, et du hasard qui m'avait conduit ce soir chez eux.

Pendant ce long récit, les yeux de ma mère

et de ma sœur s'étaient mouillés plus d'une fois, et le front calme de mon père avait donné des signes d'émotion. Il me donna alors sa bénédiction d'un air grave et touchant; ma mère me serra dans ses bras, et ma sœur, — ma trop belle sœur, — tantôt m'embrassait en pleurant, tantôt caressait Bounder, et serrait la main de Jugurtha. Mais long-temps avant que j'eusse fini ma narration, don Mantez avait disparu.

Lorsque le premier tumulte de nos émotions se fut calmé, mon père me fit avec douceur des reproches de la répugnance que j'avais éprouvée à le chercher avant d'avoir à lui présenter des preuves positives de mon identité; et il combattit avec l'arme du ridicule la supposition que j'avais faite que j'étais un être dévoué au malheur. Pour m'inspirer des idées plus sensées, il me dit qu'à mon âge il avait été sujet à des accès de découragement, mais qu'ils se passaient sur-le-champ, s'il était menacé de quelque malheur véritable. Il me démontra que j'étais entouré de tout ce qui peut contribuer au bonheur, et que ce serait une

démence et presque une impiété de nourrir une mélancolie qui, en détruisant mon bonheur, nuirait à celui des êtres qui devaient attendre de moi un accroissement de félicité. Je reconnus la vérité de tout ce qu'il me disait, et je me promis de profiter de ses bons conseils.

Toute ma famille était heureuse quand nous nous séparâmes cette nuit. Je résolus d'être heureux moi-même, et de purger mon cœur des sentiments dangereux que j'y avais laissé entrer trop aisément. Oui, j'en pris la ferme résolution, et je priai le ciel de m'accorder les moyens de l'accomplir. — Ma sœur! — une véritable enfant! — ayant à peine quatorze ans! — Je devins calme. Mon admiration subite et passionnée avait eu pour objet une étrangère ; cette étrangère n'existait plus, et avec elle devait disparaître une passion folle et involontaire.

Ces pensées me consolèrent. J'avais une sœur jeune, belle et innocente, je lui devais mes soins et ma protection, et je jurai de m'acquitter de ce devoir sacré en conscience,

avec sincérité et saintement. Cependant l'idée de son mariage avec Mantez était un charbon ardent qui dévorait mes entrailles.

Je n'ai pas besoin de dire que le veau gras fut tué le lendemain. Tous les amis de mon père vinrent lui faire leurs félicitations, et don Julien et lady Isidora ne furent pas les moins empressés. Don Mantez se présenta de nouveau parmi nous; mais son front était calme, ses yeux caressants, son sourire flatteur. Il me fit force apologies de sa conduite, les plus vives protestations d'amitié, et il fut le premier à rire du tour que don Julien lui avait joué; mais j'avais conçu pour cet homme une haine profonde et sans bornes. — Que Dieu me le pardonne! cette passion de la haine était devenue comme le principe de ma vie, et je m'y livrais aussi ardemment qu'un jeune poëte s'abandonne à son premier amour. Je la déguisais pourtant, et cet assassin et moi nous avions réciproquement tous les jours recours à l'hypocrisie pour nous tromper; rarement il permettait à un muscle de son visage jaune et basané d'exprimer un autre sentiment pour moi que l'affection et le respect; et quand

il s'aperçut, — ce qui ne tarda pas, — que la moindre allusion à sa future alliance à ma famille me rembrunissait le front, il s'abstint d'en parler, du moins en ma présence.

Mon père voulut alors remplir toutes les formes d'usage pour me prendre pour associé ; nous signâmes de longs actes préparés par des hommes de loi, comme si, au lieu d'être père et fils, nous eussions été un juif et un chrétien devant travailler à se tromper l'un l'autre. Je vis que sa fortune était beaucoup plus considérable que je ne l'avais supposé ; mais elle était dans une situation précaire : il avait été pillé par les deux partis qui se disputaient la prééminence en Espagne. Il est vrai qu'on ne lui avait rien pris que sous la forme d'emprunt, et qu'on lui avait promis de lui rendre, dans un temps plus prospère, les sommes qui lui avaient été extorquées ; mais si ce temps arrivait jamais, il n'en était pas moins sûr de perdre ce qui lui serait dû par le parti vaincu, en supposant que celui qui aurait triomphé fût assez honnête pour le payer. Prenant cet état de choses en considération, et craignant de nouvelles exac-

tions, mon père, dès avant mon arrivée, avait prudemment résolu de réaliser toute sa fortune, d'aller chercher plus de sûreté en Amérique, et il avait déjà acheté un domaine considérable dans la Louisiane.

Depuis plusieurs années, il avait embrassé le catholicisme, et quitté le nom de Troughton pour prendre celui de Trottoni. Il cherchait à se faire passer partout pour Espagnol de naissance, et à l'exception de quelques amis intimes, tout le monde le croyait. Il aimait certainement l'argent, et il avait montré une persévérance infatigable pour en amasser. Plus d'une fois il avait perdu la moitié de sa fortune, et à force de travail et d'industrie, mais toujours par des voies honorables, il avait su réparer toutes ses pertes. Il ne pensait nullement à quitter le commerce; il désirait seulement s'établir dans un pays où, sous la protection d'un gouvernement stable, il pût se livrer à ses spéculations en toute sûreté, et il espérait pouvoir le faire dans la Louisiane.

Ma mère était un bel échantillon d'une

dame espagnole. Elle descendait d'une branche collatérale et peu riche d'une noble famille. Aux sentiments les plus élevés, elle joignait un attachement fervent à sa religion, et elle était entièrement gouvernée par un petit vieux moine son confesseur qui dînait tous les jours chez mon père, parce qu'il était sûr d'y trouver tous les jours un bon dîner.

Ma sœur avait été élevée dans un couvent, suivant l'usage du pays, mais elle faisait des visites fréquentes à sa famille. Elle venait d'atteindre sa quatorzième année, et il avait été arrangé, sans qu'elle y consentît, qu'elle épouserait don Mantez dès qu'elle aurait seize ans.

Mon père m'attendait pour partir pour l'Amérique, et la nouvelle de ma mort avait retardé ses arrangements. Dès que je fus arrivé, il reprit ses préparatifs. Il fréta le même vaisseau qui m'avait amené à Barcelone, *la Santa-Anna*, et l'objet de toute ma haine, Mantez, devait encore en prendre le commandement. Don Julien et son aimable

cousine, qui venaient alors nous voir tous les jours, ayant réalisé les débris de leur fortune, résolurent de nous accompagner, de s'établir près de nous, et de faire de l'Amérique leur pays adoptif. Nous pensions qu'ils se marieraient avant leur départ, mais quoique leur amour ne parût avoir souffert aucune diminution, il devint évident qu'ils n'étaient pas si pressés de s'unir par des liens indissolubles. Mantez venait aussi nous voir constamment, et prodiguait sans cesse les petits soins à Honoria, qui les recevait comme une chose toute simple, et qui lui donnait ses ordres, comme s'il eût été à son service, mais il était évident que les sources de l'amour n'étaient pas encore ouvertes pour elle, et qu'elle ne connaissait que celui qu'elle avait pour sa famille.

Après avoir détaillé ma situation dans le monde, je dois continuer l'histoire de mes sensations. J'avais subi une lutte terrible, et je m'étais persuadé que j'en étais sorti vainqueur. Je jetai un coup d'œil sur ma conduite passée, et je vis en quoi j'avais

péché. Je reconnus que l'orgueil avait été ma première tentation, et que j'aurais évité bien des souffrances si, au lieu de me révolter contre l'idée de me présenter devant mon père sans preuves authentiques de mon identité, j'eusse été le trouver en toute humilité, même au risque de lui inspirer d'abord des doutes et des soupçons. Je n'aurais pas été exposé au danger de cette fatale procession, qui avait presque détruit la paix de mon cœur. Mais, me disais-je à moi-même, ce n'est qu'une faute légère, une faute involontaire. Faut-il donc que je passe toute ma vie à me surveiller constamment de crainte de faire un faux pas? Dois-je toujours marcher dans le monde, comme si mon chemin était coupé par des précipices et des épines? Ma vie doit-elle être une épreuve continuelle dont la mort seule sera la fin? Cet état perpétuel de lutte ne peut être le bonheur. — Non; mais il est un avenir qui nous promet le bonheur, et il mérite bien qu'on passe sa vie à lutter pour l'obtenir.

Je pris cette résolution ; je veillai sur mes pensées, même avant qu'elles prissent naissance. J'humiliai mon esprit. Je fus soumis et docile. Jamais d'emportement; toutes mes paroles respiraient la douceur; j'étouffais toute inclination rebelle; je priais souvent; je remplissais tous mes devoirs, et l'on m'appelait encore Tranquille Troughton. Chacun faisait mon éloge; chacun disait que j'étais l'honneur et la consolation de ma famille, et toutes les mères me désiraient pour gendre. Et cependant la paix n'habitait pas dans mon cœur, — j'étais misérable, — mon âme était plongée dans une mer d'angoisses et d'horreurs.

— Quoi! m'écriai-je un soir, j'ai triomphé de moi-même, et mon cœur se révolte encore contre moi! Mon humeur devient chaque jour plus sombre; ma santé se détruit; mon père, ma mère, ma sœur s'en aperçoivent, et je vois que je leur coûte des larmes. J'en conclus enfin que le péché était tellement enraciné en moi, que je devais à la société de m'enfermer dans une solitude

profonde, et je pris la résolution de changer de religion, de prendre le froc, et de commencer sur-le-champ mon noviciat dans un cloître.

CHAPITRE IX.

Le lendemain, après le dîner, j'annonçai publiquement cette résolution à toute ma famille. Mon père en fut courroucé, mais il n'osa lâcher les rênes à son indignation. Ma mère m'exprima le plaisir avec lequel elle voyait que j'avais reconnu les erreurs de l'hérésie dans laquelle j'avais malheureusement été élevé; mais il n'était pas nécessaire de se faire moine pour être catholique, et elle m'invita à réfléchir plus long-temps avant de prendre ce parti. Ma sœur pleura. Le petit moine applaudit à mon dessein.

Le lecteur comprendra aisément que ce n'était point par un motif religieux que je voulais renoncer au protestantisme. C'était

purement un accès de misanthropie. Cependant je ne pouvais avoir de répugnance pour une foi que je voyais professée par tout ce que j'avais de plus cher au monde. Je désirais me fuir moi-même, et peu m'importait où je trouverais un refuge. Mon père me fit enfin des remontrances avec douceur, et je lui répondis :

— Lequel a le plus noble caractère, celui qui, se méfiant de ses forces, fuit la tentation pour éviter le courroux à venir, ou celui qui, comptant sur sa fermeté, s'y expose hardiment, au risque d'être puni de sa témérité? J'ai long-temps lutté contre la séduction du péché; je souffre cruellement de cette lutte; je n'ai plus la présomption de la continuer; mais je ne veux pas me rendre, — je fuirai.

— En vérité, Ardent, me dit mon père, vous parlez avec trop d'exaltation. Quel péché, quelle tentation voulez-vous fuir? N'êtes-vous pas ici dans le sein d'une famille vertueuse, qui vous aime, qui vous idolâtre presque? Quelle cause peut troubler la paix de votre esprit? Si vous voulez fuir les folies

d'un monde auquel, après tout, nous avons quelques obligations, vous devez chercher un refuge dans notre amour à tous.

Ces mots me firent frémir.

Ma mère avait écouté cette courte conversation avec l'air d'un diplomate à qui une langue plus adroite impose silence. Tout-à-coup ses yeux brillèrent d'une joie semblable à celle d'un homme qui aurait réussi à résoudre un problème, et elle s'écria: — Bienheureux saint Sylvestre! comme nous avons été aveuglés! Ardent est amoureux.

— C'est cela, s'écria Honoria en se levant pour venir me donner le baiser pur de la plus tendre sœur; mon cher Ardent! que je suis contente!

— Je le nie, m'écriai-je avec énergie et d'un ton solennel. Je le nie positivement. — Il ne vous appartient pas de me parler ainsi, Honoria. Je suis votre frère, — votre frère aîné, — je tiens près de vous la place d'un second père. — Je vous déclare que ces libertés me déplaisent, et je vous prie de ne pas vous les permettre davantage.

La pauvre enfant fondit en pleurs; mais

elle ne versait que les larmes de l'affection outragée, et il me semblait que mon âme pleurait du sang.

— Je dois avouer, me dit mon père, que votre conduite me semble dure. J'ai remarqué, depuis votre arrivée ici, que vous n'avez pas montré beaucoup d'affection à votre sœur, vous qui aviez coutume de lui écrire des lettres si enjouées et si amicales. Je suis fâché de dire, Ardent, que votre cœur est le seul sur lequel son caractère aimant et aimable n'ait pu faire impression. — Venez m'embrasser, Honoria, et songez que vous faites une grande partie du bonheur de votre père. — Elle se jeta dans ses bras en sanglotant.

— Mes frères, dit le père Gorbellazo, après avoir bu un verre de vin des Canaries, j'ai à m'acquitter d'un grand devoir. — Une brebis égarée demande à entrer dans le bercail ; — il faut que je voie si elle est digne d'y être admise. — Vos intentions sont bonnes, mon fils Ardent, et le ciel les bénira ; mais il faut d'abord que je vous interroge sur les sept sacrements.

— Oh! répondis-je avec insouciance, je ne pensais pas aux dogmes de votre religion; c'est la retraite paisible qu'elle procure que je désire. Qu'importe qu'il y ait sept sacrements? on n'en reconnaît que deux en Angleterre, et je vous assure qu'il s'y trouve des gens très vertueux.

Le moine fit le signe de la croix et murmura une prière en latin. — Ma mère fit le signe de la croix et eut l'air effrayé. — Ma sœur fit le signe de la croix et me regarda avec une affection inquiète. — Don Mantez fit le signe de la croix, et, appuyant la main sur le pommeau de son épée, me regarda comme si je l'avais insulté personnellement. — Au milieu de tous ces signes de croix, mon père ne fit que froncer les sourcils.

Le moine se leva, et prononça avec onction et ferveur une malédiction contre tous les hérétiques. Il se rassit ensuite, et sa physionomie reprit tout son calme. Mon père, à qui toute cette scène était particulièrement désagréable, me dit de le suivre dans son bureau; mais le père Gorbellazo m'ordonna, — m'or-

donna positivement — de rester, pour qu'il pût travailler à ma conversion.

Mon père se retira; mais ma mère parut fort édifiée : non seulement elle resta, mais elle dit à Honoria d'aller chercher son ouvrage, pour qu'elle pût profiter des instructions du bon père; et comme ma sœur restait, son amant ne crut pas devoir la quitter. Nous eûmes une longue discussion polémique, et j'en vins peu à peu à défendre avec chaleur et opiniâtreté les dogmes de la foi que j'avais dessein d'abandonner. Enfin quand Mantez, pour me confirmer dans ma pieuse résolution, me dit avec un ton de douceur hypocrite que, lorsque j'aurais fini mon noviciat, ce serait l'instant où je pourrais moi-même assurer son bonheur en l'unissant pour toujours à Honoria, je devins plus protestant que jamais; ma foi devint aussi ferme que le rocher de granit dont les racines touchent au centre de la terre, et je n'eus plus la moindre envie de me faire moine.

A cette époque, les armes des Français triomphaient en Espagne; les factieux deve-

naient de jour en jour plus hardis à Barcelone, et les troupes françaises commençaient à se rassembler autour de la ville. Notre situation devenait critique ; nous avions à embarquer une grande quantité de marchandises et de meubles ; il n'y avait pas de temps à perdre, et Mantez ne déploya pas moins d'activité que mon père et moi. Il fallait un équipage nombreux pour un vaisseau de près de mille tonneaux, et les hommes à cette époque étaient rares. Mendiants, vagabonds, malfaiteurs, on ne refusait personne qui eût des bras vigoureux et une bonne santé. Mantez parvint ainsi à se faire un équipage de cent cinquante-neuf hommes, non compris le capitaine, pris dans toutes les nations de l'Europe, et ayant fait tous les métiers possibles.

La Santa-Anna qui devait nous conduire, nous et nos fortunes, dans le Nouveau Monde, avait été un vaisseau de guerre à deux ponts, et il était alors monté de soixante-quatre canons : c'était un bâtiment un peu vieux, mais solidement construit, quoique n'ayant pas une longueur proportionnée à sa taille. Il avait une grande poupe qui s'avançait sur le

gaillard d'arrière, et formait ainsi une cabine grande et commode ; il y avait aussi une belle cabine sur le premier pont, sans parler de plusieurs autres de moindre grandeur. Ses mâts majeurs étaient hauts et solides ; mais ceux de hune n'y étaient pas proportionnés, et quand il était complétement équipé pour mettre en mer, il avait l'air lourd et massif. Je dois dire aussi que son beaupré était excessivement grand, même pour un vaisseau de guerre, et le bâton de foc d'une petitesse presque ridicule. L'expérience que j'avais acquise pendant mon premier voyage me permettait de regarder ce navire avec l'œil d'un marin, et je prévis qu'il manœuvrerait mal, et que, s'il se trouvait sur une mer houleuse, il aurait beaucoup de roulis. L'extérieur en était peint d'une couleur brillante, mais avec négligence. L'intérieur en était malpropre, à l'exception des cabines destinées aux passagers, parce que j'eus soin de veiller moi-même à leur propreté.

J'ai cru devoir faire cette description minutieuse de ce navire, parce que bien des scènes — et des scènes terribles — eurent lieu

sur son tillac et dans ses flancs. Nous, — je puis employer le pluriel sans scrupule, puisque j'étais alors en société avec mon père, — nous avions acheté les cinq huitièmes de ce bâtiment, excellent marché, à ce que pensait mon père; les trois autres appartenaient à don Mantez. Nous avions payé très cher ces cinq huitièmes, vu le port du navire; mais si nous ne nous étions présentés pour les acheter, il aurait été vendu pour être dépecé, car il était trop grand pour l'état délabré du commerce espagnol à cette époque, et don Mantez se serait trouvé sans occupation.

La Santa-Anna ayant été duement aspergée d'eau bénite, et une petite image de la Vierge, en cire, ayant été placée dans une niche, sur le premier pont, près des pompes, avec une petite lampe allumée par devant, on la fit sortir du port à la remorque, et, après avoir fait nos adieux aux amis que nous étions destinés à ne plus voir, nous nous rendîmes à bord le lendemain matin. Il y a toujours quelque chose de solennel et de grave dans un acte d'expatriation, et l'Espagne était la patrie adoptive de mon père. Tandis qu'une

barque nous conduisait au navire, je l'observai de près : sa physionomie avait un air de résolution pénible; sa perruque était un peu de travers, chose étonnante pour un homme pointilleux dans toutes ses habitudes, et il avait ses lunettes sur son nez, quoiqu'il ne s'en servît jamais que pour lire ou pour écrire ; je crois que c'était pour cacher quelques larmes. Ma mère ne cherchait pas à cacher son chagrin ; et Honoria, tantôt pleurait, tantôt priait, et faisait quelquefois l'un et l'autre en même temps.

Les seuls êtres qui semblassent jouir de cet embarquement, étaient Jugurtha et Bounder, dont je me reproche d'avoir été si long-temps sans parler. Le chien était le favori d'Honoria, qui jouait avec lui, et luttait quelquefois contre lui des heures entières; mais la force de l'animal était toujours modérée par sa douceur, et le moindre signe d'Honoria était une loi pour lui.

Le nègre, bien nourri et bien vêtu, me servait comme le plus fidèle et le plus affectionné des domestiques : il était toujours de bonne humeur, et il s'était fait aimer de tout

le monde. On ne pouvait disconvenir qu'il ne fût un prodige de laideur, et je crois pourtant que la plus jolie des servantes de mon père aurait volontiers consenti à l'épouser. Quoi qu'il en soit, lui et Bounder respiraient l'air de la mer avec un plaisir évident.

Nous montâmes enfin à bord du fatal navire. Quand nous arrivâmes sur le gaillard d'arrière, le capitaine Mantez nous reçut avec une politesse qui n'était pas sans mélange d'arrogance. Voyant Honoria, la main appuyée sur le dos de Bounder, tandis que le chien, comme s'il eût été fier de cette faveur, relevait la tête avec majesté, il ne put s'empêcher de lui dire avec quelque amertume qu'il était contre les usages de la marine de prendre des chiens à bord.

— Capitaine Mantez, lui dit mon père avec douceur, nous avons frété ce bâtiment, et nous en sommes propriétaires en partie.

— Senor Trottoni, répondit Mantez, je ne parlais ainsi que par égard pour la discipline. — Et je suppose que ce nègre fainéant fait aussi partie de la cargaison?

— L'homme et le chien sont sous ma protection, dit mon père.

— Ce sont mes favoris, ajouta ma sœur.

— Ce sont mes amis, m'écriai-je, en jetant sur le capitaine un regard d'indignation.

— Allons, allons, dit Mantez, feignant une bonne humeur qui cachait mal ses véritables sentiments, ne troublons point par une altercation inutile les premiers moments que vous passez sur mon bord. — Voulez-vous me permettre de vous conduire dans votre cabine pendant que je ferai lever l'ancre?

Toute la compagnie le suivit sous la poupe, et je restai sur le gaillard d'arrière seul avec Jugurtha.

— Jugurtha, lui dis-je alors, vous êtes un brave homme.—Me comprenez-vous?—Vous êtes mon ami ; mais ce capitaine n'est ni mon ami ni le vôtre. C'est un méchant homme. — Savez-vous ce que je veux dire par un méchant homme?

Sa physionomie prit une expression diabolique. Il se redressa de manière à paraître avoir grandi tout-à-coup de quelques

pouces. Il regarda autour de lui avec un air de dignité qui n'était incompatible ni avec sa laideur, ni avec l'air de férocité qu'il avait en ce moment. Prenant ensuite son grand couteau, il ouvrit la bouche, et fit un geste comme pour se couper la langue. Je frémis, et je n'osai le comprendre. Je cherchai à croire qu'il voulait me donner à entendre que ceux qui coupaient la langue de leurs semblables étaient des méchants. Je repoussai avec toute mon énergie la pensée qu'il voulait dire que le futur mari de ma charmante sœur avait commis cet acte de cruauté détestable. Je le quittai, je fis le tour du gaillard d'arrière, mais la même pensée me tourmentait, j'étais au comble de l'agitation, je me rapprochai de lui et je lui dis d'un ton solennel : — Jugurtha, lorsque nous étions dans la barque, mourant de faim et de soif, je vous ai pris pour mon frère, mon frère doit me dire la vérité. Est-ce le capitaine Mantez qui vous a si cruellement mutilé?

Le pauvre nègre joignit les mains, leva les yeux au ciel, et me regardant en face,

fit les plus grands efforts pour parler, mais ne put produire qu'une espèce de siffl - ment indistinct. Il fondit en larmes, et baissa la tête avec un mouvement affirmatif. Si le mot oui se fût fait entendre à mes oreilles au milieu des éclats du tonnerre, il n'aurait pas produit sur moi plus d'impression. Je voulus pourtant qu'il ne pût me rester aucun doute, et je lui dis : — Je crois vous comprendre, Jugurtha, mais je tremble de vous croire. S'il est vrai que Mantez ait commis ce crime, levez le bras droit vers le ciel.

Il le leva sur-le-champ, et je vis briller dans sa main la lame d'un poignard qu'il avait pris sous son gilet. Avant de le remettre dans l'endroit où il le cachait, il l'approcha de ses lèvres, comme s'il eût voulu caresser une arme qu'il avait consacrée à sa vengeance.— Pauvre Jugurtha! m'écriai-je; mais quand?— où?—pourquoi? — qui est ce Mantez? — quels autres crimes peut-il avoir commis? Il ne pouvait répondre à ces questions, mais en ce moment le capitaine reparut, et je n'eus que le temps d'ajouter : Jugurtha, cet homme est votre ennemi et

le mien, — le ciel est juste, — il sera puni. — Mais point de meurtre! Souvenez-vous de *la Jeanne!*

Il était alors environ midi. Il s'était élevé une brise assez forte venant de l'est, et il y avait justement assez d'eau à l'endroit où nous étions sur une seule ancre, pour sentir le mouvement du navire. La jetée et les lignes des fortifications de Barcelone étaient couvertes d'une foule de spectateurs rassemblés pour voir partir *la Santa-Anna.* Sachant quel équipage nous avions, et doutant de la présence d'esprit du capitaine, je désirais voir de quelle manière s'exécuterait la manœuvre de lever l'ancre; je descendis donc sur le premier pont. Notre bâtiment, ayant été un vaisseau de guerre, avait un cabestan au lieu de vindas, et n'ayant jamais vu lever l'ancre par le moyen d'un cabestan, j'étais curieux de voir cette manœuvre. On avait déjà garni la tournevire; on l'avait attachée au câble avec les garcettes, et le demi-tour du câble avait été dégagé des bittes, de sorte que, par le fait, le navire n'était à l'ancre que par la tournevire. Je

compris tout cela en un instant, et comme tout ce que j'avais de plus cher au monde était à bord, je crus de mon devoir de surveiller cette manœuvre. Je vis que la corde, nommée tournevire, était un conducteur tournant autour de la base du cabestan, et qui n'était attaché au câble que jusqu'à la grande écoutille, où les garcettes étaient dénouées, et le câble descendait dans la cale, tandis que la tournevire retournait de l'autre côté du navire, et était attachée à une autre partie du câble, précisément à l'écubier. Quoique la tournevire soit tournée autour du cabestan sur le premier pont, c'est sur le gaillard d'arrière qu'on fait agir le cabestan par le moyen de barres formant autant de rayons, que des hommes de l'équipage poussent avec les mains et les épaules, en proportion du degré de résistance qu'ils éprouvent, comme des chevaux qui font tourner la roue d'un pressoir à cidre. J'ai cru devoir entrer dans ces détails, pour que les dames puissent comprendre quelque chose à ce qui nous arriva dès le commencement de notre voyage.

Don Mantez, se donnant quelques airs, et appelant ses officiers autour de lui, prit sa lunette d'approche et examina la jetée. Il parut satisfait du nombre de spectateurs qu'il y vit et donna ordre qu'on garnît le cabestan. Prenant alors son porte-voix, il cria très haut : —Tout le monde pour lever l'ancre! — Nous verrons la suite, pensai-je; du moins il a une bonne voix.

J'entrai dans la cabine, et j'invitai mes parents et mes amis à monter sur la poupe pour voir cette manœuvre et faire leurs adieux à la ville qui avait été si long-temps leur domicile. Ils y consentirent, et je remarquai dans Julien et Isidora un grand accablement d'esprit. Je trouvai aussi un prêtre dans la cabine, mais ce n'était ni le confesseur de ma mère, ni l'aumônier que j'avais vu à bord de *la Santa-Anna* quand j'y avais été pour la première fois. A l'exception du révérend père, nous nous postâmes sur la poupe, où nous arrivâmes à l'instant où l'on venait de mettre du monde aux barres du cabestan, et où le capitaine s'écriait : — Poussez au cabestan!

La scène qui se passait sous nos pieds sur le gaillard d'arrière était toute nouvelle pour ma mère et ma sœur, et elle l'était presque pour mon père, qui n'avait pas été sur mer depuis vingt-trois ans. Cette vue n'avait rien de flatteur pour les yeux, car les hommes qui travaillaient au cabestan étaient déguenillés, et avaient l'air d'être d'aussi grands pécheurs que les ouvriers de la tour de Babel un instant avant la confusion des langues. A mesure qu'ils tournaient, le vent devint plus fort, et quand les voiles de hune furent déployées, bordées à joindre et hissées, et que l'ancre fut à pic, la résistance du cabestan fut si forte que les hommes ne purent avancer, et sans les élinguets, ils auraient été forcés de reculer.

Dès le commencement de cette manœuvre il y avait eu beaucoup de bruit, et en ce moment il y eut une grande confusion. Quiconque avait une bouche à ouvrir, avait un ordre à donner. Or, les ordres sont nécessaires, et sont très souvent de fort bonnes choses; mais un seul ordre auquel on obéit, en vaut dix mille qu'on n'écoute pas, et la

multiplicité des ordres ne fait que nuire au service. Je vis sur-le-champ que notre capitaine connaissait son métier, mais qu'il n'avait ni sang-froid, ni détermination. J'aurais voulu voir là James Gavel, même son anspect à la main.

Les vergues furent brassées de manière à placer la proue du navire vers la mer. Mon père, ses lunettes sur le nez, allongeait le cou et avançait la tête pour tâcher de comprendre ce qui se passait, quand tout-à-coup, par un effort violent, l'ancre fut arrachée du fond de la mer, et en une couple de minutes elle fut tirée assez haut pour être saisie par le croc de capon. Le navire tourna lentement; on mit à la voile au milieu d'une confusion inexprimable, mais l'ancre était encore suspendue en l'air.

— Eh bien, Ardent, me dit mon père, ôtant ses lunettes et en essuyant les verres, que pensez-vous?

— De quoi, mon père?

— De ce bâtiment et de tout ce qui s'y passe?

— Que nous sommes fort heureux que la Providence veille sur nous.

— Il est fort bien de songer à la Providence, Ardent; j'ai beaucoup de respect pour elle, mais c'est à notre ami Mantez que je dois payer quelques milliers de dollars pour nous conduire en sûreté à la Nouvelle-Orléans.

— Je voudrais qu'il les eût reçus, et que nous y fussions.

— Plus bas, Ardent! Que les femmes ne vous entendent pas parler ainsi!—Ne trouvez-vous pas que cette manœuvre s'est faite avec beaucoup de dextérité?

—Aussi gauchement qu'il est possible.

— Ce n'est certainement pas la faute de notre capitaine. N'avez-vous pas entendu comme il criait? N'avez-vous pas vu combien il se donnait de mouvement? Voyez! le pauvre homme est tout couvert de sueur. —Et maintenant ne voguons-nous pas avec rapidité? Il ne nous faut plus qu'un vent favorable.— Mais pourquoi avez-vous l'air si soucieux?

— Je ne saurais qu'y faire. Je vois plus de mauvais présages que ceux qui menaçaient le brick *la Jeanne;* et je tire mes augures non de la conduite des rats, mais de celle des hommes.

En ce moment, le capitaine Mantez monta sur la poupe avec un air d'importance, et il salua les dames en homme qui s'attendait à recevoir leurs félicitations pour nous avoir mis si habilement en route pour notre destination.

— Il y a encore quelques barres qui s'opposent à nos félicitations, dis-je à mon père en anglais, en lui montrant le cabestan qui était encore garni.

— Le vent est froid sur cette poupe, dit mon père; pouvez-vous faire retirer les barres du cabestan? nous descendrions sur le gaillard d'arrière.

— A l'instant même, répondit le capitaine, et il donna les ordres nécessaires.

En ce moment, il y eut beaucoup de bruit et de confusion sur l'avant du navire, et je supposai qu'on traversait l'ancre, c'est-à-dire qu'on la hissait contre le bord, à son poste,

par le moyen d'une candelette, comme c'est la coutume en commençant un long voyage. Sept à huit hommes commençaient, d'après l'ordre du capitaine, à retirer les barres du cabestan, quand tout-à-coup on entendit, du côté de la proue, le bruit d'un corps pesant qui tombait dans la mer; le cabestan se mit à tourner avec la rapidité de l'aiguille d'une montre dont le grand ressort est cassé, et les barres furent lancées de tous côtés avec violence. Une d'elles renversa le capitaine, et plusieurs matelots eurent le même sort. Les dames poussèrent un grand cri, et gardèrent ensuite un silence de terreur. Le cabestan cessa bientôt de tourner; le petit nombre de garcettes qui attachaient légèrement le cable à la tournevire furent arrachées successivement aux écubiers, et l'ancre atteignit bientôt le fond de la mer sur environ vingt-cinq brasses. Personne n'eut assez de présence d'esprit pour la bosser, ou pour boucher l'écubier en y jetant des hamacs ou tout autre chose; il en résulta que le càble continua à filer avec un bruit effrayant jusqu'à ce qu'il fût arrêté tout-à-coup par l'étalingure autour

du grand mât, dans la cale. Le choc occasionné par cette interruption subite à la marche du navire fut si violent qu'il nous renversa tous sur la poupe, et que le câble se rompit comme si c'eût été un fil de caret; mais le navire, toutes ses voiles déployées, avait déjà tourné la proue vers le vent.

Le bruit et la confusion sur les deux ponts devinrent horribles, et quoiqu'il n'y eût aucun danger immédiat, la frayeur était générale. La mer commençait à mugir et à écumer contre les fenêtres des cabines, et une vague ambitieuse brisa les faux sabords de celles du premier pont et les inonda. Le navire était pesamment chargé, et notre situation devenait à chaque instant plus alarmante. — Et où était le capitaine? encore étendu sur les planches, le corps froissé et le visage en sang; la plupart de ses officiers étaient dans le même état. On donnait des ordres contradictoires, et deux troupes de marins, à peu près de la même force, tiraient les vergues en même temps à babord et à tribord pour les brasser, d'où il résultait qu'elles restaient parfaitement carrées.

Jugurtha était près de moi fort à son aise, les bras croisés, et faisait des grimaces de plaisir. Mon père était muet de consternation, et ceux qui étaient avec lui sur la poupe, tous excellents catholiques, invoquaient le secours des saints. Je dois avouer que j'avais le cœur assez pervers pour jouir de la confusion qui régnait à bord, car elle tendait à prouver l'incapacité de Mantez, comme commandant, et je désirais l'abaisser dans l'estime de ma sœur et de toute ma famille.

—Jugurtha, dis-je, faites-moi le plaisir de ne plus grimacer.—Voyez-vous comme nous marchons joyeusement la poupe en avant? Entendez-vous comme les mâts gémissent? Voyez-vous comme les vergues plient? Les étais à l'arrière et à l'avant sont plus tendus que ne l'ont jamais été les cordes de la guitare de ma sœur, et le vent siffle un accompagnement digne des cris sauvages que nous entendons. Tout cela n'est-il pas charmant? Mais pas de grimaces de satisfaction, mon frère ; jouissez-en comme moi, dans le fond du cœur.

Tandis que j'exhalais avec amertume toute

la dérision du mépris, un brick anglais passait près de nous, toutes ses bonnettes enflées avec grâce par ces mêmes vents qui semblaient nous menacer de destruction. Il était beaucoup plus petit que notre navire, et il avait l'air d'un cygne nageant avec fierté près d'un lourd soliveau. Dès qu'il fut près de nous, le maître, petit homme à cheveux roux et à figure rubiconde, nous héla avec son porte-voix, en nous faisant les compliments qui suivent :

— Ohé! oh! navire! marins d'eau douce que vous êtes, allez-vous au diable, la poupe en avant? N'avez-vous pas un homme à bord qui soit un homme? — Mais les Espagnols ne sont bons à rien. Le brick s'éloigna rapidement; mais ses sarcasmes me piquèrent au vif.

— Jugurtha, m'écriai-je, montrons à cet orgueilleux insulaire qu'il y a des hommes à bord de ce bâtiment.

Mantez se traînait en ce moment en montant sur la poupe; je lui arrachai le porte-voix qu'il tenait en mains, et le poussant de

côté avec un air d'indignation, je m'élançai sur le bord de la poupe, et je m'écriai d'une voix si forte qu'elle me surprit moi-même : — Silence sur l'avant et l'arrière! — Jugurtha, faites exécuter mes ordres. — Prenez cet anspect et punissez quiconque hésitera à m'obéir.

Le tumulte cessa au même instant.

— Le charpentier et ses aides à la cabine pour placer les faux sabords! — La barre babord tout! — Du monde aux bras de l'avant à tribord! — Abraquez les vergues de l'avant! — Bordez le grand foc du côté du vent! — Un coup de main aux grands bras à babord! — En ralingue le perroquet de fougue! — Larguez les écoutes d'avant! — Du monde aux bras de l'avant à babord! — Changez devant! — La barre droite!

Ainsi, en moins de deux minutes, le vaisseau se trouva vent arrière, et vogua vers sa destination. C'était un spectacle curieux que celui d'un équipage obéissant en silence aux ordres d'un passager; tandis que Jugurtha, poussant l'un, battant l'autre, et mettant un

cordage dans la main d'un troisième, déployait une activité sans égale et semblait être partout en même temps.

Je continuai ainsi à donner des ordres jusqu'à ce que toutes les voiles fussent bien orientées, tous les câbles roidis, les ponts bien balayés, et les cordages convenablement roués. Quand tout fut arrangé à ma satisfaction, je m'approchai de don Mantez, qui, pendant tout ce temps, était resté muet et immobile d'étonnement, et l'ayant salué, je lui remis son porte-voix, en lui disant : — Capitaine Mantez, le bâtiment obéit maintenant, et je vous rends le commandement que le soin de notre conservation m'a forcé de prendre quelques instants. Il murmura avec fureur quelques jurements mêlés de menaces, dont je n'entendis distinctement que le mot « mutinerie, » et il descendit dans sa cabine.

— Mon brave enfant, dit mon père en me serrant la main, vous êtes notre sûreté.

— Puisse la sainte Vierge le convertir à la vraie foi ! ajouta ma mère.

— O mon frère ! dit Honoria en me prenant la main avec timidité, que je suis glorieuse

d'être votre sœur! combien je vous aime! — Mais pourquoi me traitez-vous toujours avec tant de froideur? En quoi vous ai-je offensé? N'ai-je pas le droit d'obtenir de vous une tendresse égale à la mienne?

— Soyez bien sûre que je vous aime, Honoria! — je vous aime de toute mon âme! — Je vous aimais avant de vous avoir vue; — j'étais impatient de vous voir; — mais mon caractère est une énigme. — La nature a fait une grande méprise, et il y a des instants où je me crois sur le point de perdre la raison.

Don Julien et son aimable cousine s'approchèrent à leur tour, et me donnèrent de tels éloges que j'aurais pu me regarder comme le héros du jour. J'y répondis brièvement, mais avec emphase, que j'espérais que la scène qui venait de se passer ferait sur eux tous l'impression convenable, et j'eus la satisfaction de voir que ma pensée fut comprise. Mon père devint pensif, et ma sœur frémit.

CHAPITRE X.

Pendant quelques semaines, il n'arriva rien d'important. L'équipage, tiré de toutes les nations de l'Europe, commençait à s'amalgamer, à agir avec plus d'ensemble, à connaître ses devoirs, et les manœuvres s'exécutaient sans beaucoup de méprises, ou du moins sans accidents. Dans tous nos rapports avec Mantez, la froideur augmentait tous les jours, et il finit par ne plus paraître a notre table ni en notre société. C'était un événement que j'avais vivement désiré, et j'avais travaillé de toutes mes forces à l'amener Honoria commençait à montrer pour lui une répugnance prononcée; ma bonne mère elle-même, malgré toute sa douceur, et quoiqu'elle

eût été fortement prévenue en sa faveur, ne pouvait s'empêcher de le regarder presque avec mépris. Cet état de choses contraria d'abord excessivement mon père; il avait formellement promis sa fille à Mantez, et il avait même signé les articles préliminaires. Quand nous rencontrions le capitaine sur le gaillard d'arrière, il nous recevait avec une politesse cérémonieuse et formelle, toujours mêlée d'arrogance. En un mot, quand nous fûmes arrivés dans les latitudes chaudes, il ne régnait plus entre lui et nous que haine et soupçon.

Pendant ce temps mon esprit avait recouvré sa santé morale. J'avais appris à mon cœur à aimer ma sœur en toute pureté. J'avais réussi à séparer d'Honoria la créature glorieuse et inconnue à qui j'avais voué un amour profane dans la cathédrale. Le souvenir de cette scène s'affaiblissait même de jour en jour. Je ne quittais pas ma famille; je causais avec mon père de son projet d'établissement dans la Nouvelle-Orléans; j'apprenais l'anglais à ma sœur, et je la confirmais dans sa répugnance pour Mantez; enfin,

pour rendre heureuse ma bonne mère, je lui permettais, ainsi qu'au prêtre dont j'ai parlé, de travailler régulièrement tous les soirs à ma conversion une heure avant le souper. Dire que je devins leur favori, ce serait employer un terme trop faible; j'en étais idolâtré, et mon nègre et mon chien partageaient les sentiments qui faisaient peu à peu mon bonheur.

Mais il ne faut pas oublier le noble et aimable couple qui, comme nous, avait confié à l'océan le soin de sa fortune. Don Julien et dona Isidora faisaient partie de notre cercle domestique, mais ils étaient loin d'être heureux. Leur confiance mutuelle semblait augmentée, s'il était possible; mais on ne remarquait plus en eux ni passion ni tendresse. Ils n'avaient pas devant eux une très belle perspective La fortune qu'ils emportaient n'était pas suffisante à beaucoup près pour qu'ils pussent vivre d'une manière conforme à leur rang, et la chance que pouvait avoir don Julien de recouvrer ses possessions en Amérique paraissait fort éloignée. Ce n'était pourtant pas à cette

cause qu'était dû le changement que je remarquais en eux. Comme je l'ai déjà dit, ils étaient cousins germains, et un degré de parenté si proche inspirait à Isidora des scrupules religieux. — Excellente preuve qu'elle n'aimait plus. Enfin une conversation que j'eus avec Julien, me fit découvrir la vérité.

Dans une de ces nuits délicieuses qui sont assez communes dans les latitudes des vents alisés et qui succèdent souvent à un jour de grande chaleur, j'étais appuyé sur les lisses des hamacs, plongé dans cette abstraction profonde qui fait de la mélancolie une jouissance, quand j'entendis quelqu'un soupirer près de moi. Je me retournai, et à la clarté des milliers d'étoiles qui brillaient dans le firmament, je reconnus mon ami don Julien. Il semblait affecté presque au point de verser des larmes, et il était évident qu'il désirait me parler ; mais je vis en même temps qu'il ne savait comment entamer le sujet qui lui pesait sur le cœur. Pour lui en fournir l'occasion, je lui demandai en souriant pourquoi il avait quitté son lit, ou

pourquoi il ne s'était pas encore couché, car il était près de minuit.

— Mon cher Ardent, répondit-il, je pourrais, au lieu de réponse, vous faire la même question.

— J'y répondrai sur-le-champ, et je vous donnerai ainsi un exemple de confiance dont je ne croyais pas que vous eussiez besoin. — J'ai trouvé que l'air de la cabine était étouffant, à présent que nous approchons de ce qu'on appelle avec tant de raison la zone torride; mes pensées prenaient cette forme sombre qui est trop souvent l'annonce de véritables calamités, et...... je suis venu consulter les astres.

— Consulter les astres! et que vous ont-ils dit?

— Ils m'ont fait entendre un langage de paix.

— Ah! fort bien. — Je croyais que vous auriez pu tirer quelque conséquence de leur aspect.

— Il n'y a qu'une seule conséquence que puisse en tirer quiconque n'est ni fou ni

philosophe; et c'est la magnificence merveilleuse, — inexprimable, — incompréhensible, — de l'être qui les a créés.

— Mais tout cela, mon cher Julien, n'est qu'un lieu commun.

— J'en conviens; — mais un lieu commun qui est trop peu commun. — Mais pourquoi dites-vous magnificence?

— C'est la seule expression qui soit convenable. Elle renferme tout ce que l'esprit humain peut concevoir de puissance, de splendeur et de gloire; et ces attributs impliquent toujours la bienfaisance et la bonté.

— Comment cela s'ensuit-il, Ardent?

— Un pouvoir si redoutable, si élevé audessus des êtres auxquels il a donné l'existence, aurait pu ne leur faire contempler sa puissance qu'avec une impression de terreur. Mais voyez comme sa main paternelle a revêtu toute sa création d'une beauté qui s'accroît sans cesse à mesure qu'on devient plus capable de l'apprécier. Levez les yeux. Pouvez-vous regarder cet astre sans sentir

tressaillir votre cœur? La sainte crainte dont on est pénétré n'est pas une peine, c'est un plaisir.

— Oui; c'est un glorieux dôme de saphir oriental, enrichi de brillantes topazes sous lequel nous voguons, — si toutefois nous voguons, car le navire semble stationnaire, et l'on dirait que ce sont les vagues qui passent devant nous.

— Il en est de même du temps, mon cher Julien. — Nous aussi nous semblons être stationnaires. — Nous ne remarquons pas notre course rapide vers l'éternité, et nous croyons voir les heures, les journées, les années couler devant nous, tandis qu'au contraire c'est nous qui traversons leur océan pour nous rendre au terme de notre voyage, — la mort.

—Que voulez-vous dire? Êtes-vous fataliste?

— Jusqu'à un certain point. — Ne croyez-vous pas que le soleil se lèvera demain à pareil jour dans vingt ans? Et s'il plaisait ce jour à l'Être suprême d'éteindre cet astre, mon argument serait encore le même; car

dans les deux cas, le fait existerait, que je vécusse ou non pour le voir.

— Sans contredit.

— En ce cas, vous pouvez comprendre jusqu'à quel point je suis fataliste. — Dans le gouvernement du monde, le Tout-Puissant a réglé le cours de tous les événements, et suivant que nous en ferons usage, il nous récompensera ou nous punira.

— Mais est-ce un événement réglé par le Tout-Puissant, que j'épouserai ou que je n'épouserai pas Isidora, *ma très proche parente?*

— Ah! est-ce cette pensée qui vous tourmente? — L'événement semble en votre pouvoir. Usez de cette occasion pour l'honneur de Dieu et pour la tranquillité de votre conscience. — Cette question, mon cher Julien, a rouvert dans mon cœur une blessure presque cicatrisée.

— Si je pouvais vous comprendre, je ne le voudrais pas; et cependant Isidora, *mon* Isidora a fait entrer dans mon esprit des idées sombres et terribles. — Oui, elle m'é-

pousera. Et en prononçant ces derniers mots, Julien me serra le bras à me faire mal.

— Qui en doute?

— Qui? — elle, — moi, — le prêtre.

— C'est votre cœur qu'il faut consulter.

— C'est à mon jugement qu'on en appelle. — Mais dites-moi, Ardent, croyez-vous à la doctrine des récompenses et des punitions futures?

— Très décidément.

— Mais ne pensez-vous pas que l'homme, pour assurer son bonheur temporel, puisse quelquefois commettre un petit mal, — un mal qui ne nuit à personne?

— Non, je ne le pense pas. — Mais à quoi voulez-vous en venir?

— Ne croyez-vous pas que les lois morales adoptées par la société soient fixes et inaltérables?

— Nous n'avons d'autre règle de conduite que les lois de Dieu, et celles des hommes doivent toujours y être conformes; mais, comme vous le savez, elles peuvent varier suivant les temps et les circonstances. Sous la loi des Juifs, le sacrifice qu'Abraham était

prêt à faire de son fils unique, n'était ni un crime ni un péché. C'était un acte du plus pur dévouement.

— Et de même les descendants immédiats de nos premiers parents ont pu se marier ensemble sans crime et sans péché.

— Pourquoi me faites-vous cette observation? m'écriai-je d'une voix agitée, et d'un ton brusque.

Don Julien fut quelques instants sans me répondre. Enfin, tremblant d'émotion, il appuya fortement une main sur mon épaule, et fixa les yeux sur moi avec la même attention que s'il eût voulu faire mon portrait. Il y avait dans sa physionomie un singulier mélange de crainte, d'inquiétude et de chagrin; et cependant je n'étais pas préparé à la question étrange qu'il me fit tout-à-coup: — *Pourriez-vous aimer Isidora?*

— Pourrais-je poignarder mon ami pendant son sommeil?

Sans y penser, sans le savoir, nous quittâmes l'endroit où nous étions à causer, et nous nous mîmes à nous promener l'un à côté de l'autre, et en silence. Quant à moi,

mes pensées m'accablaient, et j'avais l'âme déchirée par l'idée que mon ancienne folie étaitsoupçonnée,—peut-être découverte, et qu'elle servait de texte aux commentaires.

Tandis que je me livrais ainsi à d'amères réflexions, un nouveau compagnon, grave, intelligent et silencieux, vint se joindre à nous. La cabine dans laquelle je couchais était la première en entrant sous la poupe, précisément en face de la roue du gouvernail. J'en avais laissé la porte ouverte, et le fidèle Bounder, qui y passait toutes les nuits, avait jugé à propos d'en sortir, et de venir se promener avec nous. Mais, chaque fois que nous tournions, au lieu de tourner sur les talons, comme nous le faisions, il décrivait un cercle autour de nous, et revenait se placer à mon côté. La gravité avec laquelle il exécutait cette évolution tira enfin mon ami de sa rêverie, et lui arracha même un sourire.

—Bounder a-t-il souvent fait le premier quart avec vous de cette manière?

— Jamais, et j'en suis même étonné.

— Quel présage y trouvez-vous? Vous

devez pouvoir le dire, vous qui avez fait voile sur un bâtiment dont tant de présages avaient annoncé le naufrage.

Avant que j'eusse le temps de lui répondre, le troisième lieutenant, qui était de quart, s'approcha de nous d'un air respectueux, et me fit entendre, en hésitant, et en fort mauvais espagnol, que le capitaine avait donné des ordres positifs pour qu'on ne souffrît pas le chien sur le gaillard d'arrière. Au lieu de répondre à cet avis, je me tournai vers don Julien, et je lui dis : — J'ai remarqué sur ce navire beaucoup de présages beaucoup plus facheux que ceux qui ont tellement effrayé mon pauvre ami Gavel, dont vous m'avez si souvent entendu raconter l'histoire. — Je vois à votre accent que vous êtes anglais, dis-je alors à l'officier; comment vous nommez-vous?

Ses traits prirent une expression de plaisir quand il m'entendit lui parler en sa propre langue. — David Drinkwater, monsieur, bien à votre service, répondit-il en ôtant son chapeau.

— Et quel grade avez-vous sur ce navire?

— Troisième lieutenant, monsieur.

—Savez-vous que je suis fils d'un Anglais, élevé en Angleterre, et Anglais jusqu'à la moelle des os; — que mon père et moi nous avons frété ce bâtiment pour ce voyage, et que nous en sommes propriétaires de cinq huitièmes?

— C'est ce que j'ai entendu dire, monsieur, et à présent que Votre Honneur me le dit lui-même, j'en suis sûr.

— En ce cas, David, n'est-il pas bien dur qu'il ne me soit pas permis de me promener avec mon chien sur le gaillard d'arrière?

— Diablement dur, monsieur. Mais il faut obéir aux ordres, et d'après les coutumes de la marine, un capitaine a droit de faire tels règlements que bon lui semble. J'ai pourtant vu plus d'un chien sur le gaillard d'arrière de plusieurs bâtiments de guerre à bord desquels j'ai servi; mais ils appartenaient au capitaine.

— Et vous croyez que le capitaine, en vertu de son grade, a le droit de défendre que cet animal se promène avec moi ?

—Je ne connais rien à la vertu du capitaine; mais je pense qu'il a le droit d'empêcher ce chien d'être sur le gaillard d'arrière; quoique, tout bien considéré, il me semble que ce soit un acte de basse animosité dont il devrait avoir honte;—aussi vrai que je me nomme David.

Ayant expliqué l'état des choses à don Julien, dont l'anglais était une fleur qui montrait à peine son premier bouton, j'emmenai Bounder dans ma cabine et je l'y enfermai. J'allai ensuite rejoindre mon compagnon. — Ce don Mantez, lui dis-je, ne tardera pas à être en guerre ouverte avec nous. Vous savez comme moi qu'il s'est éloigné de la compagnie de ses passagers. Honoria elle-même n'a plus le pouvoir de l'attirer dans notre cabine; mais il ne renoncera pas pour cela aux prétentions qu'il a à sa main. Qu'il me haïsse, je le conçois parfaitement. Après tout ce qui s'est passé entre nous, il est impossible que nous maintenions même une apparence de cordialité. Mais pourquoi son inimitié s'étend-elle avec une sorte d'ostentation sur mon

père et ma mère, et même sur vous et Isidora? C'est ce que je ne puis concevoir. Vous figurez-vous quelles peuvent être ses intentions ultérieures? — Savez-vous ce qu'il est?

— Il est le futur époux de votre sœur; raison pour laquelle je lui couperais la gorge avec grand plaisir.

— Est-ce ainsi que vous parlez? Il faut que je vous serre la main. — Non, nous ne lui couperons pas la gorge; mais je me laisserai couper le cou jusqu'à l'os, avant de consentir qu'il épouse ma sœur. — Cependant, ajoutai-je, les yeux fixés sur lui, je ne voudrais pas vous voir l'amant d'Honoria.

— C'est précisément ce que m'a dit Isidora. — Elle prétend que vous ne voudriez avoir pour beau-frère ni Mantez, ni moi, ni qui que ce soit au monde.

Je sentis le feu me monter au visage, et j'étais sur le point de lui répondre avec colère. Mais en le regardant, je lui vis un air si calme, si tranquille, si plein de son innocence, que je fus convaincu qu'il

n'avait pas voulu m'offenser. Mais mon ancienne blessure avait saigné de nouveau, et lui prenant la main avec affection, je lui souhaitai une bonne nuit, et je me retirai dans ma cabine.

Je passai toute cette nuit comme dans le sommeil de la fièvre, et je me levai le lendemain avec la détermination de consacrer à Isidora une plus grande partie de mon temps qu'à ma sœur. Je résolus de consacrer cette journée à des observations pour tâcher de connaître les motifs de la conduite de tous ceux qui m'entouraient, et de pénétrer ainsi dans leurs desseins. En fils respectueux, je commençai par mon père. Il était trop simple et trop franc pour qu'il fût difficile de lire dans son cœur. Il passait presque toutes ses matinées, entouré de ses livres de commerce, à former des plans de spéculation, et à visiter un cabinet pratiqué dans la soute aux liqueurs, et fermé d'une double porte, où étaient déposées plusieurs caisses en fer contenant des piastres et des doublons. Il regardait son voyage comme une affaire toute simple, et

il était disposé à payer à Mantez telle somme qu'il exigerait pour la rupture de son engagement avec lui, plutôt que de causer le plus petit chagrin à une fille qu'il chérissait tendrement. La seule chose qui le contrariât, était la lenteur du voyage; et il expliquait le changement de conduite de Mantez en disant que le désappointement d'un amant lui donnait le droit de se donner quelques airs.

Ma bonne mère n'était occupée que de trois choses,—la manière dont elle passerait la journée, — la crainte que le roulis du bâtiment ne lui fît prendre quelque attitude contraire à la dignité d'une noble Espagnole, — et le désir de me voir sortir des sentiers de l'hérésie.

Honoria, la belle et enjouée Honoria, n'était pas un moment sans occupation, et se trouvait toujours heureuse. Elle faisait de la musique; elle prenait ses leçons d'anglais, elle apprenait à Jugurtha à parler avec les doigts; elle persiflait son ancien amant, qui prétendait l'aimer encore, et la journée s'écoulait ainsi. Elle m'assurait souvent qu'à

présent qu'elle était sûre de mon affection ; rien ne manquait à son bonheur. Elle ne voyait aucun nuage sur l'horizon de son destin. Quand elle se promenait sur le pont, les hommes de l'équipage n'osaient s'en approcher, mais tous avaient les yeux fixés sur elle. Elle leur semblait le gage de leur sûreté, et ils se disaient que sa présence les préservait des tempêtes et des ouragans. Quelques uns, plus enthousiastes que les autres, avaient gravé son nom sur leurs bras avec de la poudre à canon.

Jugurtha était au service de toute la famille, et il jouissait de tout le bonheur dont il était susceptible. Il avait toujours eu la bouche très grande, et le sourire de satisfaction qu'il avait sans cesse sur les lèvres, l'avait encore élargie au point qu'elle n'était plus séparée de ses oreilles que par deux rides formant une courbe, qui exprimaient la gaieté en caractères sténographiques parfaitement intelligibles. Il était tellement changé, que Mantez lui-même passait quelquefois devant lui sans que la physionomie du nègre reprît son caractère diabolique. Son service

dans la cabine lui laissait bien peu de temps pour avoir beaucoup de rapports avec l'équipage ; mais il était généralement aimé de tous ceux qui le connaissaient.

CHAPITRE XI.

Quoiqu'il n'y eût rien qui ne fût satisfaisant dans les observations que j'avais faites sur toute ma famille, la conduite de Mantez et sa familiarité croissante avec ses deux premiers lieutenants, me donnaient beaucoup d'inquiétude. Le premier, nommé Gomez Alfarache, était un Espagnol qui avait la physionomie sinistre d'un bandit; le second, qui se donnait les noms bien ronflants d'Auguste Epaminondas de Montmorenci, était un don Quichotte pour la maigreur, et avait une figure patibulaire. Il est inutile de dire que ni moi, ni personne de ma famille, nous n'avions aucune liaison avec ces personnages illustres, quoiqu'ils nous eussent

fait bien des avances pour obtenir l'entrée de notre cabine, et des invitations à notre table. Le troisième lieutenant, comme je l'ai déjà dit, se nommait David Drinkwater. C'était un homme sans éducation, mais qui paraissait franc et honnête, quoique je doute que ce nom fût véritablement le sien et qu'il ne lui convînt nullement (1). Quoi qu'il en soit, je vis avec plaisir qu'il n'était pas admis dans l'intimité du capitaine et des deux premiers lieutenants; je cherchai donc à me l'attacher, ce qui ne me fut pas difficile quand j'eus reconnu combien il avait un penchant opposé au nom qu'il portait.

Toutes les fois qu'il était de quart pendant la nuit, je ne manquais pas d'aller causer avec lui, et j'avais pour lui toutes ces petites attentions qui gagnent le cœur d'un marin. Peu à peu je l'amenai à me raconter son histoire, ce qu'il fit avec franchise; mais je remarquai que, pour de bonnes raisons sans doute, il y laissait une lacune. Comme mon

(1) *Drinkwater* signifie « buveur d'eau. »
(NOTE DU TRAD.)

but était de gagner son affection, je n'eus pas l'air de m'en apercevoir, et je ne lui fis aucune question pour découvrir ce qu'il voulait évidemment cacher.

Quelques nuits après ma conversation avec Julien, rapportée dans le chapitre qui précède, le capitaine s'étant retiré dans sa cabine, j'étais à me promener avec Drinkwater, suivant mon usage, sur le gaillard d'arrière; il me dit tout à coup : — Savez-vous de quel côté nous marchons, monsieur Troughton?

— Vers la Nouvelle-Orléans.

— Je n'en sais rien. — Savez-vous où est le cap à présent?

— Pourquoi me faites-vous cette question? — Je vais y voir.

— Allez.

Je m'approchai de l'habitacle, et je vis que nous nous dirigions au sud-ouest quart d'ouest. Je lui fis part du résultat de mon examen.

—Fort bien. Mais savez-vous que nous prenons beaucoup trop de sud? et la semaine dernière, le capitaine Mantez m'a dit

que je n'avais pas besoin de faire des observations solaires.

— Vraiment! Et en avez-vous fait?

— Tous les jours, sur le gaillard d'avant; et nous sommes déjà dix degrés et demi plus près de la ligne que nous en avons besoin.

— Cela demande attention, David. — Qui est-ce qui s'occupe de la route du navire?

— C'est principalement le capitaine; mais ce grand squelette de Français s'en mêle autant que lui.

— Mais le capitaine et le Français peuvent être deux ignorants.

— Cela est possible; mais je crois qu'ils savent fort bien où ils conduisent ce navire.

— Et vous-même, le savez-vous?

— Non, sur mon âme.

— Et ce n'est pas à la Nouvelle-Orléans?

— Non, certainement.

— Vous m'alarmez, David. Vous savez que tous les êtres que je chéris dans le monde sont à bord de ce vaisseau. — Avez-vous vu d'autres symptômes de perfidie?

— J'ai vu quelque chose d'assez curieux.

L'avant-dernière nuit, il y a eu une assemblée de presque tous les officiers, excepté moi, dans la cabine du contre-maître, et le capitaine y a assisté.

— En vérité! Eh bien, David, par égard pour le sang anglais qui coule dans nos veines, vous devez prendre notre parti. — Nous verrez-vous emmener sur notre propre navire pour être jetés à l'eau, à la première occasion, comme une portée de jeunes chiens?

— Non, si je puis l'empêcher. Mais, après tout, il est possible qu'il n'y ait pas autant de mal que vous le soupçonnez; on ne veut peut-être qu'allonger le passage pour avoir occasion de faire payer vingt à trente jours de gages de plus aux hommes et aux officiers; mais quoi qu'il puisse arriver, pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi, et pour l'amour de cette créature céleste, votre sœur, il y a une vie à votre service, — celle de David Drinkwater, — et en voici ma main pour preuve.

— Je l'accepte comme un gage d'amitié, David. Honoria vous en fera aussi ses remerciements; elle dormira plus tranquille-

ment quand elle saura qu'elle dort sous votre protection.

En ce moment, nous entendîmes la sonnette du capitaine, et David alla dans la cabine de Mantez pour recevoir ses ordres. Il revint me trouver un moment après, et, prenant un air officiel, il me dit, en ôtant son chapeau : Don Mantez présente ses humbles compliments au signor Trottoni, et il regarderait comme une faveur spéciale s'il voulait s'abstenir de détourner de ses devoirs l'officier de quart, et de chercher à le faire entrer dans quelque complot.

David avait fait les plus grands efforts pour s'acquitter littéralement de ce message, et par conséquent il me l'avait rapporté en détestable espagnol.

— Fort bien, David, lui dis-je, vous faites des progrès dans l'espagnol; mais Mantez ne fait qu'ajouter un nouvel article à son compte.

— Oui, dit-il en jurant. Supposer que je puisse me détourner de mes devoirs et entrer dans un complot! — Je lui couperais volontiers la gorge pour l'en punir; et, se retirant

à tribord, il se promena en silence pendant tout le reste de son quart.

Je rentrai dans ma cabine et je me mis au lit; mais je n'avais pas la moindre envie de dormir, car j'étais en proie aux plus cruelles inquiétudes. Je m'armai de toute ma résolution pour combattre les dangers dont il me semblait que nous étions menacés; mais je résolus de n'alarmer ma famille qu'au dernier moment.

Dès qu'il fit grand jour, j'allai trouver Julien, et je lui confiai tous mes soupçons. Il envisagea la situation des choses sous le même point de vue que moi, et nous résolûmes de nous munir secrètement d'autant d'armes et de munitions qu'il nous serait possible, et de les cacher dans nos cabines et dans la grande cabine du premier pont, qui était exclusivement destinée à nos dames, et autour de laquelle étaient leurs petites chambres à coucher et celles des femmes à leur service. Le branle de mon père était tendu d'un côté, dans une cabine en avant de la grande, et celui du prêtre de l'autre côté : l'un et l'autre étaient garnis d'un rideau de toile. J'ai déjà dit que je cou-

chais dans une petite cabine sous l'extrémité de la poupe, à tribord, et Julien en occupait une semblable en face, à babord. La grande cabine sous la poupe était à l'usage de Mantez, et depuis quelque temps il y prenait même ses repas. Il y avait alors trois semaines qu'il n'était entré dans la grande cabine, sur le premier pont; les trois lieutenants avaient leurs hamacs suspendus dans une cabine à l'arrière du premier pont, et les officiers inférieurs étaient placés comme ils le sont ordinairement à bord des grands vaisseaux. — Un général prudent prend toujours, s'il le peut, connaissance du champ de bataille avant le commencement du combat.

J'avais pourtant résolu de prendre les choses le plus tranquillement possible et de tromper les conspirateurs, en ayant l'air de croire que tout allait bien. Mais don Mantez, jugeant très nécessaire de ne nous donner aucun soupçon, commença, le même jour, à agir d'après les mêmes principes. Entre onze heures et midi, il s'avança vers moi sur la poupe, et me salua avec politesse. Je fis un effort sur moi-même, et je lui

rendis son salut en souriant. Cet encouragement le porta à m'adresser la parole.

— Senor Trottoni, j'espère que le troisième lieutenant vous a transmis mon message la nuit dernière, sans vous donner lieu d'en être offensé.

— Est-il possible, capitaine, de porter un charbon enflammé dans la main sans se brûler, ou d'entendre de sang-froid une accusation de chercher à faire entrer un officier subalterne dans quelque complot?

— Quelle méprise a-t-il donc faite? Drinkwater est un sot quand il parle sa langue, mais il l'est doublement quand il en parle une autre. — Vous pouvez vous rappeler que vous parliez très haut, et j'avais réellement besoin de repos. Je ne l'avais chargé que de vous prier de parler plus bas, et si cette liberté vous a offensé, je vous en demande pardon.

— Pas un mot de plus, don Mantez; soyez bien assuré que j'ai pour vous les mêmes sentiments que vous avez pour moi. — Mais il est près de midi. Ne ferez-vous pas une observation?

— Sans doute. Je vais envoyer chercher mes officiers.

Le capitaine avec son sextant, et les deux premiers lieutenants avec leurs quadrants, commencèrent à calculer la hauteur du soleil.

— Mais où est l'Anglais? demandai-je. Les hommes de son pays sont en général bons marins.

— Oh, il fait exception, senor; il n'y entend rien.

— J'en suis fâché pour lui, répondis-je. Et m'adressant à un matelot qui était près de nous, je le chargeai d'aller prier M. Drinkwater de me prêter son quadrant. — Je désire voir, dis-je au capitaine, si j'ai oublié ce que j'ai appris à bord du bâtiment sur lequel j'ai fait naufrage.

On apporta bientôt le quadrant, et je me mis à calculer la hauteur du soleil.

— Midi! s'écria Mantez; qu'on frappe la cloche!

Pendant ce temps, je pris mon crayon, et je calculai la latitude. Feignant ensuite un étonnement que je n'éprouvais pas, je

m'écriai : — Dix degrés treize minutes de latitude septentrionale! — Que veut dire cela? — Par quel étrange miracle nous trouvons-nous ici?

Tous trois parurent confondus, et il y eut un moment de silence.

— Impossible! s'écria le capitaine; le quadrant de Drinkwater ne vaut pas mieux que son maître.

J'avais répété mes calculs d'après le sextant du capitaine, qu'il avait mis à l'écart. — Le quadrant de Drinkwater est en bon ordre, dis-je, car je trouve le même nombre de degrés et de minutes, à quelques secondes près, marqué par votre index. — Et je vois, monsieur, dis-je au premier lieutenant, que votre quadrant donne également le même résultat. — Au nom du ciel, comment se fait-il que nous soyons au sud de toutes les îles des Caraïbes?

— J'en suis aussi étonné que vous, répondit le capitaine. Est-il possible que vous vous soyez trompé ainsi, senor Montmorenci? Au surplus, entrons tous dans ma cabine, nous consulterons nos cartes,

et nous verrons s'il faut rectifier notre marche.

Nous entrâmes dans la cabine de Mantez, et j'eus bientôt le bout de l'index placé sur la latitude que nous traversions alors. —Maintenant, messieurs, demandai-je, combien de chemin avons-nous fait vers l'ouest ?

Aucun d'eux ne pouvait le dire, ou ils affectaient de ne pas le savoir. Pas un seul des chronomètres n'était en bon ordre; la route estimée était pire qu'inutile; et l'on n'avait pas fait une seule observation lunaire depuis que nous avions perdu la terre de vue.

Une réflexion qui me frappa alors pour la première fois, fut que depuis plus de huit jours nous n'avions pas aperçu un seul bâtiment. Nous étions donc dans des parages peu fréquentés. Etait-ce à dessein qu'on nous avait conduits hors de la route ordinaire de tous les navires qui vont d'Europe vers le tropique du cancer? J'en fus convaincu, et cette conviction fut pour moi un choc électrique. Je ne doutai plus que nous ne fussions trahis. Quoi qu'il en fût,

je réussis à conserver la même expression de physionomie, et je dis avec autant de calme que j'en pus montrer : — Vous voyez, messieurs, que, comme les petits enfants dans les bois, nous nous sommes perdus sur l'Océan. Ces insulaires, les Anglais, sont sur mer comme dans leur élément; faisons venir Drinkwater, et demandons-lui son avis. Nous serons maîtres de le suivre ou de le rejeter, mais c'est une chance que nous ne devons pas négliger.

— Qu'on aille chercher ce chien d'Anglais, Drinkwater! dit le capitaine à un matelot. Le troisième lieutenant ne fut pas longtemps à arriver. Il avait l'air humble et respectueux, mais l'expression de ses traits avait quelque chose de sombre qui me fit juger favorablement de son honneur et de sa franchise.

— Nous vous avons envoyé chercher, monsieur Drinkwater, lui dis-je en le saluant, pour vous demander si vous pouvez nous dire dans quels parages nous nous trouvons.

— Dans quels parages? — Dieu le sait.

—Quelque part sur l'Atlantique, je suppose.

— C'est une supposition qu'on peut faire sans risque.— Mais savez-vous sous quelle latitude nous sommes?

— Pas bien loin de la ligne, je pense, à en juger par l'infernale chaleur du soleil, qui fait fondre la poix dans les coutures.

— Voici exactement notre latitude, lui dis-je en lui montrant la carte. Et maintenant que pensez-vous de notre longitude?

— S'il faut dire ce que j'en pense, je dirai que nous ne devons pas être bien loin de l'île de Saint-Paul. Nous n'avons pas fait plus de trente degrés à l'ouest. Dites que je ne suis pas marin, si cela n'est pas vrai. — Nous sommes juste sur la route que les bâtiments négriers suivirent quand les Anglais commencèrent à leur faire la guerre.

— Comment savez-vous cela?

— Parce que j'ai servi à bord d'un bâtiment négrier, s'il faut le dire. Je connais les herbes marines parmi lesquelles nous voguons, aussi bien que les marguerites et les boutons d'or qui croissent dans la prairie

qui est derrière la maison de mon père; plût au ciel que j'y fusse! — Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Je vous ai dit ce que vous me demandiez, à présent faites ce qu'il vous plaira.

— Mais que faut-il faire pour aller à la Nouvelle-Orléans, David?—Parlez hardiment et, par saint Georges d'Angleterre, votre avis sera suivi.

— Vous n'avez sûrement pas dessein de changer la marche du vaisseau sans mon consentement? — dit Mantez sans emportement.

— Avec ou sans votre consentement, très certainement.

— Vous n'en ferez rien, car en cette occasion, je consens d'avance à tout ce que vous proposerez.

— Vous entendez, monsieur Drinkwater. —Eh bien, que faut-il faire?

— Si j'étais chargé de la conduite du navire, je plierais toutes les bonnettes à babord avant qu'un singe eût le temps de casser une noisette; j'abraquerais les bras des vergues à babord, je placerais le vais-

seau vent arrière, et j'en tournerais la poupe au nord-ouest. Nous verrions bientôt quelques unes des îles Vierges, et je les connais toutes de vue aussi bien que je connais mes frères et mes sœurs.

— Eh bien, capitaine Mantez, dis-je en le saluant, m'accorderez-vous la grâce de suivre cet avis?

— Oh! senor Trottoni, répondit-il en me saluant encore plus profondément, vous avez trop de bonté. Peut-être me rendrez-vous le service inappréciable de commander vous-même cette manœuvre. Il est très raisonnable que le capitaine d'un vaisseau en remette le commandement à un passager, — à un jeune homme qui n'est pas marin, — qui vend des étoffes de coton et qui achète de la mélasse. — Acceptez mon porte-voix, senor, et donnez vos ordres.

— Avec le plus grand plaisir du monde, répondis-je en prenant, à son grand étonnement, le porte-voix qu'il me présentait; et courant à l'extrémité du gaillard d'arrière, je criai de toutes mes forces, en me servant de cet instrument : — Tout le monde en haut!

— Orientez les voiles! En très peu de temps le vaisseau passa au vent, et avança avec rapidité dans la direction indiquée par David.

Le son de ma voix, pendant que je donnais les ordres nécessaires, amena de suite sur le gaillard d'arrière toute ma famille avec don Julien et dona Isidora. Ce fut un grand plaisir pour dona Honoria de voir son frère jouer encore une fois le rôle de capitaine, et elle me le dit avec toute la gaieté de son âge. Dans le fait, la scène avait quelque chose de burlesque, car dès que je commençai à donner des ordres comme commandant, Jugurtha se crut officiellement appelé à remplir les fonctions de lieutenant, et on le voyait courir de tous côtés sur le pont, et se démener pour faire exécuter les manœuvres avec une rapidité sans égale, menaçant l'un, frappant l'autre, et faisant obéir tout le monde; et pourtant, si tout autre que moi eût donné ces ordres, il n'aurait pas touché à un cordage pour empêcher le navire de couler à fond, — pourvu qu'il eût été certain de notre sûreté.

Quand cette manœuvre fut terminée, je

remis le porte-voix à Mantez. Il le reçut avec un sourire ironique; mais il ne montra aucun symptôme de ressentiment de la liberté que j'avais prise : son bon plaisir fut d'afficher un air gracieux pendant toute cette journée; il nous fit même des avances qui semblaient indiquer le désir de vivre en meilleure intelligence avec nous. Il me parut pourtant que sa conduite était celle d'un homme venant de gagner une partie désespérée; la physionomie de ses deux principaux officiers était aussi animée d'une joie maligne. Mon cœur se serrait en voyant ces indices d'une trahison couronnée par le succès. Cependant il fallait dîner, et je résolus de rendre ce repas mémorable, en y invitant David Drinkwater.

Nous avions jusqu'alors maintenu une ligne de démarcation complète entre nous et tout l'équipage; mon invitation parut donc à David un honneur plus grand qu'il ne pouvait l'espérer. La cordialité de mon père, la politesse affable de ma mère, et la coquetterie enfantine de ma sœur le ravirent de plaisir. Il nous chanta des chansons navales, nous raconta des anecdotes de marine, et nous prouva

qu'une écorce grossière couvre quelquefois le bon sens et la noblesse de l'âme. Il fit aux yeux d'Honoria un compliment dont un poëte aurait pu être jaloux. Il la pria de ne pas fixer ses yeux si souvent sur lui, parce qu'ils pourraient lui faire oublier une leçon que lui avait donnée sa mère, et qui était de n'adresser son culte à aucun autre azur que celui qui couvrait la face des cieux.

— Qu'avez-vous donc fait ce matin à notre navire, Ardent? me demanda mon père; je ne l'ai jamais vu marcher si rapidement.

— Si cela dure, répondis-je, j'espère que nous aurons bientôt recouvré le terrain que nous avons perdu.

— N'y comptez pas trop, dit David; nous sommes dans les latitudes des calmes, et nous pouvons être condamnés à être rôtis pendant six semaines sur la surface d'un miroir.

— Puissiez-vous, David, être aussi peu prophète que Balaam, quand il alla....

— Balaam? Il y a entre lui et moi plus de ressemblance que vous ne vous le figurez. A l'instant où nous allions prophétiser, nous

fûmes interrompus l'un et l'autre par.......

— Par un ange ou par un âne? demanda Honoria en riant.

— Par un ange, miss Honoria, car c'est vous qui m'interrompez.

— Eh bien, s'écria ma sœur, n'est-ce pas un preux chevalier, — un véritable chevalier errant marin, — ferme comme....

— Comme la maîtresse ancre, miss Honoria.

— Fidèle comme, — comme....

— Comme la boussole.

— Brave, — brave comme....

— Oh, quant à la bravoure, nous autres Anglais, nous la comptons pour rien; elle vient toujours par-dessus le marché.

— Noblement répondu, mon cher David, lui dis-je; mais à qui cette bravoure sera-t-elle dévouée? Quelque belle dame est toujours supposée la divinité tutélaire d'un brave chevalier.

L'idée de la divinité tutélaire mit le bon David dans l'embarras, et il se mit à se gratter la tête en enfonçant ses doigts dans une forêt de cheveux.

— M. David, dit Honoria en se livrant à une gaieté maligne, est un parfait Bayard de mer, — un chevalier sans peur et sans reproche, — gracieux comme le faon, — délicat comme le lys qui penche la tête, — fleuri comme la rose au printemps, — couvert d'une auréole de....

— Allons, allons, Honoria, lui dis-je un peu mécontent, c'est assez plaisanter; si nous pouvions pénétrer dans le fond des cœurs, nous verrions que celui de mon ami David est aussi noble, aussi généreux et plus désintéressé que le cœur du meilleur chevalier qui se soit jamais illustré dans toute la chrétienté. Sérieusement, Honoria, et sans vouloir vous alarmer le moins du monde, je voudrais vous imprimer fortement l'idée que ce sont les services de cœurs comme les siens, dont nous pouvons avoir besoin, et je désirerais véritablement que vous le choisissiez pour votre chevalier dès ce soir, — à l'instant même.

Le lecteur sait que j'avais tous les motifs possibles pour chercher à porter au plus haut point le zèle et l'enthousiasme du troisième lieutenant en notre faveur, et les plaisanteries

de ma sœur me donnèrent une idée que je mis sur-le-champ en exécution. Nous préparâmes une espèce de trône sur lequel nous installâmes Honoria; mais alors une petite difficulté fut sur le point de détruire l'harmonie de nos arrangements, car don Julien insista pour être le premier qui obtînt l'honneur d'être déclaré son chevalier; mais sa cousine et moi nous protestâmes contre cette prétention, et nous soutînmes qu'elle était inadmissible, puisqu'il n'était pas marin, et que l'ordre de chevalerie que nous voulions établir était entièrement naval. Il céda enfin à nos remontrances, quoique d'assez mauvaise grâce.

— Maintenant, Honoria, dis-je à ma sœur, prenez l'air de gravité d'une reine; songez que les voies du Tout-Puissant sont impénétrables, et que cette cérémonie, qui ne vous paraît qu'un jeu, peut devenir notre salut à tous. Elle tressaillit et parut alarmée, et j'ajoutai: — Si par malheur quelque danger venait à nous menacer. — Maintenant, don Julien d'Aranjuez, vous êtes grand-chambellan et secrétaire de notre reine: placez-vous à la

gauche de Sa Majesté. — Et vous, dona Isidora, prenez place à sa droite ; vous ne pouvez remplir un poste subalterne, vous serez son premier ministre. — A présent, Jugurtha, allez chercher le grand gobelet d'or de mon père, et emplissez-le du meilleur vin. — Agenouillez-vous aux pieds de notre souveraine, — pas si près, drôle à peau d'ébène ; il faut laisser place pour le futur chevalier. — Et vous, ma sœur, prenez cette épée, et tenez-la comme une arme dans laquelle vous avez toute confiance. — David Drinkwater, troisième lieutenant de *la Santa-Anna*, approchez-vous. — Le bon plaisir de notre souveraine Honoria étant de créer un ordre de chevalerie qui portera le nom d'Ordre de l'Honneur Naval, et ayant distingué en vous les qualités et les talents qui rendent la chevalerie honorable aux yeux de tous les hommes, elle a résolu de vous nommer premier chevalier de cet ordre. Enfermés, comme nous le sommes, dans cette forteresse flottante, nous devons nous dispenser de bien des cérémonies qui sont d'usage avant l'installation. Par exemple, il est d'usage que l'aspirant à cet honneur

fasse la veille des armes dans quelque église ou chapelle. Si vous avez quelque scrupule à ce sujet, vous pourrez passer la nuit prochaine au haut du mât d'artimon; — mais nous ne l'exigeons pas. C'est un point que nous vous laissons à décider comme cas de conscience.

— Je préfère en être dispensé, dit David, à moins que je n'aie avec moi une bouteille de rhum.

— C'est répondre prudemment. — Vous pouvez aussi entendre la messe demain matin.

— Je suis né presbytérien, monsieur Ardent.

— L'objection est valable. Quant à la décoration, elle ne sera ni en or ni en argent; elle consistera en quelque chose de plus simple, mais infiniment plus précieux: ce sera une tresse de ces beaux cheveux blonds, suspendue à votre cou par un ruban bleu de ciel, qui restera caché sous vos vêtements.

— Non! non! s'écria ma sœur en se couvrant le visage des deux mains; je ne puis y consentir.

J'avais jusqu'alors parlé en anglais, pour

que David m'entendît plus facilement; mais en ce moment, et pour la raison contraire, j'adressai la parole à ma sœur en espagnol. — Honoria, lui dis-je, ne me croyez-vous pas un frère jaloux de votre honneur? Écoutez-moi bien : je vous dis maintenant que ma vie, la vôtre, celle de nos parents, notre destin à tous, dépendent peut-être d'une boucle de vos cheveux.

— Juste ciel! s'écria-t-elle, en détachant le ruban qui retenait ses cheveux, en sommes-nous donc venus là, mon cher Ardent? Quel danger avons-nous donc à redouter?

— Calmez-vous, Honoria : nous ne sommes pas encore en danger; mais nous avons lieu de concevoir des craintes. Nous sommes ici à la merci d'une bande de misérables; je désire nous faire un parti : ce n'est que par le moyen de cet homme que je puis y parvenir, et il est heureux qu'il ne sache pas assez l'espagnol pour nous comprendre.

Je lui parlais à demi-voix pour ne pas alarmer nos parents. Les larmes qui étaient prêtes à couler de ses yeux se séchèrent sur-le-champ; elle reprit un air serein, et, coupant

une longue tresse de ses cheveux qu'elle attacha à un ruban bleu, elle demanda en souriant quelle serait la devise de l'ordre.

— Il faut consulter David sur ce point, d'autant plus qu'il faut qu'il choisisse lui-même, sans aucun délai, une vingtaine au moins de compagnons braves et fidèles.

— J'entends, monsieur, j'entends, et vous pouvez compter sur moi. Quant à la devise, que pensez-vous de celle-ci : Le vaisseau qui fait voile, le vent qui souffle et la fille qui aime un marin?

— Elle est fort bonne en elle-même, David; mais comme notre ordre est celui de l'honneur naval, je crois qu'il faudrait y faire quelque allusion dans la devise.

— Ah! quelque allusion à l'honneur? — Oui, oui. — Eh bien, que ce soit : L'honneur est comme l'Océan, incorruptible.

— Bravo! m'écriai-je; on ne pourrait en trouver une meilleure. — A présent passons au reste de la cérémonie. — Honoria, la décoration est-elle prête?

— La voici, répondit-elle en me montrant la tresse de cheveux élégamment attachée à

un ruban bleu ; et comme cette tresse était trop longue, elle en avait coupé le bout, et en avait fait une seconde décoration, évidemment d'un ordre inférieur. — Et pour vous prouver que je ne suis pas prude, ajouta-t-elle, en voici une autre que je destine à mon fidèle écuyer noir.

Je fis alors agenouiller l'aspirant aux pieds d'Honoria, et je lui dis : — David Drinkwater, répondez solennellement et dans un esprit de vérité aux questions que va vous faire votre souveraine, et ayez soin de la regarder en face pour qu'elle puisse juger de la sincérité de vos réponses.

David leva les yeux sur elle avec un air d'émotion, mêlé de confusion et de timidité, tandis que Julien aurait fourni à un peintre une excellente étude pour l'expression de la jalousie ; et il me sembla que dona Isidora goûtait un plaisir malin en voyant son trouble. Je dictai alors à Honoria les questions qu'elle devait faire au récipiendaire.

— David Drinkwater, désirez-vous prêter le serment de chevalerie, et en accomplir tous les devoirs, en bannissant de votre cœur

tout sentiment d'égoïsme, de bassesse et de lâcheté?

— Je le désire de toute mon âme.

— Vous ferez-vous toujours un devoir de prendre les armes pour la cause juste et de secourir les opprimés, même au risque de votre vie? Défendrez-vous la liberté de vos semblables? briserez-vous les fers de l'esclave?

— Je le ferai. — Oui, je ferai tout cela.

A ces mots, Jugurtha, qui était à genoux un peu en arrière, mais presque en face de lui, ouvrit sa large bouche pour lui adresser un sourire d'encouragement, et lui passa la main sur la tête comme une nourrice caresse un enfant qui a été sage.

— Déploierez-vous sur mer toute votre force et tout votre courage contre le brigand et le pirate?

— Oui, de par Dieu!

— Si vous entendiez le cri de l'innocence insultée, que feriez-vous?

— J'appuierais un genou sur la poitrine de l'insolent; je lui serrerais la gorge d'une main,

et de l'autre je lui enfoncerais mon poignard entre les côtes.

— Vous êtes digne d'être admis dans la chevalerie de la Mer, et je vous investis de la décoration de cet ordre. — Soyez juste, brave, et fidèle à moi et aux miens. Lui touchant alors l'épaule avec la lame de son épée, elle ajouta : Levez-vous, sir David Drinkwater.

David se leva au milieu de nos acclamations tellement ému, qu'il chancelait comme s'il eût été ivre. Chacun de nous lui serra la main tour à tour, en l'appelant sir David. Pendant ce temps, il se frottait le front de la main gauche d'un air égaré; et enfin il s'écria : — Je sais fort bien que tout cela n'est qu'une plaisanterie; mais je ne manquerai pas à mes promesses; je les tiendrai jusqu'à la mort.

— Le cérémonial n'est pas encore fini, sir David, dit Honoria; il faut vous agenouiller et me baiser la main. Il ne se fit pas répéter cet ordre, et nous entendîmes un bruit semblable à celui que produit le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne en sautant. Ce n'était que l'évaporation du baiser ap-

pliqué par le nouveau chevalier sur la main d'Honoria.

— C'est assez, dit Honoria; il ne faut pas manger les mains des dames. — Levez-vous, sir David. — Jugurtha, donnez-moi le gobelet de vin. — Je bois à votre santé, sir chevalier. Après y avoir trempé ses lèvres, elle lui passa la coupe, et David la vida d'un seul trait. Jugurtha la remplit, et nous bûmes tour à tour à la santé du nouveau chevalier.

— Souvenez-vous, sir David, lui dis-je alors, qu'il faut enrôler des compagnons dans notre ordre. — Voici quelques aunes de ruban bleu, distribuez-les à ceux que vous jugerez dignes de confiance, et ce sera le signe de reconnaissance quand le moment critique sera arrivé. — Vous me comprenez, sire chevalier?

— Parfaitement. Mais il faut que je vous quitte, car je dois faire le quart de guidon, et le capitaine ne me pardonnerait pas une minute de retard. Adieu; mais comptez-y bien, miss Honoria; plaisanterie ou non, je tiendrai fidèlement toutes mes promesses.

Pendant le cours de cette plaisanterie très

sérieuse, il avait été impossible d'empêcher qu'il ne transpirât quelque chose de notre situation dangereuse, et dès que David fut parti, les trois dames ne cherchèrent plus à cacher leurs alarmes. Je fis tous mes efforts pour les tranquilliser, en leur disant que je n'avais voulu prendre que des mesures de précaution contre des dangers qui étaient possibles sans être probables; mais je ne pus réussir à les rassurer, elles avaient l'esprit dans un accablement profond, et elles se retirèrent de bonne heure chacune dans sa cabine.

CHAPITRE XII.

Quand, après le départ des dames, je me trouvai seul dans la grande cabine avec mon père et Julien, nous rapprochâmes nos chaises, et nous commençâmes à causer plus librement de notre situation. Je détaillai toutes les raisons qui me portaient à croire qu'elle était dangereuse, et mon père convint avec moi que le danger était imminent ; mais il ne montra ni crainte, ni faiblesse ; tout ce qu'il désirait, c'était que nous fussions préparés à l'explosion avant qu'elle eût lieu. Comme tout dépendait du caractère personnel de Mantez, je fis plusieurs questions sur ce sujet, et je demandai s'il jouissait d'une bonne réputation, s'il était reçu dans la portion

respectable de la société, et s'il était véritablement noble. Mon père et Julien me répondirent affirmativement à toutes ces questions. Ils ajoutèrent en outre qu'il avait perdu des domaines considérables par suite des révolutions qui avaient eu lieu dans les colonies de l'Amérique méridionale; — qu'il était royaliste décidé; — que, depuis la mort de son frère aîné, qui avait eu lieu pendant un voyage qu'ils avaient fait à la côte de Guinée pour y prendre une cargaison d'esclaves, Mantez avait occupé la place de capitaine, tantôt dans la marine royale, tantôt dans la marine marchande; — que mon père jusqu'alors l'avait trouvé irréprochable dans toutes les affaires qu'il avait faites avec lui; et que, comme Mantez avait des connaissances respectables, tant à Madrid qu'à Barcelone, qu'il n'avait rien de désagréable ni dans sa personne ni dans ses manières, et qu'il commençait à réparer les pertes qu'il avait faites, il avait pensé, ainsi que ma mère, que ce serait un parti très sortable pour ma sœur.

Après avoir entendu tout cela, j'hésitai dans mon opinion. Je ne doutais pas que cet

homme ne fût un misérable ; mais il était hypocrite, et il savait calculer. Risquerait-il de perdre le rang qu'il occupait dans la société, et peut-être sa vie, en commettant un acte de piraterie ou de meurtre ? Je fus quelques instants sans pouvoir me le persuader ; mais quand je vins à réfléchir sur la manière dont il nous traitait, sur ses prétentions, sur le désir de la vengeance, si fort dans le cœur d'un Espagnol, et surtout sur la somme immense que nous avions à bord en or et en argent, — car l'état du commerce à cette époque n'avait pas paru assez sûr à mon père pour prendre des lettres de change, — j'en revins à ma première opinion, et il ne me resta aucun doute. Recommandant à mon père et à Julien d'avoir soin dorénavant de fermer la porte de leur cabine pendant la nuit, je leur souhaitai le bon soir, et je montai sur le gaillard d'arrière pour me retirer dans la mienne.

En y arrivant, mon premier soin fut d'examiner la boussole, et je vis que nous suivions encore la bonne route. Cela me rassura un peu ; mais comme j'entrais sous la poupe,

j'entendis les sons d'une gaieté bruyante sortir de la cabine du capitaine. Je reconnus les voix de plusieurs individus à qui le rang qu'ils occupaient ne donnait pas le droit d'y être admis, et cette circonstance me rendit mes soupçons et mes craintes.

En entrant dans ma petite cabine, je m'aperçus que Bounder n'était pas couché sous mon branle, suivant l'usage. Je descendis sur l'avant du premier pont pour le chercher, car, comme il était le favori de tout l'équipage, je savais que les matelots l'engageaient souvent à les suivre, et qu'il cédait aisément à leurs instances, parce qu'il trouvait toujours quelque chose à gagner pendant leurs repas. Il était alors environ dix heures et demie, toutes les lumières étaient éteintes, et j'entendis plusieurs personnes qui causaient avec gaieté en anglais. Je fus curieux de savoir quel sujet de conversation les mettait en belle humeur, et j'espérais même entendre quelque chose qui confirmerait ou détruirait mes soupçons. Je m'en approchai doucement. Bounder était avec eux : il me reconnut sur-le-champ ; mais à un signe que je lui fis il

resta parfaitement tranquille. C'étaient les matelots Anglais et Américains qui servaient à bord, au nombre de douze à quinze, et ils étaient étendus autour des bittes à tribord. Je m'étendis près d'eux, et, comme il faisait très obscur, personne n'y fit attention, ou du moins, si ceux dont j'étais le plus voisin m'aperçurent, ils me prirent pour un de leurs compagnons.

Comme je m'y attendais, j'entendis d'abord des plaintes et des quolibets, suivant l'usage des matelots, contre le capitaine et les officiers, qu'ils accusaient d'injustice, de partialité et de tyrannie, et contre la saleté et la négligence de tout l'équipage, en s'en exceptant eux-mêmes, bien entendu. Ils parlèrent ensuite de Drinkwater avec affection, de moi-même avec éloges, et d'Honoria avec enthousiasme. L'un d'eux jura qu'elle n'était pas Espagnole, et qu'elle n'avait pas une goutte de sang qui ne fût anglais; tandis qu'un autre la réclamait comme Américaine. Ils se mirent ensuite à chanter des chansons marines et sentimentales qui auraient fini par m'endormir, sans la voix nasale de l'un d'entre eux

qui chanta : *Cesse, cruel Borée*, de manière à éveiller un mort. La conversation reprenait entre les chansons ; mais je n'entendis pas un seul mot qui pût me porter à croire qu'ils étaient informés qu'un complot se tramait contre les passagers, et j'en conclus du moins qu'on n'avait pas cherché à les gagner. J'étais sur le point de me retirer, quand je fus arrêté par le jargon d'un drôle dont je ne pouvais voir les traits, attendu l'obscurité, et dont l'accent me rappela tout-à-coup les dix enfants de mon ancien maître, M. Falck, et la sécurité parfaite dont je jouissais dans Lothbury. C'était un vrai *cockney*, c'est-à-dire un homme né à Londres, et ayant contracté l'accent de la populace de cette ville, soit par ses liaisons avec elle, soit faute d'éducation convenable; accent qui consiste à prononcer les w comme des v, à aspirer des voyelles qui n'exigent pas d'aspiration ; à placer un r à la fin des mots qui n'en ont pas besoin, etc., etc. Il allait même plus loin, car tantôt il réduisait à deux syllabes un mot de quatre, tantôt il l'allongeait d'une cinquième, et quand une voyelle commençait un mot, il lui arrivait

fréquemment de la supprimer. Comme ce jargon serait inintelligible pour la plupart de nos lecteurs, nous nous permettrons de le traduire en langue ordinaire quand nous aurons occasion de le faire parler.

Il avait une autre particularité qui était encore plus remarquable. Quand il était à bord, il s'abstenait avec le plus grand soin de toutes phrases nautiques, et dès qu'il était à terre, il les employait à tous propos. Sur un navire, il levait les yeux au ciel quand il entendait un de ses compagnons jurer; à terre, il proférait sans cesse des jurements si horribles, que ceux qui les entendaient frémissaient de ses blasphêmes. Au total, c'était un mauvais sujet qui avait quelque chose de bon; — un homme qui n'était pas sans talents, mais qui les avait gâtés par la passion de se distinguer des autres. Ses compagnons l'appelaient tantôt Cuillère d'Argent, tantôt Bill Watkins, et quelquefois William.

— Eh bien, Bill Watkins, dit une voix, pourquoi ne chantez-vous pas aujourd'hui?

— Parce que je suis enroué.

— Enroué! Est-ce qu'il y a de l'eau dans votre soute aux liqueurs ?

— Non ; c'est parce qu'il ne s'y trouve pas de grog, comme je le disais un soir à Marie Est.

— Au diable Marie Est ! s'écria une voix rauque.

— Monsieur Benjamin Bobstay, reprit Bill Watkins, apprenez que je ne souffrirai pas qu'on envoie au diable Marie Est en ma présence ; et si vous chantez encore sur ce ton, je vous préviens qu'il faudra jouer des poings.

— Allons, allons, Cuillère d'Argent, ne vous fâchez pas ; je n'ai pas voulu vous offenser. Je suis sûr que Marie Est est une gaillarde aussi alerte qu'aucune qui ait jamais mis le pied sur un passe-avant. — Eh bien, parlez-nous d'elle. Que nous en direz-vous ?

— Ah ! répondit Watkins en poussant un profond soupir, c'est une fille comme aucun de vous n'en a jamais vu. Si je n'avais été un misérable coquin, elle aurait fait ma fortune. A présent, il est inutile que je pense à elle, et pourtant j'y pense toujours, et quand je

serai mort, je veux qu'on grave sur mon tombeau les mots Marie Est.

— Et si vous avez la mer pour tombeau, comme cela peut vous arriver, comment pourra-t-on graver ces mots sur les vagues?

— Rien n'est plus facile, dit un autre. En le coulant à fond dans son hamac, on y attachera une bouée surmontée d'une planche, et il sera bien facile d'y écrire Marie Est et tout ce qu'on voudra.

— Ce n'est pas cela, s'écria Cuillère d'Argent avec indignation; je serai enterré, s'il plaît à Dieu, dans le cimetière de Hornsey. C'est à peu de distance de la métropole, en vue de Primrose-Hill, où je me suis si souvent promené avec Marie Est; et quand il lui arrivera d'y passer, en donnant le bras à un autre, elle pourra jeter un coup d'œil sur mon tombeau.

— Ne pensons pas à la mort, dit Benjamin Bobstay, parlons plutôt de la vie. La vôtre doit être curieuse, Bill Watkins; contez-nous-en l'histoire. — Vous devez avoir vu bien des choses?

— Oui, oui; j'en ai bien vu et j'en ai bien

fait, — trop peut-être. Si je vous racontais mon histoire, vos cheveux se dresseraient sur vos têtes, et vous n'auriez plus sur vos os que de la chair de poule.

— Contez-nous-la, contez-nous-la, cria-t-on de toutes parts.

— Il y a Jugurtha, ce pauvre noir muet, je sais comment il a perdu son membre d'articulation.

— Du diable! m'écriai-je, ne pouvant résister à ma surprise et à mon émotion. Ces paroles furent suivies de quelques instants de silence, et ils se demandèrent ensuite à demi-voix qui avait parlé ainsi.

Enfin l'un d'eux dit qu'il y avait sans doute un espion dans leur compagnie, et proposa de remettre l'histoire de Bill Watkins à une autre nuit. Mais Bobstay, qui avait le premier demandé cette histoire, voulut que sa curiosité fût satisfaite sur-le-champ, et il y réussit en faisant un gros mensonge: il dit que c'était lui qui avait poussé cette exclamation.

Watkins faisant alors observer avec sagesse qu'aucun de ces gueux d'Espagnols ou de ces

vagabonds d'étrangers ne pourrait les comprendre, quand même il les entendrait, commença son récit comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIII.

— Eh bien, messieurs, dit William Watkins, je ne vous dirai pas qui étaient mon père et ma mère, parce que cela ne vous regarde pas; et je ne vous parlerai pas de la manière dont j'ai été élevé, parce que vous pouvez voir bien aisément que j'ai reçu une bonne éducation. Je fis des progrès si étonnants dans tout ce qu'on m'apprenait, qu'on pensa que de pareils talents ne devaient pas être perdus pour le monde, et il en résulta qu'on me mit en apprentissage chez un tailleur, dont la principale occupation était de faire des culottes de peau. Cependant je me dégoûtai bientôt de ce métier, d'abord parce que je n'aimais pas à rester toute la journée assis

sur mes talons, et ensuite parce que l'odeur des peaux me déplaisait. Je tirai donc un beau jour mes jambes de dessous mes hanches, et j'en fis un meilleur usage en m'enfuyant.

Je ne rapporterai pas en détail la relation que fit Watkins de la partie de sa vie qui suivit immédiatement sa fuite de chez son maître. Il fit connaissance avec des mauvais sujets, avec lesquels il fit un apprentissage de filouterie qui le conduisit bientôt au moulin à pieds; punition, dit-il, qui semblait avoir été inventée pour lui, car il fut l'un des premiers qui mirent les pieds sur cette échelle de promotion, sur laquelle on pourrait monter toute sa vie sans se trouver jamais un pied plus haut. Quand il en fut sorti, il continua sa carrière de filouterie, sans avoir encore commis d'autre crime, si ce n'est qu'il attestait quelquefois l'innocence de ses compagnons devant les cours de justice par un faux serment, pour lequel il recevait dix-huit pences. Enfin, sa bonne mine et son activité lui servant de recommandation, il obtint la place de premier garçon d'une taverne, située

près de la prison de la flotte. Là, il avait toujours ses poches pleines de fausse monnaie, qu'il distribuait libéralement aux pratiques qui avaient besoin de changer une pièce d'or ou d'argent. Ce nouveau métier lui était très profitable, et ce fut pendant cet état florissant de ses affaires qu'il fit connaissance avec Marie Est. Ici, nous le laisserons parler lui-même.

— Sur mes yeux! c'était un ange. Quand elle passait dans une rue, chacun se retournait pour la regarder. Nous étions toujours ensemble, et je la conduisais quelquefois à l'opéra et à White-Conduit-House. — Vous ne connaissez pas White-Conduit-House?— Non, non. —Tout le monde n'y est pas reçu; et les jours de bal, il faut avoir une cravate blanche. Mais ce n'était pas tous les jours que Marie consentait à m'accompagner ainsi, car elle aimait l'ouvrage, elle travaillait bien, et elle gagnait de quoi s'entretenir comme une dame, elle et sa vieille mère. C'était une bonne fille, une excellente fille, et je n'aurais pas plus osé jurer devant elle que dans une église. Eh bien, pour raccourcir

une longue histoire, Marie Est me promit de m'épouser quand nous aurions épargné huit cents livres, et il faut dire à son éloge qu'elle en avait déjà devant elle plus de la moitié. Ma place était bonne, et j'aurais pu en amasser autant en peu de temps; mais je dépensais mon argent aussi vite que je le gagnais, et je craignais d'ailleurs qu'on ne me la soufflât, car plus d'un marchand bien établi l'avait déjà demandée en mariage. Mais non; c'était moi qu'elle voulait épouser, mais seulement quand nous aurions de quoi louer une boutique, acheter un fonds de commerce bien achalandé, et établir un magasin de souliers pour les dames. Notre fortune aurait été faite, car Marie travaillait si bien, que les souliers qu'elle faisait se vendaient toujours presque le double des autres. Cependant, je n'étais pas content d'avoir à attendre si long-temps, et je fis part de mes chagrins à quelques uns de mes amis. Un d'eux, nommé Jim Sneezer,—je ne lui ai jamais connu d'autre nom,—me prit en pitié, car il était lui-même amoureux. C'était un brave jeune homme,

et fort adroit, quoiqu'il soit mort, comme tant d'autres, sans autre cravate qu'une corde, il me proposa une affaire, qui n'était certainement autre chose qu'une filouterie, mais où il y avait beaucoup d'argent à gagner ; il me jura sur son meilleur chapeau, que tout le profit en serait pour moi, et je consentis à ce qu'il me proposait.

Mais je vais vous prouver, Bobstay, comme je suis honnête. En quittant Jim j'allai trouver Marie Est, et je lui demandai encore si elle voulait m'épouser sur-le-champ; mais elle me répondit, comme à l'ordinaire : Non, William, il faut attendre que nous ayons huit cents livres ! — N'y a-t-il pas d'autre obstacle ? lui demandai-je. Eh bien, c'est aujourd'hui jeudi ; si je vous en apporte à peu près la moitié lundi, consentirez-vous à me suivre de suite à l'église? — Oui, répondit-elle ; mais où trouverez-vous cet argent? Comme un fou que j'étais, je lui contai tout ce qui s'était passé entre Jim et moi. Aussitôt, je ne l'aurais jamais cru si je ne l'avais vu et entendu, — le sang lui monta au visage; elle me fit un sermon

comme un prédicateur, et me dit que, si je faisais une telle chose, elle serait la première à me dénoncer. Mais je ne la crus pas plus que je croyais qu'un homme qui avait reçu une éducation comme la mienne serait un jour le compagnon d'un tas de vagabonds comme ceux qui se trouvent à bord de cette gabare espagnole,—la compagnie présente exceptée, comme de raison.

— Je ne saurais trop dire comment nous nous séparâmes, car j'étais hors de moi en songeant que j'allais risquer mon cou pour l'amour d'elle, et qu'elle me menaçait de fournir la corde. Cependant je ne pouvais me figurer qu'elle voulût en venir là, et la nuit du vendredi suivant nous fîmes l'affaire. Elle réussit parfaitement, et quand nous comptâmes notre butin, Jim me remit trois cents livres, en ajouta vingt autres pour acheter des présents pour ma femme, et je crois qu'il n'en garda pas pour lui plus de trente. — Voilà ce que j'appelle de l'honnêteté!

— J'écrivis à Marie pour lui conter tout ce que j'avais fait pour l'amour d'elle, et

m'en faire un mérite, et j'ajoutai que j'avais fait serment sur la bible de ne jamais recommencer, —et j'ai tenu ce serment, messieurs.—Je lui dis que le lundi suivant à dix heures je serais à sa porte avec un fiacre pour la conduire à l'église, et que j'avais acheté une dispense de bans. Quelle réponse croyez-vous qu'elle ait faite à mon épitre? Elle n'était pas longue: — Malheureux William! — fuyez, si vous aimez la vie, —votre plus malheureuse Marie.

— Je montrai ce billet à Jim, qui ne fit qu'en rire, et qui me dit que le lundi suivant je verrais Marie sauter gaiement dans le fiacre quand nous irions la chercher: je secouai la tête, et j'allai chez Marie pour avoir une explication avec elle. Elle demeurait au second étage, j'y montai, mais je trouvai la porte fermée; j'écoutai, et je l'entendis sanglotter; je frappai à la porte, une voix de femme que je ne connaissais pas, cria:—Qui est là?—C'est moi, répondis-je, William Watkins.. Ouvrez-moi, il faut que je parle à Marie un instant!—Allez-vous-en, me dit-elle, et songez à ce qu'elle vous a

écrit. Je fis de nouvelles instances, et voyant qu'elles étaient inutiles, j'allai retrouver Jim. Nous sommes pincés, Jim, lui dis-je.— Sottises! répondit-il. — Je vais détaler, ajoutai-je. — Comme vous voudrez, dit-il, je suis un jeune homme de bonne mine, et si votre Marie a envie d'être mariée lundi, elle ne sera pas désappointée. Jim ajouta que le vol que nous avions commis n'avait pas fait de bruit, que la police n'était pas en mouvement; qu'on ne pouvait nous soupçonner; qu'il était impossible que Marie nous trahît, et enfin je me décidai à tout risquer.

Le lundi arriva; nous étions tous deux vêtus de neuf des pieds à la tête, et j'avais un gros bouquet à ma boutonnière. Jim avait préparé chez lui une collation froide qui nous attendait au retour de l'église, et nous devions ensuite aller passer la journée au Grand-Cerf à Barnet, comme c'est l'usage des gens comme il faut. Nous prîmes un fiacre, et nous nous fîmes conduire à la cour de Simon, au fond de laquelle Marie Est demeurait. L'entrée en était trop étroite pour que la voiture pût aller jusqu'à la

porte, et je n'en fus pas fâché, parce que nous aurions à traverser la cour, beaux comme deux paons. Nous arrêtâmes devant la cour à côté d'un autre fiacre qui était vide et dont la portière était ouverte. — Oh, oh! dis-je, Marie veut faire les choses dans toutes les règles. Il faut qu'elle ait invité quelques unes de ses amies à notre mariage! —J'en suis bien aise, dit Jim. Comme nous nous préparions à descendre, un homme de mauvaise mine mit la main sur la portière pour empêcher de l'ouvrir, et nous dit que miss Est allait venir, et qu'elle nous priait de ne pas nous donner la peine de monter chez elle; Jim avança la tête à l'autre portière, et y vit un autre drôle qui la tenait aussi d'une main ferme. Il devint pâle comme la mort, s'appuya le dos au fond du fiacre, et s'écria à son tour : — Nous sommes pincés!

— J'avais à peine eu le temps de faire une réflexion, quand la porte de la maison où demeurait Marie Est, s'ouvrit, et j'en vis sortir d'abord Townshend, un des chefs des officiers de la police de Londres, que je

connaissais parfaitement, suivi d'un monsieur et d'une dame entre lesquels était Marie Est, vêtue en noir, et pleurant comme un toit couvert de chaume pendant un dégel. Un joli costume de noces! pensai-je: et passant la tête par la portière, je m'écriai : Marie! Elle m'entendit, tomba en faiblesse, et on la porta dans l'autre fiacre. Townshend se fit ouvrir une portière du nôtre pour y monter. C'est une méprise, monsieur Townshend, lui dis-je. — Non, non, mon cher monsieur Watkins, répondit-il, permettez-moi d'avoir l'honneur de votre compagnie. — Il monta en voiture, d'un air aussi affable que s'il eût dû être mon garçon de noces. Il tira de sa poche des menottes d'acier bien poli, et nous en décora de la manière la plus délicate possible; cependant les plaisanteries qu'il fit sur les liens du mariage ne furent pas de mon goût. — Où désirez vous aller, monsieur Watkins? me demanda-t-il ensuite. — Il me semble que c'est où il vous plaira, répondis-je; mais vous êtes trop poli pour vouloir faire attendre le ministre de l'église de Sainte-Anne. — Sans doute,

dit-il, vous voyez que je n'ai pas voulu vous séparer de votre fiancée le jour de vos noces; mais il faut d'abord que nous fassions une petite visite dans Bow-Street.—Je vous dirai pourtant, monsieur Watkins, que miss Est est un ange sur la terre. Elle a déjà donné dix livres à un avocat pour vous tirer d'affaire.

— Je ne saurais décrire la scène cruelle qui eut lieu devant le magistrat. Marie n'osait tourner les yeux; elle passait d'une faiblesse à une autre, et dans les intervalles elle implorait la pitié des magistrats en ma faveur, et priait les poursuivants d'intercéder pour moi. Je dois vous dire qu'ils le firent par égard pour elle, mais inutilement. Je fus envoyé à Newgate avec Jim.

Tandis qu'on nous conduisait à pied en prison, Marie me suivit en versant des larmes. Elle s'humilia devant moi, me dit de ne pas me désespérer, m'offrit de l'argent, me dit que le marchand que nous avions volé lui avait garanti que je ne courrais aucun risque, et me promit de m'épouser aussitôt que je serais libre. Mais le diable

me possédait; j'étais furieux de rancune et de colère, je la repoussai si rudement, que je la fis tomber dans le ruisseau, et je continuai mon chemin au milieu des cris, des huées et des malédictions de la populace qui nous suivait; je ne la revis jamais depuis ce temps. Elle me fit nourrir en prison aussi bien que les réglements le permettaient, elle paya deux avocats pour me défendre; mais la manière dont je l'avais traitée fut ma ruine. Elle tomba malade, elle ne put paraître à mon procès, et ma conduite avait tellement endurci le cœur du marchand qui nous poursuivait, que, lorsque le jury m'eut déclaré coupable, il ne voulut pas même me recommander à la merci des juges. Nous fûmes donc condamnés, le pauvre Jim à être pendu, et moi à être déporté pour toute ma vie. Et tout cela m'est arrivé pour avoir trop aimé Marie Est, et avant que j'eusse fini ma vingtième année.

— C'est un cas un peu dur, dit Bobstay, dont je reconnaissais la voix rauque. Eh bien, quand j'aurai fini ce voyage, je chercherai à

voir cette Marie Est. — Vous avez dit que vous n'avez plus de prétentions sur elle ?

— Aucune, — pas la moindre.

— Fort bien ! dit Bobstay en frappant d'une main dans l'autre; cela étant, de par le ciel je l'épouserai.

— Vous ! vous ! s'écria Watkins, avec un éclat de rire mêlé d'angoisse et de dérision. Avant qu'elle eût trente ans, elle était lady Mairesse de Londres, et elle est maintenant une véritable lady, car elle a épousé en secondes noces un baronnet.

Il leur fit ensuite la relation de son voyage pour Botany-Bay.

C'était une vie de chien. Enfermés comme des bêtes sauvages dans leurs loges, nous n'avions la permission de monter sur le pont que par petits détachements, pour prendre une bouchée d'air chaud qui nous paraissait frais en comparaison de celui que nous respirions le reste de la journée, et nous étions sept cents et plus sur un bâtiment d'environ six cents tonneaux. Il n'y avait point de réglements alors, aussi un tiers de la cargaison de

déportés périssaient ordinairement et étaient jetés par-dessus le bord, avant d'arriver à leur destination. Je ne saurais dire où nous étions, mais à en juger par la chaleur et par les herbes marines, ce n'était pas bien loin de l'endroit où nous sommes, quand un grand bâtiment négrier espagnol vint se placer bord à bord avec nous. Les Espagnols étaient alors en guerre avec nous, et ils nous firent le signal de nous rendre. Mais notre patron était un petit homme qui avait de la résolution. Il avait à bord soixante hommes du 50e régiment, commandés par un capitaine et deux lieutenants, et notre navire portait douze pièces de canon de neuf. Le combat s'engagea, et si le carnage rend un combat glorieux, il n'y en eut jamais qui pût l'être davantage. Pour un coup que nous tirions, nous en recevions deux; et chaque boulet de l'Espagnol qui perçait les flancs de notre vaisseau, traversait ensuite des masses solides de déportés, car nous étions entassés comme des harengs, et les femmes qui étaient dans les prisons de l'arrière poussaient des cris à faire frémir. Tous les mâts furent renversés les uns après

les autres, nos batteries furent démontées, et quand les Espagnols virent qu'il ne restait presque personne de l'équipage ni des soldats, ils eurent assez de courage pour monter à l'abordage. Or, qui croiriez-vous que fut un des premiers qui mirent le pied sur notre pont? — notre patron actuel, — le capitaine don Mantez.

Ce nom fit tressaillir tout le monde, et surtout moi qui tremblais d'apprendre quelques horreurs qui redoubleraient mes craintes pour la sûreté de ma famille. — Cuillère d'Argent continua:

— Le capitaine ne me reconnaît pas à présent. Depuis ce temps, ma barbe a poussé, mon teint s'est hâlé. Quand il me vit pour la première fois, j'étais pâle, décharné, un vrai squelette. Mais, à cette époque, il n'était pas capitaine; il n'était que commandant en second. Cependant il en remplissait les fonctions, parce que le capitaine était malade. Mais il ne savait que faire du navire qu'il avait pris, et encore moins de la cargaison; car des déportés ne sont une marchandise de défaite dans aucun port. Peut-être ne croirez-vous

pas ce que je vais vous dire; cela est pourtant aussi vrai que l'Evangile. — Mais un instant! Etes-vous bien sûrs qu'aucun de ces mangeurs d'oignons ne nous écoutent? Ne sentez-vous pas l'ail? — Non? — Eh bien, ce don Mantez commença par ordonner qu'on jetât à la mer tous les blessés qui étaient sur le tillac aussi bien que les morts. Il descendit ensuite sur le prêmier pont où étaient les prisons des déportés, et il fit aussi jeter indistinctement par-dessus le bord les morts et les blessés, sans même en excepter les femmes. Cette opération nous mit plus au large, car de huit cents personnes qui étaient à bord une heure auparavant, il en restait tout au plus quatre cents. Mais Mantez ne savait qu'en faire, non plus que du navire, qui était complétement dégréé. Enfin il nous fit monter tous sur le pont, et nous laissa généreusement le choix de rester sur notre bâtiment et d'en faire ce que nous pourrions, ou de rester à bord du navire espagnol.

C'était une alternative un peu délicate, elle me le parut du moins. Je ne me souciais pas de passer sur un navire qui ne valait guère

mieux qu'un pirate, et j'étais encore moins tenté de rester sur un bâtiment sans voiles, sans mâts, sans agrès, avec un tas de bandits et de renégats; mais la plupart des déportés avaient une grande idée d'eux-mêmes, et ils disaient que lorsqu'ils seraient leurs maîtres, ils conduiraient leur bâtiment où bon leur semblerait, et formeraient une petite république, où chacun ferait ce qu'il voudrait. Cette dernière idée plaisait surtout aux femmes.

Enfin, soixante-dix déportés, dont je faisais partie, et trente femmes, — les plus jolies, soit dit en passant, passèrent à bord du navire espagnol. Je dois rendre aux Espagnols la justice de dire qu'avant de rendre aux déportés le bâtiment qu'ils avaient capturé, ils n'y prirent que le peu d'argent et d'argenterie qui s'y trouvait, et qu'ils y laissèrent toutes les provisions, sans doute parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Les deux navires restèrent dans les mêmes eaux jusqu'à la nuit, l'espagnol voulant peut-être voir ce qu'on ferait à bord de l'anglais. On n'y fit que boire, chanter et danser, et quand nous le

perdîmes de vue, on n'avait pas encore songé à réparer la moindre avarie. Le lendemain matin, nous ne l'aperçûmes plus.

— Il serait curieux de savoir ce qu'est devenu ce bâtiment avec son équipage de trois cents brigands, dit une voix. N'en avez-vous jamais entendu parler ?

— Non ; mais il est presque impossible qu'il ait péri, car on n'aurait pu trouver dans toute l'étendue des trois royaumes trois cents gaillards plus adroits et plus industrieux que ceux qui le montaient.

Il faut que j'abrége encore la relation de notre ami Cuillère d'Argent. Le vaisseau sur lequel il se trouvait alors était un négrier bien armé, qui se rendait sur la côte d'Afrique pour prendre une cargaison considérable de nègres, et les transporter sur les domaines du propriétaire et commandant de ce navire, don Diégo Mantez, frère aîné de don Roderic Mantez. Les déportés Anglais y étaient traités à peu près comme des esclaves ; mais les femmes trouvaient le moyen d'y passer le temps joyeusement. Don Diégo, qui était plus âgé de dix ans que son frère, était

d'une mauvaise santé. Watkins apprit bientôt qu'il était d'un caractère tout différent de son frère, et qu'il avait complétement désapprouvé la manière sommaire dont on avait disposé des blessés ; mais sa santé était si mauvaise, qu'il n'avait la force ni de donner des ordres, ni de faire des remontrances.

Il paraît que ce bâtiment négrier rangea presque toute la côte d'Afrique ; mais comme il tirait beaucoup d'eau, il ne pouvait en approcher de très près, et l'on était obligé d'envoyer des barques aux entrepôts où se faisait la traite. Les déportés, condamnés à la plus dure servitude, n'ayant pour récompense que des coups, et pour nourriture que le rebut des provisions, saisirent cette occasion pour déserter, et presque tous ceux qui prirent ce parti périrent à terre, soit par la main des nègres, soit par suite de leur intempérance et de l'insalubrité du climat ; mais notre ami Watkins était réservé à de plus grandes choses. Quand le navire espagnol quitta la côte avec une cargaison complète, il ne s'y trouvait plus que quinze déportés et

sept femmes; les dix-sept autres étaient mortes de maladies, qui étaient la suite d'excès de toute espèce.

Je ne sais si l'imagination poétique de Cuillère d'Argent lui suggéra la figure de rhétorique appelée hyperbole; mais il assure positivement que *la Santa-Caritada* avait à bord quinze cents nègres. Comme les Anglais commençaient alors à mettre quelques obstacles à ce trafic, cette cargaison était presque aussi précieuse que si elle eût consisté en lingots d'argent, et pour éviter la rencontre des croiseurs anglais, ce navire fit un long détour vers le sud avant de se rendre à sa destination.

Pendant tout ce temps, don Diégo ne sortit guère de sa cabine; on disait qu'il était convalescent, mais encore faible. On toucha à une île déserte, couverte d'une belle verdure; on y dressa une tente. Les deux frères se rendirent à terre, et ils y restèrent une quinzaine de jours. Pendant ce temps, l'équipage était occupé à faire de l'eau et à couper du bois, et l'on envoyait les nègres par détachements à terre pour qu'ils prissent de l'exercice et

qu'ils respirassent un bon air. Cette mesure judicieuse eut lieu par l'ordre exprès de don Diégo, et elle produisit le meilleur effet, car la santé délabrée de ces malheureux se rétablit promptement.

Enfin, *la Santa-Caritada* remit à la voile, et don Roderic Mantez eut la fantaisie de prendre les six plus grands et plus vigoureux esclaves nègres, et de leur faire apprendre à manier les rames sur sa barque à la manière européenne, et Jugurtha, mon cher Jugurtha fut un de ceux qu'il choisit. Don Mantez, sans autre défense qu'un coutelas et ses pistolets, se fiait à eux pour le conduire pendant les calmes, quelquefois à une grande distance du vaisseau, et en leur témoignant une bonté traîtresse, il réussit à se les attacher véritablement.

Mais vous allez voir la scélératesse de l'homme à présent, continua Watkins. A la même époque, il eut l'air de me prendre en grande amitié; il me prit à son service particulier, et me donna le commandement de l'équipage noir de sa barque; et....

— Et vous prétendez qu'il ne vous a pas

reconnu? s'écria Bobstay; contez cela à d'autres qu'à nous, à des soldats de marine, par exemple. La chose est impossible, si ce que vous dites est vrai.

— La chose est possible puisqu'elle est vraie, et il n'y a rien d'étonnant. À vingt ans, j'étais beau comme Narrowciss, ce jeune Romain qui est mort d'amour pour lui-même; et quand je l'ai revu ensuite, j'étais velu comme un blaireau; j'avais la peau basanée et le visage couturé de petite-vérole, dont j'ai pensé mourir à vingt-cinq ans. Je ne me reconnais pas moi-même quand je me regarde dans un miroir. Quand je me présentai devant notre patron, sur le quai de Barcelone, il ne me reconnut pas plus qu'un chat ne reconnaît son père; et pourtant je pourrais lui dire à l'oreille deux ou trois mots qui le feraient sauter hors de sa peau, si ce n'est que, le moment d'après, il me ferait sauter par-dessus le bord; car don Mantez n'est pas homme à s'arrêter à une bagatelle, voyez-vous. Quand un homme peut, aussi tranquillement qu'il se lave les mains le matin, les tremper dans le sang d'un frère....

— D'un frère! s'écrièrent tous ceux qui l'entouraient. Je frissonnai d'horreur, et Bounder, comme par instinct, gronda sourdement.

— Oui, d'un frère, et ce chien même semble m'avoir compris. Mais approchez-vous de moi, il faut parler plus bas. Nous approchions des côtes de l'Amérique méridionale, et les deux frères vivaient dans la meilleure intelligence; dans quelques jours ils allaient être sur leurs domaines avec les nègres dont ils avaient besoin, et ils n'en manquaient pas; mais ils étaient convenus de garder les meilleurs et de vendre les autres. Par une belle après-midi, nous arrivâmes près d'un groupe d'îles couvertes d'une verdure comme aucun de vous n'en a jamais vu. On y voyait des arbres chargés de fruits, et l'odeur des fleurs arrivait jusqu'au navire, comme celle qui sort de la boutique d'un parfumeur dans Bond-street. Nous mîmes en panne; les deux frères prirent chacun un fusil, montèrent avec moi dans la barque, et les six nègres nous conduisirent à terre.

— Restez dans la barque avec les nègres,

Watkins, me dit don Mantez, et ayez soin de la tenir à flot. Il descendit à terre avec son frère, et se retournant, il me cria, comme par seconde pensée, — car il avait arrangé tout son plan d'avance, — Watkins, venez avec nous, vous porterez le fusil de mon frère jusqu'à une certaine distance, car nous pourrons trouver du gibier dans l'intérieur. — Il en trouva.

Je pris le fusil de don Diégo et je les accompagnai pendant environ un mille. Alors don Mantez me dit: Il faut à présent que vous retourniez pour surveiller nos nègres; mais vous pouvez rester à terre jusqu'à ce que nous revenions, et vous amuser à manger des oranges et des ananas. Je remis le fusil à son frère, et je retournai vers la mer, tandis que les deux frères continuaient à avancer dans l'intérieur, et je les perdis bientôt de vue. Les nègres se reposaient tranquillement étendus dans la barque, et je me mis à me promener, décrivant un cercle que j'agrandissais à chaque fois. Trois heures se passèrent ainsi. Mon dernier cercle m'avait conduit à plus d'un mille du rivage, et me trouvant fatigué, je

m'appuyai le dos contre un rocher, admirant la beauté de ce paradis. Tout-à-coup une balle me siffla aux oreilles; elle frappa le rocher à côté de moi, et en fit sauter des éclats, dont l'un me fendit la peau du crâne et me couvrit le visage de sang. Je sautai en l'air de surprise et de frayeur, et je vis en même temps don Mantez qui rechargeait son fusil en me regardant. Je pensai que je n'avais qu'un parti à prendre, et je me laissai tomber lourdement à terre comme si j'eusse été mort. L'infernal coquin accourut à moi, me donna un grand coup dans les côtes avec la crosse de son fusil; mais je ne remuai pas. Il me retourna avec le pied, et voyant le sang dont ma tête était couverte, il crut m'avoir tué, et il se retira. J'entr'ouvris les yeux, et comme je vis qu'il retournait dans l'intérieur des terres, je repris le chemin de la barque, et m'étant lavé la tête dans la mer, je me couchai sur les écoutes de poupe.

Au bout d'une demi-heure, don Mantez arriva, et dès qu'il put se faire entendre, il s'écria de toutes ses forces : O mon frère! ô

mon pauvre frère! ce scélérat de Watkins l'a assassiné! — Allons, misérables nègres, ramez de toutes vos forces! — Que je voudrais savoir où est ce bandit de Watkins qui a tué notre capitaine! — Le voici, monsieur; bien à votre service, dis-je, en me levant tout-à-coup. Il pâlit et trembla. Il réfléchit un instant, et me dit: Ce n'est donc pas vous qui avez tué mon frère? — Certainement non. — C'est une affaire mystérieuse. Je l'ai vu tomber du haut d'un rocher comme s'il eût été percé d'une balle. — Vous pouvez le savoir mieux que moi. — C'est donc une méprise, dit-il, en me mettant dans la main une poignée de doublons. Et vous êtes tombé sur des cailloux qui vous ont déchiré le front? — Oui, je m'en souviens à présent. — S'il vous arrivait de l'oublier... ajouta-t-il, en appuyant la main sur la poignée d'argent de son coutelas. — Il n'y a pas de danger, monsieur. — Ah! ainsi nous nous entendons? — Parfaitement. Nous arrivâmes à bord, et tout y fut en confusion. On mit toutes les barques en mer; on prit des armes, des torches et des lanternes, et l'on alla chercher le corps du malheureux

don Diégo, mais on ne put le trouver. Jamais personne ne versa tant de larmes pour la mort d'un frère chéri que notre patron. Il fit tendre sa cabine en noir, et l'aumônier dit la messe tous les jours pour le repos de l'âme du défunt.

Dès que nous aperçûmes une ville sur le continent, — je crois qu'on la nommait Juncal, — don Mantez fit mettre en panne, et me dit de l'accompagner à terre. Je le suivis sans crainte, car depuis la mort de don Diégo j'avais toujours sur moi un pistolet que j'avais trouvé le moyen d'escamoter au maître armurier. Dès que nous fûmes dans la ville, il me fit entrer dans un cabaret, et ayant demandé une chambre particulière et une bouteille de rum, il me dit : Vous savez que vous êtes un réprouvé, puisque vous avez été condamné dans votre pays à la déportation, et je ne puis vous garder plus long-temps sur mon bord. Voici deux cents doublons; retournez dans votre pays par la première occasion que vous pourrez trouver, et songez bien que si vous reparaissez jamais devant mes yeux, je serai obligé ensuite de dépenser quelques

onces d'or pour faire dire des messes pour le repos de votre âme! — Je lui répondis que je serais bien fâché de mettre en frais un homme si généreux, et il me quitta.

J'abrégerai encore le reste de la narration de Cuillère d'Argent. Une demi-heure après, *la Santa-Caritada* remit à la voile et se dirigea vers le nord. Watkins fut ainsi laissé dans une petite ville où l'air était malsain, où l'eau-de-vie était moins chère que la petite bière en Angleterre, et qui était habitée principalement par une populace qu'aucun frein ne retenait. Watkins échappa pourtant à tous les dangers. Il connaissait celui de l'intempérance, et il en évita un plus grand encore en ne laissant savoir à personne qu'il avait de l'argent sur lui; il fit semblant d'avoir été laissé à terre par oubli, affecta la pauvreté et chercha de l'ouvrage.

La partie de cette histoire qui va suivre n'est pas moins atroce que celle qui précède. Il paraît que don Mantez ignorait que les nègres, quoiqu'ils n'apprennent jamais à parler parfaitement une autre langue que la leur, ont plus d'aptitude que qui que ce soit pour

comprendre promptement une langue étrangère, et pour en faire usage tant bien que mal. Les nègres qui formaient l'équipage de la barque de Mantez avaient à peu près compris la conversation qui avait eu lieu entre lui et l'immaculé déporté, après le meurtre de don Diégo; et comme ils étaient considérés comme faisant partie de l'équipage du navire, et que par conséquent ils avaient toute liberté de fréquenter la compagnie des matelots, ils répandirent des bruits étranges sur la disparition de don Diégo et sur celle de Watkins. Don Mantez en fut informé, et il prit des mesures aussi promptes que décidées. Ayant sur-le-champ fait mettre les fers aux pieds et aux mains des six rameurs nègres, sous prétexte qu'ils avaient comploté contre sa vie, il ordonna au chirurgien du vaisseau de leur couper la langue, voulant bien, dit-il, épargner leur vie. Cette opération faite, il les renvoya à fond de cale avec les autres esclaves. Comme je l'ai déjà dit, mon fidèle Jugurtha était de ce nombre.

Que mes lecteurs ne disent pas qu'un tel acte d'atrocité soit invraisemblable. Il le serait

aujourd'hui ; j'espère qu'il le sera toujours à l'avenir ; mais il ne l'était pas à cette époque, et je pourrais citer une foule de traits authentiques de cruauté non moins horrible. Cette mutilation n'empêcha pas Mantez de trouver à vendre Jugurtha et ses compagnons. Mantez alors, triomphant dans son iniquité, vendit son vaisseau, prit possession des domaines de son frère, et vécut dans la plus grande prospérité jusqu'au moment où la révolution dans les colonies et le cri : Mort aux Espagnols ! le forcèrent de pourvoir à sa sûreté par la fuite, et de chercher des moyens d'existence dans la marine royale ou marchande d'Espagne.

Ce fut ainsi que la vie de cet infâme scélérat, qui aspirait à devenir mon beau-frère, fut déroulée devant moi. Pas un anneau ne manquait à la chaîne. J'étais armé de connaissances redoutables ; mais à quoi pouvaient-elles me servir en ce moment ? J'avais entendu le récit de toutes les aventures de Cuillère d'Argent qui pouvaient m'intéresser, mais comme je ne pouvais me retirer seul sans

risquer qu'on le remarquât, je restai jusqu'à ce qu'il l'eût terminé.

Il paraît que le maître d'un bâtiment côtier, ayant appris qu'un Anglais avait été oublié à terre, offrit à Watkins de le prendre à bord. Le déporté accepta cette offre bien volontiers, mais il s'en repentit vivement quand, en entrant dans le port de Lima, il y reconnut *la Santa-Caritada* à l'ancre. Don Mantez s'y était rendu pour vendre une partie de ses nègres, et il s'en occupait dans ce moment. Watkins se logea dans une auberge obscure, et n'en sortit qu'après le départ de Mantez. Il s'embarqua alors à bord d'un bâtiment américain qui allait faire la pêche de la baleine dans le Sud, et retourna avec lui à New-York, dépensa tout son argent en extravagances, et n'eut plus que des aventures dont le récit n'avait rien d'intéressant. Enfin se trouvant à Barcelone quand don Mantez cherchait à former un équipage pour *la Santa-Anna*, la nécessité l'avait déterminé à se présenter devant le capitaine qui, quatorze ans auparavant, avait voulu

l'assassiner. Sa hardiesse réussit ; ses traits avaient tellement changé, qu'il n'en fut pas reconnu.

Il était environ deux heures du matin, quand Watkins finit son histoire. Il se leva alors ainsi que ses compagnons. J'en fis autant, et, grâce à l'obscurité, je sortis sans avoir été reconnu. Je montai sur le gaillard d'arrière, et j'y trouvai David Drinkwater qui était de quart. Je lui fis part de tout ce que je venais d'apprendre, il en fut consterné, et me dit qu'il craignait que notre situation ne fût désespérée. Il me dit qu'il croyait que Mantez soupçonnait Jugurtha d'être un des nègres qu'il avait fait mutiler; car il avait remarqué que toutes les fois que le capitaine le rencontrait sur le pont, il évitait toujours de s'en laisser approcher. Je lui demandai s'il nous avait dejà trouvé quelques amis. Il me répondit que si je regardais avec attention le lendemain matin, je pourrais voir plus d'un bout de ruban bleu attaché sans ostentation à la boutonnière du gilet de nos partisans sous leur jaquette ; et que si je leur demandais ce que cela signi-

fiait, ils me répondraient que c'était la marque qu'ils faisaient partie du club des Bons-Marins. Je le laissai finir son quart, et je rentrai dans ma cabine, moins pour dormir que pour me livrer à mes réflexions.

CHAPITRE XIV.

J'avais lu ces aphorismes souvent cités que l'incertitude est le plus grand de tous les maux; qu'un malheur prévu en devient moindre; qu'une activité constante est le meilleur préservatif contre le désespoir, et beaucoup d'autres lieux communs aussi sages; mais je doutais beaucoup de leur vérité. Une heure de bonheur est autant de gagné sur la masse des calamités qui composent la vie humaine. Irais-je dire à mon père et à ma mère que, suivant toutes probabilités, nous serions tous avant peu impitoyablement massacrés, — à Honoria et à Isidora qu'un sort plus affreux leur était peut-être réservé? Ne serait-ce pas leur faire souffrir mille fois d'avance cette

mort et ces horreurs qu'il était encore possible que la Providence leur épargnât?

Mystérieuse et inexplicable nature humaine! combien de fois, dans des cas qui semblent désespérés, ne désirons-nous pas couper le nœud gordien qui retient encore les malheurs prêts à tomber sur nous! La vue d'un précipice qui nous fait frémir semble nous tenter de nous y précipiter! Le lendemain matin, tandis que nous étions à déjeuner, je songeai à la soute aux poudres. Elançons-nous tous ensemble, me dit le tentateur, s'identifiant avec mes pensées, en présence de notre Créateur, et aux pieds de son trône demandons-lui justice. Quelque part, une seule étincelle, et je puis mettre face à face l'accusateur et l'accusé. Il me sembla que ce serait un glorieux sacrifice pour préserver l'innocence de toute souillure, et assurer le châtiment des coupables. Mais tout-à-coup le sort lamentable du malheureux et enthousiaste Gavel se présenta à mon esprit, et je me demandai s'il ne fallait pas que mon cœur fût dépravé au-delà de la corruption de la nature humaine pour concevoir l'idée de sa-

crifier d'un seul coup tant d'êtres créés à l'image de Dieu, et de commettre ainsi un meurtre gigantesque. Mes yeux tombèrent sur Jugurtha, — il avait soif de vengeance, — sa main était prête à frapper, — il n'attendait qu'un signe de moi. — Je frémis; — la lutte des passions qui m'agitaient se peignit sur mes traits, et je me trouvai serré dans les bras de ma sœur qui fondait en larmes.

Ce fut un soulagement pour moi de parler. Je dis tout ce que je soupçonnais, tout ce que je savais, tout ce que je craignais; je pris même un plaisir sauvage à exagérer mes craintes; et quand mon agitation me suffoqua, je dis d'une voix sépulcrale : Pourquoi n'oserions-nous pas mourir volontairement tous ensemble?

Cette proposition impie fut suivie d'un moment de silence. Ma sœur le rompit la première. — Je suis prête à mourir avec vous, mon frère, me dit-elle.

— Non! s'écria mon père, qui semblait être celui qui m'avait écouté avec le plus de sang-froid; non! nous pourrons toujours mourir

quand nous le voudrons; mais j'espère qu'aucun de ceux qui me sont attachés par le sang ne commettra jamais un suicide. Mourons s'il le faut, mais que ce soit les armes à la main. Nous sommes dans une situation périlleuse, j'en conviens; mais des discours tragiques et des scènes comme celle qui vient de se passer ne peuvent nous en tirer. Que fait un négociant dont les affaires sont embarrassées? Il convoque ses créanciers, et il leur fait l'abandon de tous ses biens, afin de pouvoir recommencer à travailler sur nouveaux frais. Nous sommes dans la même position. Nous avons fait une spéculation imprudente; nous nous sommes livrés en de mauvaises mains, il faut composer; il faut sacrifier une bonne partie de notre fortune, peut-être tout ce que nous avons ici; je ne serai jamais pauvre si le misérable me laisse ma femme et mes enfants.

Son émotion lui coupa la parole un instant; mais se tournant vers moi, il me dit d'un ton enjoué : — Ardent, dans quelque partie du monde civilisé que je sois jeté, quand je ne possèderais pas un dollar, j'ai du crédit, je

suis connu, nous pourrons encore réparer nos pertes; ne vous inquiétez pas, tout ira bien. -- Mais il n'y a pas de temps à perdre; il faut faire un marché avec ce Mantez. Retirez-vous tous dans l'arrière-cabine, vous entendrez comment je vais lui parler.

Nous lui obéîmes. On desservit le déjeuner; mon père mit sur la table du papier, des plumes et de l'encre, et envoya dire au capitaine qu'il désirait avoir le plaisir de sa compagnie pour une demi-heure.

D'après ce que mon père avait dit, je ne me fis aucun scrupule de jouer le rôle d'écouteur aux portes, et Julien et moi nous entendîmes distinctement tout ce qui se passa entre eux. Craignant que Mantez ne se portât à quelque acte de violence, nous avions pris la précaution de nous armer de pistolets. Une porte vitrée séparait les deux cabines, et le rideau de mousseline qui la couvrait ne m'empêchait pas de voir au travers.

Don Mantez ne tarda point à arriver. Il s'avança vers mon père d'un pas déterminé, en homme qui aurait eu à se venger d'une

insulte. — J'examinai si mes pistolets étaient amorcés.

Mon père le pria poliment de s'asseoir, et entama la conversation. Il lui dit qu'il espérait qu'il se portait bien, et que ses passagers ne lui donnaient pas trop d'embarras; il lui témoigna son regret de l'avoir vu si peu depuis un certain temps; parla de l'incertitude des affaires humaines, de l'inconstance des jeunes filles, fit même des plaisanteries; en un mot, il joua le rôle de diplomate à merveille. A tous ces discours pacifiques, Mantez ne répondit que pas des sourires sombres qui n'avaient rien de satisfaisant; il avait l'air d'un scélérat déterminé, mais qui n'a pas encore perdu toute honte. Je tenais en main un pistolet, et j'étais déjà violemment tenté d'en lâcher la détente.

Mon père arriva peu à peu au point qui était le motif de cette entrevue, et dit à Mantez qu'il croyait avoir embarqué une somme trop considérable sur un seul navire, c'était exposer sa fortune à trop d'accidents; c'était une folie; il avait donc dessein, — et

il parla d'un ton décidé, en homme parfaitement libre de faire ce qu'il voudrait, — de faire passer sur le premier bâtiment qu'on rencontrerait la moitié de son argent, avec son fils et les autres passagers, et de rester lui-même avec le surplus de sa fortune à bord de *la Santa-Anna* pour se rendre à la Nouvelle-Orléans avec le capitaine Mantez.

Nous admirâmes le dévouement de ce bon père; mais à cette proposition les traits de Mantez prirent une expression infernale, dont je n'aurais pas cru la physionomie humaine susceptible.

— Que je vous entende bien, senor Trottoni, dit-il. Si nous rencontrions demain un bâtiment allant aux Indes Occidentales, votre projet serait d'y faire passer votre fils avec la moitié de votre fortune?

— Précisément. Vous me comprenez parfaitement.

— Et si ce bâtiment allait à Londres ou à Amsterdam, ce serait la même chose?

— Sans contredit.

— Et même s'il était frété pour Barcelone?

— Certainement. Mon fils pourrait en repartir pour tout autre port.

— C'est un arrangement sage, — fort sage, en vérité.

— Je suis charmé que vous l'approuviez; j'en étais sûr d'avance. — J'espère qu'on fait bonne vigie?

— Très bonne. Mais vous allez trop vite, — un peu trop vite. Voyons! vous désirez faire passer sur un autre bâtiment votre fils, — la senora, — le prêtre, — don Julien et sa cousine, — tous vos domestiques, y compris ce nègre hideux, — voilà tout?

— Et ma fille.

— Non! s'écria Mantez, en frappant sur la table de son poing fermé; elle m'est promise, monsieur, elle m'est promise!

— J'en conviens; mais on ne peut forcer les inclinations, et ma fille montre une répugnance invincible pour le mariage. Je ne puis la contrarier sur un tel point; mais je suis prêt à vous payer telle indemnité qui sera réglée par deux arbitres que nous choisirons, et qui nommeront un tiers, s'ils ne sont pas d'accord.

— Allons, allons, dit Mantez, prenant un air plus féroce, et jouant avec un superbe poignard qu'il portait toujours, pas tant de verbiage. — Nous nous entendons, — oui; n'ayez pas l'air si surpris, — nous nous entendons. Et approchant sa bouche de l'oreille de mon père, il lui dit, en baissant la voix : Vous et les vôtres vous êtes en mon pouvoir, et vous le savez.

— Je n'aurais jamais cru vous entendre parler ainsi, don Mantez! — Vous, Espagnol et hidalgo! — Vous que j'ai si libéralement payé pour me conduire à la Nouvelle-Orléans! — je ne puis croire que vous vouliez vous conduire envers moi autrement qu'avec honneur, droiture et amitié.

— Sans doute, et c'est pourquoi je vous conseille en ami de changer quelque chose à vos arrangements. Le fond ne m'en déplaît pas, et si nous les exécutons, cela nous évitera à tous beaucoup d'embarras et peut-être quelque chose de pire. — Voici ce que je vous propose : — Vous, senor, vous passerez à bord du premier bâtiment que nous rencontrerons avec les autres passagers...

— Volontiers, très volontiers! s'écria mon père, en se levant d'un air satisfait.

— Et que vous me laissiez Honoria et l'argent, ajouta Mantez avec un sourire diabolique.

Mon père retomba sur sa chaise comme s'il eût été tout-à-coup privé de la vie. Mantez s'était complétement démasqué, et avait montré à découvert les traits d'un brigand et d'un pirate. En ce moment de crise, mon ami Julien commit l'imprudence d'armer son pistolet; Mantez en entendit le bruit, pâlit, se leva à son tour, et s'écria avec agitation : Suis-je donc trahi?

Il est presque plaisant d'entendre ce misérable, coupable de la plus noire trahison, demander s'il était trahi.

— Non, don Mantez, répondit mon père avec dignité; il n'existe sur ce bord d'autre trahison que celle que votre propre cœur a conçue, et des suites de laquelle je prie le ciel de me préserver, moi et ma famille.

Mon père ne se regarda pourtant pas encore comme vaincu, et il ne dédaigna pas d'entrer dans un trafic dégoûtant. Il augmenta gra-

duellement ses offres, et finit par lui proposer l'abandon de toute sa fortune, s'il voulait le mettre à bord d'un autre navire avec toute sa famille. — Le scélérat hésita. Ils se mirent à écrire; plusieurs arrangements furent rédigés; le dernier parut satisfaire Mantez, il prit la plume pour le signer; mais le mettant en pièces à l'instant, il s'écria: Non, non, senor; dans la position où nous sommes, nul acte, nul engagement ne peuvent être valables.

— Mais ma parole, mon honneur, mon serment!

Ces mots solennels ne parurent aux oreilles de Mantez que fraude et dissimulation, et rompant brusquement l'entretien, il sortit précipitamment de la cabine, en s'écriant: Il me faut l'argent et la fille!

Julien et moi nous eûmes besoin de toute notre prudence pour ne pas envoyer deux balles à sa poursuite. Nous rentrâmes dans la cabine; nous entourâmes mon père avec un nouveau sentiment de vénération, et je lui baisai la main avec un respect presque religieux. — Ardent, me dit-il, il faut à présent songer à d'autres mesures. Cet homme est

aussi fou que scélérat; il peut nous assassiner tous, s'emparer de notre fortune, conduire ce navire dans un port éloigné et l'y vendre mais il se trouvera moins riche que s'il eût accepté mes offres, car il faudra qu'il entre en partage avec ses compagnons d'iniquité. — Maintenant, Ardent, voyez si vous pouvez avoir un entretien secret avec notre ami Drinkwater.

Je voulus sortir de la cabine; mais je vis que notre ennemi avait déjà frappé le premier coup; il y avait à la porte deux sentinelles ayant des pistolets à leur ceinture et un sabre à la main: nous étions prisonniers. Pour toute réponse à nos questions, les sentinelles nous appuyèrent sur la poitrine la pointe de leurs sabres. Nous essayâmes de faire sortir nos domestiques, on ne s'y opposa point; mais on n'en laissait sortir qu'un seul à la fois, et une sentinelle le suivait partout pour empêcher qu'il ne parlât à personne: il en fut de même quand on alla préparer notre dîner dans la cuisine. Le capitaine avait fait monter tout l'équipage sur le pont; sans se donner la peine d'entrer dans aucun détail, il nous

avait accusés de mutinerie, et comme une grande partie de ses gens étaient entrés dans son complot, pas un murmure ne se fit entendre.

Nous passâmes vingt-quatre heures dans cette situation. Toute ressource semblait nous être enlevée; nous n'avions pas même l'alternative de mourir les armes à la main; nous étions comme des moutons enfermés dans une tuerie, et attendant le couteau du boucher. Pendant tout ce temps, nous n'avions eu communication avec personne. Nous ne pouvions nous cacher nos inquiétudes, et nous faisions des efforts inutiles pour ranimer notre courage par de vaines tentatives de gaieté. J'avais de cruels pressentiments des horreurs auxquelles nous devions nous attendre; et, ce qui était pour moi le plus fatal présage, un calme plat survint dans la soirée.

Le lendemain matin, j'ouvris la porte de la cabine pour voir si nous étions encore gardés; il n'y avait plus qu'une sentinelle, et je conçus un rayon d'espoir en voyant un bout de ruban bleu se montrer sous son gilet. Je

pensai avec reconnaissance à notre ami David, et je n'hésitai pas à accoster cet homme, quoique je visse que c'était un Espagnol; mais au lieu de me répondre, il me força à rentrer en me poussant rudement avec la main, et il ferma la porte avec force.

Je fus outré d'indignation; mais elle se changea en plaisir quand je vis à mes pieds une lettre cachetée. Elle était de notre ami Drinkwater, et nous passâmes tous dans l'arrière-cabine pour en dévorer le contenu, qui prouvait son zèle, son intelligence et sa fermeté. Il me disait que nous n'avions d'espoir de sûreté que dans une lutte désespérée et sanglante pour nous rendre maîtres du navire. Il avait déjà engagé plus de quarante hommes à prendre notre parti, mais il n'osait porter le prosélytisme plus loin. Il nous proposait de commencer l'attaque la nuit suivante, et demandait une réponse par la même sentinelle.

Cette proposition était soudaine; elle nous frappa de consternation. Que pourrions nous répondre quand on nous accuserait d'avoir corrompu une partie de l'équipage pour couper

la gorge, pendant le silence de la nuit, au capitaine et à ses principaux officiers? Cette idée nous fit trembler. Après une courte discussion, je répondis à cette lettre, du consentement général, dans les termes suivants :

« Mon cher David, — nous ne devons pas répandre le premier sang; aidez-nous à faire nos préparatifs de défense, et, s'il est possible, faites en sorte que nos ennemis nous y provoquent. Tâchez de venir nous voir ce soir. Vous avez déjà notre estime et notre reconnaissance, sauvez-nous dans ce moment de crise et votre fortune est assurée. Honoria vous prie de vous rappeler que vous êtes son chevalier. »

La sentinelle se chargea de cette réponse, et elle arriva à sa destination.

Vers le soir, une brise s'éleva, et la boussole qui était dans la cabine m'apprit que le navire, non seulement avait changé de course, mais marchait droit au sud. Minuit arriva, et personne de nous n'avait encore songé à se retirer; je fus pourtant charmé de voir, pendant ce quart, Cuillère d'Argent en sentinelle à notre porte, car, d'après son histoire, que

j'avais entendue, je ne doutais pas qu'il ne fût de notre parti. Vers une heure, David Drinkwater entra dans la cabine, chargé d'un sac de munitions, et plusieurs hommes vinrent successivement, apportant des mousquets, des pistolets, des piques et des coutelas. Tout cela se fit dans un profond silence; et quand nous eûmes assez d'armes et de munitions pour une cinquantaine d'hommes, David examina les deux canons qui étaient dans la cabine, en retira la bourre, et y mit une charge de mitraille par-dessus le boulet. Mais ce qui nous surprit le plus, fut de voir apporter ensuite une provision d'eau, de biscuit et d'eau-de-vie, comme s'il eût été probable que nous aurions un siége à soutenir dans la cabine.

Quand tout cela fut terminé, David, après avoir dit quelques mots à voix basse à mon père, lui présenta un officier à visage basané, que je reconnus pour être le maître canonnier. Mon père lui serra la main, et emplit de doublons, sans les compter, un sac de toile que cet homme désintéressé avait apporté. Lorsqu'il fut parti, nous passâmes dans l'ar-

rière-cabine, et chacun de nous s'empressa de donner à Drinkwater toutes les marques possibles de reconnaissance et d'affection. Il n'avait pourtant pas l'air aussi tranquille que je l'aurais désiré. Enfin, quand nous fûmes tous rangés autour de lui, il nous dit, après avoir bu coup sur coup trois grands verres de vin de Porto :

— Drinkwater ne fait pas de longs discours. Voici votre seule chance de sûreté : Que le senor Trottoni, comme armateur de ce navire, fasse ce qu'il a droit de faire ; qu'il destitue le capitaine Mantez, et qu'il me donne une commission par écrit en forme régulière. Je sais que Mantez y résistera ; mais donnez-moi seulement Jugurtha, et les choses se passeront tranquillement. Mes amis et moi nous ferons entendre raison au reste de l'équipage. — Que dites-vous à cela ?

— Nous ne pouvons sanctionner un assassinat, Drinkwater, répondis-je avec fermeté ; il faut que nos ennemis en viennent les premiers à quelque acte de violence. — Nous ne pouvons aller plus loin.

— Comment l'entendez-vous, monsieur

Ardent? J'ai entrepris de vous servir, et vous me tenez ici pieds et poings liés! Je suis sur un lit de poudre entouré de mèches allumées. Il y a déjà trop de monde dans le secret, il s'éventera. — Je vois que ma vie est sacrifiée. — N'importe! — j'aurais voulu qu'elle pût être utile à cette pauvre jeune dame. — Juste ciel! un seul coup frappé, et le navire serait à nous dans cinq minutes. — N'est-il pas vrai, Jugurtha, mon brave, que vous seriez en un moment dans la cabine du patron?

Jugurtha tira son poignard, et avec un sourire diabolique, passa le pouce sur la lame pour montrer qu'elle était bien affilée.

Je regardai mon père; il secoua la tête. Don Julien s'écria avec impétuosité : — En vérité, Ardent, il me paraît injuste de mettre en danger la vie de ce brave homme et celle des amis qu'il nous a gagnés. C'est un scrupule mal placé; il faut lui donner la commission qu'il demande, et si Mantez refuse de se soumettre, — c'est son affaire.

— Non, répondit mon père; quoique je sois propriétaire des cinq huitièmes de ce navire,

et que je l'aie frété pour ce voyage, je doute que j'aie le droit de destituer le capitaine en pleine mer; un acte de violence peut seul nous autoriser à des représailles.

— En ce cas, je suis vendu, dit David, baissant la tête et croisant les bras sur sa poitrine.

Je sentis que nous n'étions pas justes envers ce généreux ami, et il me sembla que les circonstances doivent faire les lois. — David, lui dis-je, demain nous serons prêts à recourir à la force. — Je suis sûr que vous le serez à nous assister.

— C'est parler en homme, et en Anglais. Mais, après tout, vos scrupules, que je ne puis concevoir, coûteront plus de sang que mon plan n'en aurait fait couler. — A présent il faut combattre ouvertement. — Mais voyons, comment commencerez-vous?

— A midi précis, nous sortirons de la cabine; si la sentinelle fait résistance, tant pis pour elle. Vos amis seront armés; dix hommes des plus sûrs viendront ici pour garder les dames et le prêtre. Nous monterons alors sur le gaillard d'arrière; nous appellerons

tout le monde sur le pont; nous expliquerons la situation des choses à l'équipage; nous mettrons aux arrêts le capitaine et ses deux lieutenants, et, avec la grâce de Dieu, tout ira bien.

— Soit! vous verrez du moins que je ne crains pas la mort. En attendant, barricadez-vous bien dans l'arrière-cabine, et dormez, si vous le pouvez. — Savez-vous qu'il y a un bâtiment marchand à peu de distance de nous? Il a l'air d'un navire américain faisant la pêche de la baleine. Je suis sûr qu'ils ne savent ce que nous faisons dans cette latitude, ou plutôt dans cette longitude; si nous étions plus à l'est, ils auraient pu nous prendre pour un vaisseau de la compagnie des Indes. S'ils sont encore en vue demain, ils auront tout le temps de calculer et de conjecturer, quand ils nous verront faire feu les uns sur les autres, et nous attaquer le coutelas en main.— Adieu; comptez sur moi, je ne vous manquerai en rien.

Don Julien parut satisfait de la détermination que nous venions de prendre. Il pouvait combattre avec intrépidité et braver tous

les périls de cette crise; mais il n'était pas en état de supporter le tourment de l'incertitude et de l'attente. Quant à Jugurtha, il avait une figure rayonnante, comme s'il eût trouvé tout le bonheur que nous avions perdu. Le jour suivant fut aussi beau qu'un poëte aurait pu le désirer. Nous marchions toujours vers le sud. Je regardai par un des sabords de tribord, et je vis à environ trois milles un grand navire qui suivait exactement la même route que nous; je compris que cette circonstance devait contrarier don Mantez, car l'équipage de ce bâtiment pouvait par la suite rendre témoignage contre lui. Ce fut peut-être pour cette raison, et dans le désir de s'en éloigner, que notre perfide capitaine fit déployer toutes ses voiles; mais l'Américain, comme s'il eût vu dans cette manœuvre un défi, en fit autant de son côté, et après nous avoir prouvé qu'il était meilleur voilier que nous, il cargua successivement toutes ses bonnettes.

Nous passâmes toute la matinée à préparer nos armes et à les charger. Peu de jours après nous être embarqués, j'avais remarqué dans

l'équipage un jeune mousse d'une figure prévenante, et je l'avais pris à mon service. Il était exactement de la même taille qu'Honoria, et ses traits avaient même quelque rapport avec ceux de ma sœur. Il était près de onze heures, et tous nos cœurs palpitaient à l'approche du moment de la crise de notre destin, quand il me vint à l'esprit, comme par inspiration subite, que si nos ennemis étaient victorieux, Honoria serait la première proie dont Mantez chercherait à s'emparer. Nous avions décidé que, s'il fallait combattre, les femmes seraient conduites en lieu de sûreté dans la cale; mais elles ne voulurent pas y consentir, et cette obstination fut ensuite un grand bonheur pour Honoria. Je fis faire à ma sœur le sacrifice de ses beaux cheveux, et je la fis changer de vêtements avec le mousse. Elle montra d'abord beaucoup de répugnance pour ce déguisement; mais je lui dis qu'il était nécessaire à sa sûreté, et elle y consentit.

Ma main tremble à l'instant de s'acquitter de la tâche que je lui ai imposée. — Mon cœur frémit au souvenir de ce que je vais avoir à

décrire ; mais c'était ma destinée. — J'espère que c'était ma destinée; moi, qui avais été élevé dans une profession toute pacifique ; — moi, qui avais une horreur naturelle et presque superstitieuse pour l'effusion du sang ;— moi, qui avais vu deux meurtres punis d'une manière où l'on pouvait reconnaître le doigt de la Providence, — j'allais donner le signal peut-être d'un carnage ! Dispensateur de toute merci, prenez en considération la faiblesse humaine, et que l'expiation que j'ai faite ne me soit pas inutile !

FIN DU TOME PREMIER.

